

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

FNA 1537- Opération serrures carnivores

Serge Brussolo

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

ANTICIPATION

SERGE BRUSSOLO

OPÉRATION « SERRURES CARNIVORES »



SERGE BRUSSOLO

OPERATION

« SERRURES CARNIVORES »

(Les Soldats de goudron t. 4)

FNA 1537 ISBN : 2-265-03839-3 Édition de avril 1987

Illustration de couverture : Les EDWARDS

Les Soldats de goudron (prochainement ?):

1 / Les Fœtus d'acier

2 / Ambulance cannibale non identifiée

3 / Le Rire du lance-flammes

4 / Opération "serrures carnivores"



ABP NUMÉRISE DES LIVRES, DES
ANTICIPATIONS, DES BOUQUINS DE GARE,
DES POLARS NOIRS ET D'AUTRES DE CES
POCHES QUE PERSONNE NE RÉIMPRIME NI NE
RÉÉDITE EN VERSION ÉLECTRONIQUE. CECI
EST UN TRAVAIL BÉNÉVOLE ET NON AUTORISÉ
PAR L'AUTEUR NI SA MAISON D'ÉDITION. VOUS
ÊTES SENSÉ EN POSSÉDER UNE VERSION
PAPIER (DROIT À LA COPIE PRIVÉE).

BONNE LECTURE

Merci à bephithos pour le scan



Autre édition :

Illustration de Jean-Yves KERVÉVAN

FLEUVE NOIR, coll. SF n° 57, novembre 1998

ISBN : 2-265-06570-6

SERGE BRUSSOLO

OPERATION
« SERRURES CARNIVORES »

« COLLECTION ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière – Paris VIe

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que *les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1987, « Éditions Fleuve Noir ».

Reproduction et traduction, même partielles, interdites.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris

l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-03558-0

CHAPITRE PREMIER

L'homme était vêtu comme un *clergyman*, d'un costume noir verdi par l'usure. Il portait aux pieds des Rangers de l'armée et ses mains étaient gantées de cuir. Il avait un visage osseux, dur, aux sourcils rasés, et ses cheveux tirés en arrière se nouaient sur sa nuque en chignon de toréador.

Pour l'heure, il faisait tourner au-dessus de sa tête un interminable chapelet formé de boules de chrome reliées entre elles par une corde à piano. L'arme sifflait comme une chaîne de vélo maniée par un voyou en pleine baston.

— Vivez-vous dans la crainte du Seigneur ? vociférait l'homme.

— Oui ! hurlaient les badauds rassemblés, dans la crainte du dieu inflexible qui nous punit pour notre bien !

Le chapelet de billes d'acier s'abattait alors sur leurs têtes et leurs épaules, leur faisant éclater les arcades sourcilières, les lèvres ou les joues. Sanglants, hagards, le visage constellé d'hématomes virant au noir, ils se dandinaient d'un pied sur l'autre sans chercher à esquiver les coups. Avec leurs figures martelées, ils ressemblaient à des boxeurs entamant la quinzième reprise d'un match particulièrement violent.

— Connaissez-vous la crainte du Seigneur ? répéta le prêcheur.

— Oui-nous-la-connaissons ! ânonna le troupeau meurtri aux lèvres fendues.

Il y avait là des hommes, des femmes de tous âges, mais aussi des adolescents. Le prêtre les frappait sans distinction, abattant son chapelet blindé sur les oreilles des gosses comme sur les seins des filles.

De la main gauche, il serrait contre sa poitrine une bible de fer, dont chaque page était en fait une mince plaque métallique émaillée couverte de caractères minuscules. La couverture du livre saint présentait des taches de rouille, et les chromes de sa reliure un essaim de piqûres rougeâtres. On disait que les bibles de fer, affreusement lourdes, ne pouvaient être manipulées que par des curés aux muscles de culturiste, que la pratique constante de la prière transformait peu à peu les prêcheurs en athlètes aux biceps hypertrophiés, et les églises en salles de gymnastique.

Le chapelet siffla dans l'air pour s'abattre sur le crâne d'un gros homme au visage déjà couvert de sang. Le coup l'assomma net, l'expédiant sur les pavés, les yeux révulsés et la bouche béante.

— Il a trouvé la joie ! hurla le prêtre. Dieu est en lui, qu'il dorme dans la paix de l'âme !

— *Dans la paix de l'âme !* répétèrent les badauds rassemblés pour le prêche.

La nuit tombait sur la ville, et les vitrines des boutiques s'illuminaient comme de gros aquariums emplis d'une eau fluorescente. C'était un quartier à la mode, estudiantin. Les librairies de jadis vendaient aujourd'hui des disquettes d'occasion et des micro-ordinateurs trafiqués. Les échoppes les plus florissantes étaient à coup sûr celles des marchands de matériel chirurgical, car depuis le récent décret qui avait supprimé les diplômes médicaux et autorisé la libre pratique de la médecine par tout un chacun, la mode était à la chirurgie domestique et chaque appartement comportait désormais une mini-salle d'opération dont la présence paraissait maintenant aussi indispensable que celle de la cuisine ou du cabinet de toilette. Le prêcheur baissa les bras et entreprit de rouler son chapelet autour de son poing, annonçant que la séance prenait fin. Les badauds s'inclinèrent et, défilant devant lui, déposèrent leur aumône dans la douille d'obus qui tenait lieu de tronc.

— A plus tard, marmonna l'homme d'Église, et que la peur vous accompagne à chaque instant. Ne cherchez pas à fuir l'angoisse, car c'est elle qui vous protège de l'indifférence.

La petite troupe se dispersait dans la nuit d'automne, tirant de ses poches pansements et des compresses hémostatiques.

— C'était un beau sermon, chuchota une femme en caressant la tête de son fils, ce soir il va falloir que je te pose quatre ou cinq points de suture sinon ton arcade sourcilière ne se refermera jamais.

Près d'une fontaine, on se passait de main en main une bouteille d'arnica et une jeune fille badigeonnait fort civilement les plaies de ses camarades de prière à l'aide d'un petit pinceau enduit de collodion.

Assis sur la vieille caisse de munitions qui lui avait servi d'estrade, le prédicateur comptait le montant de la quête. Les pièces tintaient entre ses doigts. Les cheveux tirés, plaqués sur la peau de son crâne, et la boule du chignon, lui donnaient un profil de faucon encapuchonné.

La jeune fille lui jeta un coup d'œil extasié.

— Quelle fougue, murmura-t-elle les joues empourprées ; depuis qu'il est arrivé j'arpente les rues de la ville dans l'espoir de dénicher l'endroit où il a planté son estrade. Il y avait longtemps que nous n'avions pas eu la joie de prier sous la houlette d'un véritable expiateur !

— C'est vrai, approuva quelqu'un, si je ne cicatrisais pas aussi mal, j'assisterais à tous ses sermons !

— Personne ne connaît son nom, fit une petite femme à la joue fendue, ceux de la place Verneuve le surnomment *Mechanic Preacher*. Il est beau, n'est-ce pas ? Et quelle force ! Vous avez vu comment il jongle avec sa bible ? Combien pèse-t-elle ? Vingt kilos ?

— Vous pouvez aller jusqu'à vingt-cinq ! s'exclama un homme qui saignait du nez. Ça c'est un vrai prédicateur. Mon père disait toujours

qu'on ne pouvait pas respecter les prieurs dont la bible pesait moins de seize kilos. Avec lui, on a rien à craindre de ce côté-là !

La petite troupe hésitait à se séparer. Parler, c'était d'une certaine manière prolonger l'émotion. L'atmosphère d'hôpital improvisé, les plaies soignées en commun, créaient tout à coup entre ces inconnus une étrange complicité. Une fièvre fugace faite de douleurs et de frôlements. On se touchait, on s'appliquait mutuellement des compresses. Les femmes se déboutonnaient, laissaient entrapercevoir la pointe d'un sein, comme si la cérémonie à laquelle ils venaient tous de participer avait tissé des liens intimes évacuant la pudeur. Des cuisses blanches jaillissaient des fentes des jupes tandis que les voix se faisaient plus sifflantes :

— Oh ! Regardez comme ma peau prend les coups ! Demain je serai toute bleue !

Les doigts se tendaient, frôlaient les chairs offertes avec une attention faussement clinique.

— Laissez-moi vous masser, cela résorbe les hématomes, détendez-vous...

— Oui, là... à l'intérieur de la cuisse, la douleur s'en va. Vous avez un don.

Il n'était pas rare que les soins dégénèrent et que, profitant de l'obscurité et de la géographie des arcades, des couples entreprennent furtivement de se donner du plaisir. Cela faisait partie du rituel. Les expiateurs attiraient inévitablement une clientèle sadomasochiste pour laquelle la religion ne constituait qu'un prétexte... ou une stimulation.

L'homme au chignon de torero, qui comptait sa recette assis sur une vieille caisse de cartouches. 45 ACP, savait tout cela. Il s'en moquait car son véritable nom était Mathias Fanning et il avait le grade de lieutenant dans le service de police urbaine du quartier. Ancien *soldat de goudron*, il avait été versé dans le corps des éclaireurs quand les *Unités de Justice Autonome* avaient peu à peu remplacé les policiers, les tribunaux et les prisons ! Il avait parfaitement conscience de sa déchéance, mais il avait besoin de la rue pour survivre. De la rue et de l'excitation de la chasse à l'homme. Aujourd'hui qu'il n'avait plus le droit de porter un revolver et que son rôle se bornait à hurler : « *Mayday... Mayday* » dans un poste émetteur portatif, il continuait à aimer la traque et son atmosphère d'attente fiévreuse. Il lui plaisait d'être une sorte de vigie parcourant la cité, une sentinelle sur le qui-vive aux yeux scrutateurs.

Il ramassa son nécessaire de prédicateur et recula pour se dissimuler dans la zone ténébreuse des arcades. Un couple faisait l'amour, debout contre une colonne. La femme, dont la pommette avait éclaté sous les coups de chapelet, saignait sur l'épaule de son compagnon. Ses jambes ouvertes à l'extrême dessinaient un V de chair

blême dans l'obscurité. Autour d'eux le vent de la nuit éparpillait son habituel troupeau de compresses tachées de mercurochrome.

Mathias Fanning ne put s'empêcher d'y voir une sorte d'allégorie souffreteuse, de fête triste où les serpentins avaient été remplacés par des bandes Velpeau et les confettis par des taches de sang.

La blessée gémissait en cadence, et le policier eut l'impression qu'elle murmurait : « Opère-moi, oh ! Oui... Opère-moi. »

Il secoua la tête, écoeuré, les sadomasos étaient la plaie des sermons publics, mais les véritables expiateurs les accueillaient toujours avec bienveillance car ils leur donnaient l'illusion d'attirer un nombre élevé de fidèles.

L'homme accéléra le rythme de percussion, comme s'il voulait clouer sa proie sur la colonne de marbre. Mathias reporta son attention sur la rue. Et brusquement celui qu'il attendait apparut au long du trottoir. C'était un infirme torse nu, seulement vêtu d'un pantalon de coton blanc. Un manchot dont les bras se terminaient à quinze centimètres au-dessous de l'épaule par des moignons rosâtres striés de coutures. Sa poitrine et ses abdominaux musclés lui donnaient l'allure d'une statue grecque mutilée. Il avait le crâne entièrement rasé, et marchait à pas lents, pieds nus, en souriant comme un moine asiatique. Les gens détournaient le regard à son approche pour ne pas voir les boursouflures des moignons qui s'agitaient par instants de chaque côté de son torse. Cette pudeur (cette lâcheté ?) servait ses desseins.

Mathias plongea la main dans la poche de son veston de *clergyman* et en tira un émetteur plat sur lequel clignotait un led rouge. Il vérifia d'un rapide coup d'œil que personne ne l'observait et porta l'appareil à la hauteur de sa bouche. Le couple meurtri était toujours abîmé dans son entreprise de crucifixion vaginale. Mathias enfonça le bouton d'appel.

— Ici *Mechanic Preacher*, murmura-t-il, je suis au croisement des avenues Franklin et Pacific-Network, Armless est à vingt mètres de moi, je crois qu'il va passer à l'action d'une seconde à l'autre, grouillez-vous d'envoyer une unité !

Jadis, lorsqu'il était encore un soldat de goudron, Mathias Fanning aurait bondi au milieu de la chaussée, un .45 à canon long bien empaumé, le pouce sur la crête du chien, l'index caressant la queue de détente. Il aurait sifflé ce foutu bâtard manchot en l'ajustant entre les yeux. Avant de lui lancer la phrase d'interpellation rituelle en usage dans la brigade : « *Plus un pet, cadavre, la mort prend tes mesures !* »

Jadis... Mais aujourd'hui il n'avait plus le droit d'intervenir. Il n'était plus qu'une vigie, un petit rapporteur, une sentinelle désarmée dont la seule fonction consistait à donner l'alarme au moyen d'une radio portative. « Un chien, pensait-il souvent, un chien édenté,

attaché à sa niche et qui ne peut plus qu'aboyer pendant que passent les voleurs et les assassins. » Les nouveaux décrets régissant les services de police robotisée ne lui reconnaissaient plus qu'une fonction « d'éclaireur ». Sa tâche consistait désormais à ouvrir la bouche pour crier « Alerte ! Au feu ! Au secours ! », rien de plus, et il en souffrait. L'intervention directe (neutralisation, arrestation, jugement, exécution de la sentence) était du ressort des Unités de Justice Autonome qui patrouillaient à travers les rues de la cité, et auxquelles il devait signaler tout éventuel foyer de troubles.

On avait fait de lui un délateur, un indic', une sorte d'espion urbain aux oreilles traînantes, aux regards sournois...

Armless souriait aux passantes qui détournaient les yeux, gênées. Son torse dépourvu de membres avait quelque chose de véritablement pitoyable, et il ne serait venu à l'idée de personne que le mutilé immobilisé en ce moment même en face de la joaillerie centrale était en réalité un dangereux criminel. Mathias avait eu sa fiche entre les mains, il savait qu'on le surnommait : Tête-de-bronze, le Karatéka fou, mais aussi « Casque d'os » et le « Bélier de fer ». Rangeant l'émetteur, il tira du revers de sa redingote noire une petite lunette d'approche télescopique. Le grossissement de lentilles lui permit d'examiner plus précisément la tête du mutilé. Il ne lui fallut que deux secondes pour réaliser que le crâne rasé de l'infirme était en fait recouvert d'une épaisse pellicule de corne, comme le sont d'ordinaire les mains des karatékas. La tête d'Armless était aussi dure et polie qu'un casque taillé dans l'ivoire. Un casque naturel, un casque de cal et de chair durcie par l'entraînement.

« — C'est un fou, avait déclaré lors d'un interrogatoire l'un de ses anciens compagnons de cellule. Avant de se lancer dans la cambriole il était champion d'arts martiaux. Manque de chance un jour, dans une banque, un coffre-fort piégé lui a pété entre les pattes, lui arrachant les deux bras ! Il n'a pas pu supporter de se retrouver diminué. Il a repris l'entraînement en se servant de sa tête, cette fois. Vous saisissez l'ampleur de la dinguerie ? Il cognait avec son crâne sur des sacs de sable, cinq ou six heures par jour, pour l'endurcir ! Ça l'a rendu complètement marteau ! Mais faites gaffe ! Il est super-dangereux ! »

Mathias déglutit, la gorge nouée par l'impatience. Armless était en train de s'approcher de la bijouterie. Il souriait toujours, l'air niais, désarmant. Soudain il renversa la nuque en arrière, prenant de l'élan. Tous les muscles de son cou saillirent comme des câbles de chair, et son front s'abaissa à une vitesse foudroyante, percutant la vitre blindée avec la force d'un boulet de canon tiré à bout portant ! La devanture éclata dans un froissement cristallin tandis qu'explosait le hurlement de la sirène d'alarme. Mais Armless avait déjà passé la tête à l'intérieur de la vitrine, avec les dents il saisit trois ou quatre colliers

de diamants étalés sur des présentoirs de velours rouge. Ébahi, Mathias le regardait brouter les pierres précieuses comme un porc fouille la tourbe, le groin au ras du sol. Armless émergea enfin de la vitrine brisée, les mâchoires crispées sur une demi-douzaine de colliers qui pendaient de chaque côté de sa bouche en jetant des éclats de lumière. Un vigile tenta de s'interposer, mais quand il voulut saisir le mutilé à bras le corps, celui-ci lui expédia un fulgurant « coup de boule » en plein visage. D'où il se tenait, Mathias perçut distinctement l'éclatement des os fracassés. Le malheureux gardien recula, aveuglé, les arcades sourcilières ouvertes, le nez brisé, les dents en miettes, vomissant un flot de sang. Des passants se mirent à hurler. Armless les chargea comme un bédard, s'ouvrant un passage dans la cohue. Chaque fois qu'il percutait une poitrine ou un dos, l'on entendait craquer les côtes et les vertèbres.

En l'espace de quelques secondes le trottoir fut jonché de blessés.

Mathias surgit de derrière son pilier. Il savait qu'il n'avait pas le droit de sortir de sa position d'observateur, mais il était incapable d'assister à un tel gâchis sans rien tenter. Saisissant sa bible de fer il fit sauter le cran de sécurité de la reliure et détacha la première page du livre saint. Le feuillet numéro 1 de la Genèse se présentait sous la forme d'une mince lame d'acier aux quatre coins dangereusement affûtés. Lorsqu'on savait la manier on pouvait considérer qu'on tenait entre les mains une étoile de ninja rectangulaire, ou une lame de rasoir géante. Mathias traversa la rue pour se porter à la rencontre de Casque d'os. Il n'était pas question de risquer le moindre corps à corps avec le karatéka dément, Fanning en était parfaitement conscient. Jetant le bras comme un lanceur de poignards, il fit siffler la première page du Pentateuque qui déchira l'air avec un miaulement soyeux.

« Si je le touche à la gorge... » pensa-t-il. Mais Armless avait entendu chuintier la lame. Il sauta à sa rencontre comme un footballeur exécutant « une tête » avec le ballon. Le feuillet d'acier se ficha superficiellement dans la couche cornée caparaçonnant son crâne sans lui occasionner le plus petit préjudice. Mathias cracha un juron, et plongea la main dans son livre à la recherche d'une seconde lame. Armless poussa un hennissement de dérision et s'enfuit dans l'obscurité, les colliers fouettant ses joues. Le premier verset de la Genèse planté au sommet de la tête comme une carte à jouer ! La scène aurait pu paraître grotesque, voire amusante, si les trottoirs n'avaient été couverts d'hommes et de femmes à la colonne vertébrale brisée. Mathias grogna une obscénité.

Il n'avait pas le pouvoir de poursuivre le fou. D'ailleurs, en lui jetant à la face l'une des pages de sa bible de combat il avait déjà outrepassé ses droits. Si un témoin s'avisait de rapporter l'affaire au commissaire général, Fanning n'y couperait pas d'une sanction

disciplinaire. Dans les premiers temps d'application du plan antibavures, de nombreux policiers avaient été ainsi rappelés à l'ordre. Certains furent suspendus, d'autres condamnés à des peines d'emprisonnement exagérément lourdes. L'initiative appartenait désormais aux Unités de Justice Autonome dont la fonction était d'appliquer des sentences expéditives et robotisées, dont le seul mérite – aux yeux de Fanning – consistait à désengorger les prisons et à mettre les avocats sur la paille.

La rage au ventre, il descendit l'avenue pour prendre position devant la vitrine brisée. Le vigile gémissait, adossé à un réverbère. Son visage éclaté paraissait affreusement *plat*... Du sang moussait à la commissure de ses lèvres et, de temps à autre, il recrachait des débris de dents. Mathias saisit son chapelet, s'agenouilla près des blessés et fit mine de prier. Pour tout le monde il devait rester *Mechanic Preacher*, le prédicateur adulé des sadomasos. La plupart des gens heurtés par Casque d'os étaient en train de mourir, les poumons crevés par les esquilles de leur cage thoracique fracassée. D'autres, la colonne vertébrale brisée, écarquillaient désespérément les yeux en répétant qu'ils ne sentaient plus leurs jambes.

Fanning dénombra une dizaine de cas graves. Armless avait traversé la foule avec l'efficacité d'un taureau enragé. Le policier serra les mâchoires en songeant qu'il aurait suffi d'une simple balle de .45 pour stopper le dingue, mais depuis l'interdiction du commerce des armes à feu, la possession d'un malheureux derringer vous expédiait tout droit au banc des accusés du tribunal des flagrants délits. Un grondement de char d'assaut en manœuvre retentit au bas de l'avenue. Mathias esquissa quelques bénédictions, fit tourner son chapelet et se redressa. Les sadomasos (espérant sans doute la reprise du sermon !) étaient venus s'agenouiller au bord du trottoir, dans l'eau du caniveau. Par solidarité avec les victimes du hold-up, ils arrachaient leurs pansements et grattaient leurs plaies de manière à saigner abondamment.

— Frère ! ô, frère ! gémissaient-ils, consolez-nous des méchants ! Aidez-nous à prendre en charge la souffrance des innocents ! Nous voulons partager la douleur des agneaux blessés !

« Tas de cinglés ! » songea Mathias en les bénissant hâtivement.

L'unité de justice autonome remontait la rue. Dans l'obscurité on pouvait aisément la confondre avec une pelleuse ou un char d'assaut. Tourelle nickelée montée sur un train de chenilles à articulations multiples du type « squelette », elle avançait pesamment en balançant son bras d'intervention : une énorme pince ressemblant à une main de métal, et qui – théoriquement – devait lui servir à attraper les criminels en fuite.

L'unité de justice autonome était invulnérable. Blindée, elle ne

craignait ni les projectiles ni même l'explosion d'une grenade. Sa puissance de progression lui permettait sans peine d'enfoncer une façade pour investir le théâtre d'une prise d'otage. Sa pince articulée, d'une extraordinaire finesse préhensile, et dont chacun des doigts pouvait générer une micromain capable de réparer les rouages d'une montre-bracelet, la rendait particulièrement performante dans les opérations de déminage. En principe elle avait été conçue pour suppléer à l'abandon des armes à feu et pour assister efficacement ceux qu'on surnommait désormais « les flics aux mains nues ». Elle prenait en chasse les criminels signalés par les « éclaireurs », les pistait en détectant leur trace au moyen de capteurs mille fois plus sensibles que le nez d'un chien. Pour finir, lorsque le bandit se trouvait acculé au fond d'une impasse, elle le saisissait à l'aide de sa pince préhensile et le plaçait à l'intérieur du caisson judiciaire planté derrière le bras articulé.

Dans l'esprit des réformateurs, c'était cela, la grande innovation : le caisson de justice ! Une boîte blindée à peine plus large qu'une armoire et qui en quelques secondes devenait tout à la fois prison, tribunal et salle d'exécution. Une fois le criminel capturé, l'ordinateur contrôlant les mouvements de l'unité d'intervention avait alors pour tâche de juger celui-ci dans les plus brefs délais, c'est-à-dire dans un laps de temps n'excédant pas deux minutes.

« Une justice expéditive et efficace ! avait bramé le ministre, c'est ce que réclame la population. Plus question d'embouteiller les prisons avec des assassins dont le procès est éternellement reporté, plus question d'entretenir aux frais des contribuables des chiens vérolés qui se prélassent dans des cellules tout confort ! Il faut frapper vite et bien. Puisque la police en est incapable sans accumuler les bavures, nous laisserons ce soin aux unités de justice autonomes ! Désormais tous les flagrants délits seront jugés sitôt la capture effectuée. La logique et la froideur de l'ordinateur nous préserveront des passions et des a priori. La procédure judiciaire sera accélérée sans rien perdre de son équité. Il ne s'agit pas de légaliser le lynchage, non ! Les machines jugeront en fonction des éléments enregistrés dans la mémoire du fichier central de police. Tout sera pris en compte : les différents témoignages, la nature du délit, et une sentence sera prononcée sur-le-champ ! »

Sur-le-champ... C'était là le mot clé, le mot magique. Le peuple voulait de l'efficace, de l'exemplaire. Sa confiance dans les services de police avoisinait à présent le zéro absolu. La corruption, les bavures incessantes, l'avaient peu à peu conduit à déléguer le pouvoir de justice aux unités robotisées qu'il jugeait impartiales et rapides.

Mathias Fanning savait qu'en réalité les machines d'intervention n'étaient que des abattoirs à roulettes, des parodies légalisées. Sitôt

enfermé dans le sas blindé, le criminel était condamné à subir le châtiment du feu. Le cube de fer était en effet intérieurement tapissé de résistances électriques capables d'émettre une chaleur effroyable. Toute la subtilité du jugement cybernétique consistait à déterminer le type de brûlure appliqué au condamné ! Cela impliquait l'éventail classique des brûlures au premier, second, troisième degré, jusqu'à la carbonisation et l'incinération pure et simple !

Mathias avait vu des types arrêtés pour conduite en état d'ivresse sortir du cube les vêtements roussis, la peau couvertes d'énormes cloques, les cheveux réduits à l'état de crin goudronneux. Mais il y avait aussi les voleurs de sacs à main que la machine éjectait, nus, rougis, la chair aussi caramélisée que celle d'un poulet tournant sur sa broche. Et les auteurs de hold-up que la benne rejetait sur les pavés changés en momies charbonneuses, en statues noircies et friables. Mathias en avait vu beaucoup, de ces sinistres poupées réduites par la cuisson, de ces gnomes de goudron ratatinés comme des fœtus oubliés sur le gril. Beaucoup. Beaucoup trop...

Généralement la foule applaudissait, satisfaite par cette procédure expéditive qui lui faisait toucher du doigt la réalité de la justice... de SA justice. Plus question désormais d'interminables incarcérations préventives, de procès truqués, de magistrats marron. Le four était là pour remédier au désordre. La machine trimbalait dans son ventre un enfer portatif dont elle pouvait décupler la morsure selon l'intensité de la faute commise.

Mais Fanning détestait ce bûcher roulant et démagogique qui distribuait son souffle de lance-flammes au petit bonheur. Il ne se faisait guère d'illusions sur l'impartialité des sentences. Il n'ignorait pas que l'ordinateur ajustait généralement ses punitions aux vociférations de la foule massée à l'extérieur. Avec lui le client était toujours roi, et il n'était pas rare de voir un simple voleur à l'étalage quitter ses flancs sous la forme d'un tas de charbon parce qu'une meute de commerçants en colère avait hurlé « A mort ! » en tapant du poing sur le blindage de l'unité mobile...

Mathias se secoua. La machine nickelée venait de s'arrêter à la hauteur de la bijouterie. Aussitôt les badauds se ruèrent en avant, le visage levé vers la tourelle de détection.

— Il est parti par là ! hurlèrent-ils en chœur le doigt pointé dans la direction des arcades, c'était un manchot avec un casque sur la tête !

Mathias s'éloigna à petits pas. Il se méfiait des défaillances de l'unité mobile, l'ordinateur rudimentaire qui la gouvernait était tout à fait capable d'interpeller « l'agent Fanning » pour complément d'information, dévoilant du même coup la véritable identité de Mechanic Preacher ! Le char s'ébranla sur son train chenillé qui imprimait des marques profondes dans le goudron mou. Son bras

articulé venait de se déplier en cliquetant, et la foule avait laissé échapper un « Ooh ! » impressionné. Mathias se réfugia sous un porche. Il n'aimait guère se trouver à proximité de la pince géante. Au commissariat central on chuchotait d'horribles histoires d'innocents capturés par erreur et broyés entre les doigts de métal avant même d'être jetés à l'intérieur du caisson judiciaire. La machine roulait en faisant trembler les vitrines. Fanning eut la curieuse impression de voir passer une estrade d'exécution publique... une sorte de guillotine motorisée ou de potence à roulettes.

Il ne se faisait aucune illusion. Les unités de justice autonome n'attrapaient jamais que du menu fretin. Les criminels de haute volée comme Armless et ses confrères n'avaient rien à craindre d'elles. Trop lourdes, trop lentes, il était facile de les semer pourvu qu'on ait préparé un itinéraire de fuite comportant la traversée d'un plan d'eau ou un long cheminement dans le dédale d'une ruelle très étroite. Oh ! bien sûr, il y avait toujours le risque que la machine se mette à traverser les murs pour couper court, mais une telle procédure restait prohibée dans le périmètre des quartiers huppés. Le gibier des chars de justice était toujours dérisoire et presque uniquement composé d'alcooliques, de fous, de conducteurs en infraction et de petits voleurs maladroits. Mais leur présence et l'aspect spectaculaire des sentences suffisaient à rassurer une population en proie aux affres de l'insécurité.

Mathias saisit son émetteur portatif et pressa la touche d'appel.

— Ici *Mechanic Preacher*, murmura-t-il, je quitte le réseau. Je serai chez moi toute la nuit. Salut.

Après s'être assuré que l'unité de recherche s'éloignait bien vers le haut de la rue, il s'enfonça sous les arcades.

Un jour ou l'autre il faudrait qu'il s'occupe personnellement de Casque d'os. Cependant, s'il commettait la moindre erreur, son sort n'aurait rien d'enviable. On n'appréciait pas beaucoup les justiciers solitaires et tous ceux qui avaient tenté de passer outre avaient fini dans l'enfer portatif du bûcher mobile. Être arrêté une arme à la main équivalait à signer son arrêt de mort.

Il pressa le pas, subitement angoissé. Quelqu'un l'avait-il vu lancer la lame de fer sur Armless ? Il suffisait qu'un témoin aille rapporter cette anecdote au commissariat central pour lui attirer tous les ennuis du monde !

« Qu'est-ce qui t'as pris, bon Dieu ? s'injuria-t-il, tu aurais eu bonne mine si le tranchant de la page s'était fiché dans la gorge de Casque d'os ! Tu n'aurais pu avancer aucune excuse. Aucune ! »

Il se passa la main sur le front pour essuyer la sueur qui perlait à la racine de ses cheveux. Pourquoi s'accrochait-il encore à l'image désuète de ce qu'il avait été jadis ? Les soldats de goudron n'existaient

plus. On ne lui demandait rien d'autre que de jouer le rôle d'un signal d'alarme humain. De guetter et d'appeler à l'aide... Il cala la lourde bible sur sa hanche et s'engouffra dans le métro.

CHAPITRE II

La station était déserte. Dans la tranchée séparant les deux quais, les rails brillaient d'un éclat huileux. Un peu partout les tickets de métro réputés biodégradables pourrissaient en répandant une odeur de feuilles mortes copieusement arrosées de pisse de cheval. Mathias se mit à fixer ses pieds. En se dissolvant, les tickets rayés de rouge prenaient une consistance gluante rappelant celle de la peau de banane. Marcher dessus, c'était courir le risque de glisser, de perdre l'équilibre et de basculer sur les rails. Une association de consommateurs avait d'ailleurs fait circuler une étude statistique tendant à prouver que la recrudescence des suicides sur le réseau du métropolitain était un mythe fabriqué par le gouvernement. Un mythe créé de toutes pièces pour masquer les accidents provoqués par la généralisation des billets autodissolvants dont l'accumulation finissait pas transformer les quais en véritables patinoires. Mathias n'était pas loin de partager cet avis. Le conseil municipal, lui, haussait les épaules. L'utilisation des tickets, emballages, et journaux à désintégration accélérée avait permis de supprimer tous les emplois de balayeurs. Désormais les ordures disparaissaient d'elles-mêmes au bout d'une dizaine d'heures, et les quais retrouvaient leur virginité après une nuit de dissolution au cours de laquelle tous les papiers abandonnés s'auto-digéraient en répandant une odeur de fruits blets. Il n'en était pas moins vrai que nombre de prétendus suicides avaient justement lieu la nuit, au moment où les détritrus atteignaient un stade de viscosité avancé.

Mathias tâta un paquet de cigarettes vide du bout de sa chaussure. Il eut l'impression d'écraser une grenouille morte. Si l'on commettait l'imprudence de courir pour attraper la rame, on pouvait facilement déraiper sur l'un de ces crachats caoutchouteux et plonger la tête la première sur le rail d'alimentation. Il soupira ; de trouvailles en gadgets, les objets les plus ordinaires se transformaient peu à peu en pièges. Un pas lourd et hésitant lui fit relever la tête. Un homme en armure de protection urbaine descendait l'escalier menant au quai. La carapace dont il était recouvert lui donnait l'allure et la grâce d'un scaphandrier en chaussures plombées. L'armure qui l'enveloppait de sa carcasse anti-explosion faisait de lui une espèce de bibendum bouloigné et grotesque aux gestes approximatifs. Un casque de plexiglas recouvrait sa tête comme un bocal retourné ou une énorme ventouse.

L'usage des scaphandres de protection urbaine était en train de passer dans les mœurs. *Ne soyez plus à la merci d'une agression ou d'un attentat*, disaient les publicités. *Devenez intouchable ! Entourez-vous*

d'une carapace à l'épreuve des balles et des explosions ! Promenez-vous dans la rue à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit ! Désormais vous vous moquerez des lieux mal fréquentés et vous ricanerez à la face de vos agresseurs car vous serez INTOUCHABLE ! Chaque nuit Mathias rencontrait un peu plus de ces scaphandriers de la peur, bouclés à double tour dans leur armure de nylon pare-balles. Le métro, réputé dangereux, était il est vrai leur lieu d'élection ; mais le temps viendrait où cette pratique se généraliserait en surface, il en était sûr. La psychose des agressions travaillait sournoisement les mentalités.

Déjà, des fabricants astucieux mettaient sur le marché des scaphandres à des prix de plus en plus abordables. Mathias n'ignorait rien de l'évolution du mal puisque Patricia en était elle-même atteinte... Chaque soir, lorsqu'il rentrait, il la découvrait vautrée sur le lit, compulsant les innombrables catalogues de « protection civile » dont elle s'entourait. Un crayon à la main, elle cochait des références, comparait des modèles. « C'est cher, disait-elle, mais tu as vu ? Ils font crédit... Toi qui es fonctionnaire, tu n'aurais pas de mal à obtenir des facilités de paiement. » Des facilités de paiement ! Il ne tenait pas à fortifier les phobies de la jeune femme en lui permettant de s'enfermer dans un coffre-fort ambulant.

Jusqu'à présent il avait fait la sourde oreille mais la crise couvait, imminente. « Tu t'en fous que je me fasse violer, avait-elle déjà jeté au visage ; pour faire des économies tu voudrais que je reste claquemurée ici toute la sainte journée. J'en ai marre ! Évidemment, toi tu sais te battre, tu joues au guerrier des rues... Mais moi ! Moi, qu'est-ce que je peux faire si on m'agresse ? »

Les catalogues ne cessaient d'encombrer la boîte aux lettres. Tous les matins il en trouvait de nouveaux : *Protection Civile*, bien sur, mais aussi *Carapace Populaire*, sans oublier *L'Armure des Particuliers*. Il les jetait, mais Patricia s'en procurait d'autres. Elle dînait sans cesser de feuilleter ces foutues pages couvertes de croquis, de plans en coupe et d'essais comparatifs.

« — Tu te rends compte, sifflait-elle, le modèle 26 a été testé au bazooka à moins de quinze mètres ! On peut le verrouiller de l'intérieur au moyen d'une combinaison secrète... »

« — Je sais, rétorquait rituellement Mathias, on a ramassé un type dans le métro cet après-midi, il avait fait un infarctus et il était bouclé dans un modèle 26 ou 27 à verrouillage interne. On n'a pas pu le sortir pour lui administrer les soins d'usage, il était enfermé dans son armure comme un lingot d'or dans un coffre-fort. Les toubibs l'ont regardé crever à travers le hublot de son casque. C'est tout ce qu'ils pouvaient faire pour lui... » Patricia accueillait très mal ce genre d'anecdote. « — Évidemment, vociférait-elle, tu prends toujours des cas spéciaux. Mais bientôt on déposera son code de verrouillage au

commissariat d'arrondissement. En cas de malaise, les services de santé n'auront qu'à se mettre en rapport avec le bureau concerné. Ils pourront ainsi avoir accès au pupitre de commande auxiliaire qui...» De telles discussions anéantissaient Fanning, et il luttait pour ne pas exploser sous la pression de la colère.

Parfois il lui arrivait de fendre une assiette en y cognant sa fourchette mais Patricia n'y prêtait pas attention. Elle feuilletait les catalogues et le bruit des pages claquait aux oreilles de Mathias comme le vol agaçant d'un papillon aux ailes de papier glacé.

Les scaphandres défilaient : rouges, jaunes, bossus, pansus ; coiffés de casques transparents ou de heaumes percés d'une mince fente de vision. Grosses armures pataudes tout droit sorties d'un vieil illustré de science-fiction. On eût dit des robots creux, évidés, étripés, dont ne subsistait plus que l'enveloppe. Et Mathias se prenait à imaginer que des brocanteurs récupéraient ces carcasses dans les dépôts d'ordures, comme jadis les marchands de peaux de lapins passaient de ferme en ferme pour acheter les petites dépouilles duveteuses et sanglantes pendues à un clou sous l'auvent d'une grange. Oui, on recyclait la peau des vieux robots après les avoir vidés de leurs entrailles rongées par les courts-circuits. On ravivait leurs couleurs, on les vendait aux humains de la même façon qu'on vend la fourrure d'une panthère transformée en manteau par la magie de quelques coups de ciseaux.

« C'est comme si on changeait de vieilles pompes à essence en peignoir de bain ! » pensait souvent Mathias. Et il mâchait les morceaux d'un quelconque plat surgelé tout en surveillant du coin de l'œil la ronde des scaphandres entre les doigts de Patricia. Il regardait le profil de femme-enfant de cette adolescente trop mûre, ses cheveux noir corbeau coupés en casque, son cou blanc, interminable, son petit nez de poupée un peu mièvre. Il se dégageait d'elle une impression de fragilité fébrile que renforçait la vue de ses longs bras presque maigres dépourvus de la moindre tache de rousseur.

Nue, Patricia offrait le spectacle d'un ventre creux, d'une peau soyeuse tendue à la crête des os et des articulations. Depuis quelque temps elle se décolorait les poils du pubis, pour suivre la mode, arborant tour à tour une touffe bleue, jaune ou verte. La lecture assidue des magazines féminins l'avait rendue fanatique des crèmes « *de sculpture anatomique* » qui, en dilatant ou resserrant la structure de l'épiderme permettaient désormais de développer ou de réduire à volonté le volume des seins, des hanches, et des cuisses. Elle passait des heures devant la glace, les doigts gluants de pommade, jonglant avec les différents pots d'onguent. Le lundi elle augmentait son tour de poitrine de vingt centimètres et accrochait sur son torse des mamelles hypertrophiées de la taille d'un ballon de rugby.

« — Regarde ! exultait-elle, tu ne trouves pas que j'ai l'air d'une

vraie femme ? Ça, au moins, ce sont des nichons ! »

Le mardi, elle décrétait ces excroissances affreuses et se barbouillait de crème réductrice pour retrouver une poitrine d'adolescente.

« — Des boutons, répétait-elle, juste des boutons. Des seins qui pointent à peine le museau. Un torse de petite fille. C'est joli, non ? »

Mathias se contentait de hocher la tête. Au début, il avait attiré l'attention de Patricia sur le danger que représentait l'utilisation prolongée de tels produits, mais elle avait toujours refusé de l'écouter. Elle s'obstinait à vivre nue devant le miroir de la salle de bains entre ses pots de crème magique. Une semaine elle décidait de devenir « un vrai Rubens », une autre de ne plus être « qu'une épure anorexique, un lévrier aux côtes saillantes »...

Fanning avait renoncé à discuter. Il regardait enfler et rétrécir le corps de sa compagne avec une sourde angoisse. Cette anatomie en constante variation lui donnait l'impression de vivre avec une poupée gonflable tour à tour flasque ou frôlant le point de rupture.

« — Aujourd'hui je me suis fait des grosses fesses, lançait-elle parfois, les hommes aiment ça. Demain j'essaierai de gonfler ma bouche, ça t'exciterait que j'aie des lèvres de négresse ? »

Mathias répondait « Oui... Non... », ne sachant quelle attitude adopter pour ne pas être à l'origine d'une nouvelle crise de nerfs. Il avait tenté de se renseigner auprès de la commission d'hygiène commerciale pour savoir s'il existait un dossier sur tous ces produits, mais on l'avait éconduit. Les organisations de consommateurs s'étaient quant à elles montrées évasives, tout leur effort portant actuellement sur la campagne visant à interdire l'utilisation des tickets de métro autodissolvants. « Le problème est inscrit à notre programme, lui avait déclaré une militante aux seins énormes, nous ne pensons pas qu'il y ait là matière à urgence... »

La rame surgit du tunnel dans un chuintement de réacteur, faisant sursauter Fanning. Les wagons recouverts de peinture anti-graffiti avaient tous la même couleur grise. On prétendait que leur revêtement avait la faculté de digérer tous les pigments déposés à sa surface : encre, peinture, goudron. Grâce à ce stratagème, les voitures avaient pu se débarrasser des innombrables obscénités qui constellaient leurs parois. Désormais on pouvait prendre le métro en famille sans être obligé de nouer un bandeau noir sur les yeux des enfants afin qu'ils ne passent pas le temps du voyage à déchiffrer des inscriptions comme *Pompe-moi le nœud, salope*, ou *Jeune fille pleine de bonne volonté cherche pain de sucre pour dilatation anale...*

Le tout évidemment agrémenté de croquis explicatifs. A présent les wagons dévoraient ces insanités au bout d'une dizaine de secondes, ce qui décourageait la plupart des auteurs de graffiti. Il fallait toutefois

prendre garde de ne pas s'adosser aux parois auto-nettoyantes car les enzymes incorporées au revêtement digéraient aussi la couleur et les dessins des habits ! Aux heures de pointe, quand la cohue vous écrasait contre les flancs de la voiture, les chemises et les robes à fleurs perdaient leurs motifs pour devenir grises. Pour pallier cet inconvénient on enfilait le temps du trajet de longs cache-poussière taillés dans une toile grossière, et qu'on surnommait des « blouses de transport ».

Mathias monta dans le wagon vide. L'homme en scaphandre se hissa péniblement dans la voiture voisine et se laissa tomber sur un siège. Les mains croisées sur la panse blindée de l'armure, il ferma les yeux et adopta une attitude de relaxation qui traduisait sa parfaite sérénité. En rajoutait-il ? Fanning ne savait que penser. Un costume de protection urbaine suffirait-il à stabiliser Patricia ? Rien n'était moins sûr ! Mathias avait entendu parler de névrosés qui vivaient dans leur scaphandre vingt-quatre heures sur vingt-quatre, refusant d'en sortir ne serait-ce que pour prendre une douche ou faire leurs besoins ! Des types avaient demandé le divorce parce que leur épouse conservait son armure jusqu'au fond du lit conjugal. Les femmes étaient généralement plus touchées que les hommes. La peur des viols collectifs dont le métro était souvent le théâtre avivait leur désir de sécurité.

Fanning craignait que Patricia ne bascule sur la même pente. Une fois bouclée à double tour au creux de sa coquille, aurait-elle encore le courage d'affronter « à peau nue » le monde quotidien ? C'était pour cette unique raison qu'il refusait de céder à son caprice. Il ne tenait pas à ce qu'elle finisse frappée du complexe de la tortue.

Le train filait au long des tunnels dans un vacarme d'avalanche souterraine. Fanning ferma les yeux. Il se sentait fatigué et mécontent de tout. La bible de combat pesait une tonne sur ses genoux. Le roulement des voitures le berçait, il dut sommeiller l'espace de trois ou quatre minutes.

Soudain il s'ébroua, assailli par la certitude d'un danger imminent. Plongeant aussitôt la main dans sa poche, il saisit son chapelet de chrome et bondit sur ses pieds.

Le wagon était vide, pourtant les ondes de menace continuaient à faire vibrer ses nerfs. Il jeta un rapide coup d'œil aux alentours. Dans la voiture voisine l'homme au scaphandre se battait maladroitement contre deux voyous armés de chalumeaux portatifs. Coincé entre deux banquettes, gêné par la raideur de ses articulations rudimentaires, il tentait vainement d'écarter la flamme chuintante des lampes à souder dont la langue bleue cloquait le nylon pare-balles de sa cuirasse !

« Bordel ! jura intérieurement Fanning, ils sont en train de l'ouvrir comme un coffre-fort ! »

Il se précipita sur la porte de séparation. Elle était fermée. De l'autre côté de la vitre l'homme en armure gigotait telle une tortue renversée. Les chalumeaux dessinaient un cercle carbonisé sur son ventre. L'armure qu'il portait avait été conçue pour résister aux projectiles, pas aux effractions. La coquille cloquait, fondait, comme aspirée de l'intérieur.

Mathias empoigna son crucifix, en glissa l'une des branches dans la serrure de la porte et donna un coup de poignet. Le battant s'ouvrit.

D'un bond il franchit le soufflet de communication, et s'attaqua au second panneau. Le vacarme de la course avait couvert sa progression. Lorsqu'il fit irruption dans le wagon, les deux voyous eurent un mouvement de recul. Fanning ne leur laissa pas le temps de réagir, le chapelet de chrome siffla dans les airs et s'abattit sur leur visage, faisant comme à l'accoutumée éclater les pommettes, les lèvres, et les arcades sourcilières.

Le train s'arrêta.

— On s'casse ! On s'casse ! hurla celui qui semblait faire office de *leader*.

Ils se ruèrent sur la porte coulissante et sautèrent sur le quai, semant dans leur sillage des éclaboussures sanglantes.

Fanning éteignit les lampes à souder qui avaient roulé sous l'une des banquettes. L'homme en scaphandre se redressa péniblement.

— Ça va ? interrogea Mathias, vous n'êtes pas brûlé ?

— Non, hoqueta l'inconnu, mais sans vous ma cuirasse ne tenait pas une seconde de plus. On m'a déjà tiré dessus mais c'est la première fois qu'on essaye de me fracturer...

Il hésita, visiblement mal à l'aise, avant d'ajouter :

— Je vous remercie, frère, mais vous avez manqué au règlement urbain, personne n'a le droit de faire justice soi-même. Vous auriez dû descendre à la station pour donner l'alerte au moyen de l'intercom placé sur le quai...

— Si j'avais fait ça ils auraient mille fois eu le temps de vous sortir de votre saloperie de coquille !

L'homme fronça les sourcils, choqué.

— Peut-être, mais il est hors de question que nous retournions à l'époque des justiciers solitaires ! Nous ne sommes plus des barbares.

— Vous savez bien que les unités de justice autonome officiant dans le métro ne peuvent pas monter dans les wagons. De plus elles sont trop lentes, et la plupart du temps la rame est repartie avant qu'elles aient pu intervenir !

— Bien sûr, c'est pour ça que je porte une armure !

J'en achèterai une plus solide demain... Normalement je devrais vous dénoncer pour ce que vous avez fait. Vous avez frappé ces hommes avec une telle sauvagerie...

Fanning crispa les doigts sur les perles du chapelet. Il n'aimait pas le regard douxereux de celui qui lui faisait face. Les néo-civilisés le mettaient en fureur.

— Notre résistance doit être passive, frère, reprit l'homme en frottant sa cuirasse cloquée, les scaphandres représentent la seule défense légitime que nous puissions honnêtement opposer aux agressions. Je n'approuve pas votre intervention. Elle vous a ravalé au même rang que les bandits qui m'ont attaqué.

Fanning recula. Les mâchoires soudées. Soudain persuadé que ce salopard allait le dénoncer. Il lui semblait déjà le voir montant les marches du commissariat général et tapant à la porte du bureau de délation.

— Vous, un prédicateur, insista le néo-civilisé, comment avez-vous pu...

Mathias le repoussa de l'épaule et marcha vers la porte. Le train freinait à la hauteur d'une nouvelle station.

— Hé ! protesta l'homme, ne partez pas comme ça, vous devez me donner votre nom !

Fanning sauta sur le quai et courut vers l'escalator. Si le service des dénonciations recoupait les témoignages, il allait se retrouver avec deux inculpations sur le dos. De quoi être immédiatement suspendu !

— Et merde ! grogna-t-il, si on me vire je me reconverterai dans la religion. Après tout, est-ce que je ne suis pas la coqueluche des sadomasos ? Il me suffira de faire la quête après leur avoir bien cinglé la gueule à coups de chapelet ! C'est tout.

Il émergea à l'air libre. Après les néons du métro, la nuit lui parut affreusement noire. Il n'était qu'à quelques centaines de mètres de chez lui. Il pressa le pas. L'humidité pénétrait ses vêtements. Ses chaussures sonnaient sur l'asphalte. Il avançait eh prenant garde de se déplacer au milieu de la chaussée, le chapelet de chrome rivé à son poing. Mais il se dégageait de lui une telle aura de colère qu'aucun détrousseur n'eût osé l'attaquer.

Il entra dans l'immeuble, négligea l'ascenseur, et grimpa au troisième.

— Patricia, jeta-t-il dans l'interphone, c'est moi, ouvre...

Le battant pivota sur son système hydraulique antieffraction. La jeune femme était en peignoir, un catalogue à la main.

Mathias remarqua que ses seins avaient encore changé de volume.

— B'soir, maugréa-t-elle d'une voue boudeuse, tu as entendu ce qui s'est passé à la bijouterie de l'avenue Franklin ?

Mathias ne répondit pas. Il ne voyait que le catalogue, avec son titre énorme, en lettres rouges : PROTECTION CIVILE, et le symbole de la firme, une tortue à carapace de métal quadrillée par les boulons.

— Le modèle 28 vient de sortir, attaqua Patricia sans préambule.

On peut avoir dix pour cent de remise si on le commande dans les quinze jours.

Fanning se débarrassa de sa bible et de son chapelet qu'il déposa sur un vilain petit meuble de bois blanc. Jadis il faisait de même avec le holster contenant son arme réglementaire. Basculant le barillet, il éjectait les six cartouches qu'il jetait dans une soucoupe, puis il vidait ses poches : le brassard, la plaque de police, la paire de menottes... Aujourd'hui il n'avait plus droit à aucun de ces objets magiques. La bible de combat, elle-même, constituait une infraction au règlement régissant le statut des éclaireurs.

Il fila dans la cuisine en essayant de ne rien voir du désordre qui submergeait l'appartement. Patricia passait ses journées au sein d'un chaos en constante progression qui entourait le matelas posé à même le sol d'une barricade hétéroclite faite de magazines, de slips, de sachets de protections périodiques et de produits de beauté.

Mathias ouvrit le réfrigérateur. Il constata que le poulet rôti était en train de cicatriser, et qu'une nouvelle peau rose, élastique... et crue ! se reconstituait sous la croûte dorée résultant de la cuisson. Il grimaça. C'était toujours la même chose avec les bêtes d'élevage synthétique : elles ne se décidaient jamais à mourir complètement et certains de leurs mécanismes physiologiques s'obstinaient à fonctionner en dépit d'un séjour prolongé au fond d'un four ou d'une marmite ! Ainsi il n'était pas rare de voir se reformer des écailles fraîches sur le flanc d'un poisson bouilli ou pousser des poils sur une cuisse de lapin à la moutarde.

Mathias saisit le plat avec un secret dégoût. Il détestait avoir l'impression de dévorer un animal encore vivant. Il se pencha au-dessus de la carcasse. Aucune erreur possible : la chair cuite se régénérerait par endroits. « Dégueulasse, pensa-t-il, c'est comme si j'avais un grand brûlé dans mon assiette et que je farfouillais sous ses pansements avec mon couteau et ma fourchette ! ». La chose n'avait rien de très agréable.

Patricia s'assit de l'autre côté de la table et ouvrit le catalogue :

— Écoute, commença-t-elle, ils ont mis au point un modèle totalement autonome qui peut résister à toutes les agressions. Il est équipé d'un compensateur de choc interne qui te permet de sauter du trentième étage d'une tour sans te disloquer au moment de l'impact.

Mathias haussa les épaules et posa un couteau prudent sur le dos du poulet.

— Si tu tombes sur les rails du métro, les roues des wagons se bloqueront sans parvenir à entamer ce nouveau type de scaphandre, continuait Patricia. Tu n'as plus rien à craindre des tremblements de terre, un immeuble entier qui s'effondrerait sur ta tête ne réussirait pas à t'écraser car la cuirasse est conçue pour encaisser des pressions

bien plus fortes encore. De plus, l'exo-squelette qui double les différents membres décuple la puissance de tes propres muscles. Écoute ça : il est livré avec une réserve interne d'alimentation assurant une autonomie de six mois. Tu peux t'alimenter et boire sans enlever ton casque durant la moitié d'une année, tu réalises ?

— Quel pied ! marmonna sinistrement Mathias. Et pour chier, ça se passe comment ?

— Toutes les déjections sont automatiquement absorbées par la doublure molletonnée antibactérienne qui les digère en quelques minutes. Tu sais bien, c'est le même principe que les nouvelles couches pour bébés ! On l'a vu à la télévision : le caca est desséché, transformé en poudre et réduit à une pincée de cendre. Chaque couche dure une semaine. Ici, dans le scaphandre, le procédé a été perfectionné. Il n'y a pas de durée limite d'utilisation.

— Fantastique, maugréa Mathias en examinant la cuisse qu'il venait de prélever.

Elle était à demi crue et saignait là où le couteau l'avait entamée. Elle saignait comme un animal frappé en pleine course par la balle d'un chasseur. Mathias sentit son estomac chavirer.

— Regarde ! lança Patricia, regarde comme il est beau !

Elle frappait une page du plat de la main. Mathias distingua un scaphandre rouge vif à parements de chrome et dont le casque intégral évoquait la tourelle d'un char d'assaut.

— Il ne lui manque plus qu'un ou deux canons, lâcha-t-il pour ne pas rester muet.

— Idiot ! lança la jeune femme, les armures de protection urbaine ne sont jamais armées, tu devrais le savoir. D'ailleurs, avec ça sur le dos on n'a plus besoin d'une mitrailleuse ou d'un canon, puisqu'on est l'abri de toute agression. Ce sont les gens vulnérables qui se baladent avec une arme. Mathias hocha distraitement la tête. « Et si un autre type, portant lui-même un AUTRE scaphandre, t'attaque ? songeait-il. S'il dispose lui aussi d'un exo-squelette multipliant sa force par dix ? Est-ce que vous ne vous retrouverez pas tous deux renvoyés à la case "départ" ? »

Il serra les dents. Le problème était insoluble. Quand tout le monde aurait son scaphandre, il faudrait encore inventer autre chose. Quoi donc ? *Un scaphandre pour scaphandre, peut-être ?* Il réprima un rire nerveux. La course à la sécurité risquait fort de transformer chaque habitant de la ville en poupée gigogne. Si l'obsession des protections individuelles prenait de l'ampleur, on aurait dans quelques années des scaphandres de nuit, des scaphandres d'intérieur, des scaphandres pour le jour, la nuit, la ville, la campagne, pour... Il se versa à boire. La tête lui tournait.

CHAPITRE III

Le commissariat général occupait quatre corps de bâtiment. C'était un gigantesque hangar de béton aux pistes huileuses sur lesquelles manœuvraient pesamment les unités de justice autonome. L'écho des chenillettes rendait toute conversation impossible, et les vrombissements des moteurs qu'on réglait achevaient de donner à ce lieu l'aspect d'un garage pour chars d'assaut.

Mathias ne s'engageait jamais sur l'aire de manœuvre sans une certaine appréhension. Les flaquas irisées qui stagnaient sur le sol, les grandes flèches délimitant les parkings, ces grondements soudains de mécaniques en maraude, faisaient naître chez lui un inexplicable sentiment d'insécurité.

« — C'est comme si je me promenais en pyjama sur la piste d'envol d'un 747, disait-il souvent à Patricia, j'ai peur de me retrouver subitement entre les roues d'un bombardier ou de me faire griller la gueule par le réacteur d'un F15. »

En fait, il redoutait le côtoiement des unités mobiles. Il se déplaçait entre les masses métalliques des machines d'intervention comme un chasseur évoluant au milieu d'un troupeau d'éléphants. Il avançait en surveillant les pinces articulées, jetait de fréquents coups d'œil pardessus son épaule...

Les robots patrouilleurs avaient chassé les flics de leur territoire, les reléguant au fond d'obscurs bureaux situés à l'arrière du bâtiment. Les machines régnaient sur l'immensité des garages comme des mastodontes ruminant au centre d'une plaine. Le petit peuple des mécaniciens vivait dans leur ombre, servile, la burette à la main, la clef à molette toujours brandie. Les mécanos riaient des flics déchus et lançaient sur leur passage des quolibets incompréhensibles parce que proférés dans l'argot des garages. Pour eux, les anciens soldats de goudron n'étaient plus que des comptables égrenant la monnaie des amendes et des parcmètres. Des chiens à truffe molle qu'on sortait du chenil pour qu'ils ouvrent la piste aux grands chars de justice. Des anachronismes vivants qu'on gardait par charité. Des bons à rien que la confiscation de leur arme de service avait transformés en châtrés. Les mécaniciens se savaient importants. Les machines avaient besoin d'eux. Ils vivaient entre les pattes des monstres d'acier comme des poux dans la crinière d'un lion.

Mathias louvoyait entre les flaquas d'huile de vidange, attentif aux embardées des chars de patrouille convergeant vers la sortie. L'entrée du bureau des inspecteurs se trouvait tout au bord de la piste. Le grondement des trains chenillés faisait vibrer la maçonnerie comme si les caves du commissariat abritaient un colossal vibromasseur.

Mathias grimpa rapidement les trois marches le séparant du hall insonorisé. Winnie, une auxiliaire brune et osseuse, l'accueillit d'une grimace maussade. Elle flottait dans un uniforme froissé, blanchi par l'usure à la hauteur des fesses.

— Qu'est-ce qui pue comme ça ? s'exclama Fanning, frappé par l'odeur de pourriture qui flottait dans la salle.

— La machine à café, répondit Winnie, c'est comme ça depuis hier. A croire qu'elle puise directement l'eau des chiottes.

— Hé ! Fanning, grasseya Goobble, un gros inspecteur à la face couperosée, tu le prends comment ton crème ? Avec un étron, ou deux ?

Mathias fit mine de ricaner. Les inspecteurs détestaient qu'on ne rie pas de leurs plaisanteries.

— Fanning, maugréa Winnie, un ton plus bas, la mère Juvia veut te voir. Je crois que ça va barder pour ton matricule.

— Ouais, renchérit Goobble, elle va se faire un hamburger avec tes couilles !

Mathias avala sa salive. Il n'était pas vraiment surpris, tout allait si mal depuis quelques mois... Il marcha vers la porte vitrée et cogna de l'index au-dessous de l'inscription : *CAPITAINE JUVIA TRENT. 6e District.*

— Entrez ! vociféra une voix de femme épaissie par la fumée des cigares.

Mathias obéit. Juvia Trent était belle... mais obèse. Les deux termes apparemment inconciliables s'étaient unis chez elle pour former une curieuse synthèse. Blonde, les cheveux roulés en chignon, elle devait peser quatre-vingt-dix kilos, mais sa chair était ferme comme un pneu bien gonflé. Elle était grasse, adipeuse, mais ses bourrelets ne tremblotaient pas tels des paquets de gelée, ils offraient au contraire un aspect solide assez stupéfiant. En fait, Juvia Trent paraissait sculptée dans un bloc de gomme rose. On avait l'impression que les balles devaient rebondir sur sa peau sans y laisser le moindre bleu. Les petits malins racontaient qu'elle avait servi de garde du corps à un quelconque député mais qu'en se couchant sur lui pour le protéger, lors d'un attentat, elle l'avait écrasé, ce qui lui avait valu d'être rétrogradée au sixième district. L'anecdote était probablement fausse. D'autres voix « bien informées » chuchotaient qu'elle s'était jadis portée volontaire pour participer à de curieuses expériences biochimiques patronnées par le ministère de la Défense, et que son métabolisme en avait subi le contrecoup. « Elle a grossi de quarante kilos en l'espace d'une seule nuit ! murmurait-on, vous vous rendez compte ? Le soir en se couchant elle était belle, dix heures après elle se réveillait changée en baleine ! » Mathias ignorait complètement quelle part de vérité contenaient ces ragots. Juvia Trent le fascinait.

Parfois, lorsqu'il était très fatigué, il aurait voulu dormir entre ses seins.

La grosse femme jouait nerveusement avec un crayon. Un tas de listings froissés encombrait son bureau.

— Fanning, attaqua-t-elle, vos états de service puent autant que le café de cette foutue boîte. J'ai deux plaintes contre vous. Deux portraits robots sont tombés des téléscripteurs, et on les avait décalqués sur votre petite gueule. Vous avez attaqué des loubards dans le métro, paraît-il ? Et une heure avant vous vous seriez livré à des voies de fait sur la personne du dénommé Armless ? Des témoins vous ont vu lui jeter une lame à la face. C'est une chance que vous l'ayez raté, sinon vous étiez bon pour le caisson d'incinération.

— Bon Dieu ! Capitaine ! rugit sourdement Mathias, vous réalisez que nous obéissons à une règle du jeu totalement absurde ? J'essaye d'arrêter un criminel, et je deviens aux yeux de la loi encore plus dangereux que lui ?

Juvia se renversa dans son fauteuil. Son visage de poupée bouffie avait quelque chose d'insolite, d'irréel. Un mélange de beauté et de laideur totalement fascinant. Ses mains froissèrent nerveusement les listings.

— Je n'ignore rien de tout ça, Fanning, murmura-t-elle, mais la population ne veut pas courir le risque d'une nouvelle épidémie de *Self-Justice*, rappelez-vous tous ces gens qui se tiraient dessus au fusil à pompe pour des histoires de chat pissant dans les escaliers ou de voiture mal garée. On ne vend plus d'armes de nos jours. Pour chasser le lièvre ou la perdrix, il faut au préalable subir une analyse psychanalytique. Le rôle répressif a été totalement dévolu aux machines, nous n'avons plus le droit d'avoir du sang sur les mains. Notre seule défense doit être passive.

— C'est un catéchisme de moutons. Si le vigile qui a tenté de ceinturer Casque d'os, avait été armé il n'aurait pas eu la figure défoncée.

— Allons, toutes ces mesures ne sont pas négatives. Les truands souffrent aussi de la disparition des armes.

— Vous savez bien qu'ils se débrouillent autrement. En engageant des types comme Armless, par exemple. De plus j'ai entendu dire qu'on installait des ateliers clandestins destinés à produire des revolvers et des fusils d'assaut.

— Cela n'a aucune importance. Ces petites tricheries seront bientôt totalement anachroniques. Quand tout le monde sera auto-protégé, personne ne craindra plus d'être la cible éventuelle d'une arme à feu. Le département de protection civile travaille à mettre au point un scaphandre résistant à tous les types d'explosions. Le but de cette campagne est d'aboutir dans les années qui viennent à généraliser le

port des cuirasses urbaines.

— Je sais, grogna amèrement Mathias. Bientôt tout le monde vivra en autarcie. Ces foutus scaphandres serviront tout à la fois de vêtement, de maison, de lit et de cercueil. On n'en sortira plus ne serait-ce que pour baiser ! Est-ce que les ingénieurs ont prévu d'équiper le dernier modèle d'un vibromasseur ? Nous assistons à la naissance d'une psychose collective, capitaine ! Dans trois ans les rues seront pleines de scaphandriers défonçant l'asphalte avec leurs semelles de plomb !

Juvia Trent secoua négativement la tête.

— Vous refusez de vous adapter, Fanning. Vous restez accroché à vos souvenirs. Le temps des super-flics bardés de .357 magnum est révolu. Nous sommes inefficaces depuis deux siècles, comment voulez-vous persuader les contribuables de ne pas chercher à se débrouiller par eux-mêmes alors que nous sommes incapables de retrouver les auteurs d'un cambriolage ? Il y a eu l'époque de la justice personnelle, nous entrons aujourd'hui dans l'ère de la défense passive. J'espère qu'elle fera moins de dégâts.

— Cap, vous savez bien que la défense passive est un mythe. Les truands achèteront eux aussi des scaphandres, ils les bricoleront pour leur adjoindre des canons sans recul, ou des mitrailleuses...

— Non. Les revêtements des armures de pointe ne craignent aucun impact. Se transformer en char d'assaut ne servirait à rien. Mathias, je ne suis pas là pour polémiquer. La situation est simple : vous êtes grillé. Dans deux jours vous aurez les chiens de la police des polices au cul. Cette fois vous êtes allé trop loin, ils vont réclamer votre peau. Je vais vous mettre au vert en essayant de plaider votre cause. Cessez de vous balader déguisé en prédicateur. J'ai une mission à vous confier, un truc simple qui ne vous donnera pas l'occasion de faire de la casse. Une amie qui fait des inspections pour une compagnie d'assurances cherche un flic compétent pour ausculter le système de sécurité d'une banque privée. C'était votre truc, ça, dans le temps. On ne vous surnommait pas « le gynécologue du coffre-fort » ? Accompagnez-la et souriez-lui de toutes vos dents. Si vous êtes saqué, elle acceptera peut-être de vous trouver un boulot dans sa boîte.

Elle fouilla dans l'une des poches de sa vareuse et en tira une carte de visite tordue.

— Elle s'appelle Muraille, Sarah Muraille. Appelez-la le plus tôt possible. Il s'agira de planter votre doigt dans le cul de la Banque de Dépôts Spéciaux. Une boîte plutôt fermée. Défoncez-vous, mon petit vieux, vous n'avez plus de futur dans la police, c'est pour vous l'occasion de sauter en marche au bon moment.

Fanning s'empara du carton. Il avait un goût de vase dans la bouche. Comme s'il venait de se rincer les dents avec une décoction de

nénuphars.

« Cette fois c'est fini », pensa-t-il en marchant vers la porte.

— Bonne chance, fit sourdement Juvia Trent.

Mathias s'accrocha à la poignée. Le capitaine l'observait, avec, dans les yeux, le vague à l'âme d'une baleine nostalgique. Il ouvrit la porte pour retrouver la puanteur du hall d'accueil.

— C'est la merde ! hurlait Goobble, le café du distributeur est tellement chaud qu'il fait fondre les gobelets en plastique. Personne n'a une tasse ou un verre ?

Fanning s'assit derrière une machine à écrire et posa ses pieds sur le clavier. Il avait besoin de réfléchir. Le hall commençait à se remplir. Les banquettes débordaient de voyous venus se constituer prisonniers pour échapper aux unités de justice autonome. C'était une vieille astuce juridique que tous les loubards apprenaient au berceau. Quand une unité robotisée vous coinçait au terme d'une poursuite mouvementée, réduisant votre voiture en cube d'acier comprimé, il fallait s'échapper en cassant le pare-brise et courir vers le commissariat central pour réclamer le droit d'asile. Tous les jours on assistait à des irruptions en forme de boulet de canon propulsant sur le carrelage de la salle d'accueil un type en loques, hirsute, dégoulinant de sueur qui levait les bras en bégayant :

« — Je me constitue ! Je me constitue ! Asile ! Asile ! »

C'était la phrase clef. La suprême habileté. Se constituer prisonnier vous soustrayait automatiquement à la procédure d'exécution des flagrants délits. Bénéficiant des circonstances atténuantes, vous aviez droit à un véritable procès. Cette jonglerie juridique imaginée par les législateurs avait en fait pour unique fonction de ne pas laisser les avocats mourir de faim, mais il était toujours cocasse d'assister à l'arrivée d'un truand à bout de souffle qui vous suppliait de lui passer les menottes tandis que l'unité mobile s'engouffrait dans le garage à sa poursuite, la pince érigée, prête à se saisir du délinquant pour le fourrer de force dans sa marmite justicière ! « Asile ! Asile ! » braillaient les petits margoulines, sentant les vibrations du char d'assaut leur grimper dans les chevilles. Ils plongeaient la tête la première, comme les tire-laine du Moyen Age cherchant refuge dans l'enceinte sacrée d'une église pour échapper aux archers du roi.

Parfois cependant l'unité de patrouille refusait d'abandonner la chasse. Le bras articulé enfonçait la baie vitrée, semant la panique dans le hall d'accueil. Les auxiliaires féminines s'enfuyaient en hurlant, la jupe d'uniforme retroussée sur les cuisses pour courir plus vite. Les voyous filaient à quatre pattes s'enfermer au fond des toilettes. La pince, elle, dévastait les bureaux, émiettait les machines à écrire, lacérait les dossiers. Au bout du compte, ne sachant qui attraper, elle s'emparait du distributeur de café qu'elle arrachait de

son socle dans un geyser d'éclaboussures brunâtres. Une pluie de sucre et de lait en poudre submergeait les lieux tandis que les loubards, recroquevillés derrière les trônes d'émail, glapissaient : « Asile ! Asile ! » en se suspendant à la chaîne des chasses d'eau.

Il fallait faire appel aux mécaniciens pour que cesse le carnage. Les gnomes huileux du hangar arrivaient alors, la figure fendue de sourires sardoniques. « C'est pas bien compliqué, rigolaient-ils, vous n'aviez qu'à appuyer sur le bouton B 23, là, sous le sixième tableau. Et puis de toute manière votre annihilateur de poursuite n'était pas branché. Comment voulez-vous dans ce cas que l'unité sache qu'elle entre en zone protégée ? Faut être sérieux ! »

Ils cajolaient le robot bourdonnant, le caressaient dans le sens du métal, lui marmonnaient des paroles apaisantes en langage machine. Les inspecteurs se sentaient idiots, les filles du bureau d'accueil rougissaient de honte en réalisant qu'elles avaient mouillé leur culotte. Peu à peu l'unité mobile reculait, son bras se repliait, lâchant le distributeur de café tordu qui roulait sur le carrelage, agonisant dans une dernière hémorragie d'arabica.

Mathias soupira. Il savait que Julia Trent ne parlait jamais pour ne rien dire. Si elle actionnait le signal d'alarme, c'est qu'elle entendait déjà siffler la bombe. Il regarda la petite carte froissée et lut à nouveau : *S.A. MURAILLE. Expertises. Contrôles de sécurité.*

Fallait-il vraiment sourire à cette bonne femme pour qu'elle daigne lui trouver une place de planton dans le hall d'une compagnie d'assurances ? Il songea que Patricia allait très mal accueillir la nouvelle de son licenciement. « Sans ton statut de fonctionnaire on n'obtiendra jamais de crédit, pleurnicherait-elle, jamais on ne pourra acheter un scaphandre décent ! Jamais ! »

Mathias se redressa, cherchant à se rappeler ce qu'il savait de la Banque des Dépôts Spéciaux. C'était un organisme privé assurant la mise à l'abri des trésors en tous genres : bijoux, pierres précieuses, œuvres d'art. Les magnats de la finance, les dictateurs en fuite, les rois en exil avaient régulièrement recours à ses services. Jamais on n'avait entendu parler de la moindre tentative de hold-up. La BDS louait des coffres inviolables dont les modèles étaient tenus secrets. Les clients n'étaient acceptés qu'à partir d'un compte plancher d'un milliard... Mathias sifflota entre ses dents.

Le hall s'emplissait de voyous en quête d'asile. Winnie les accueillait en maugréant et leur passait stoïquement des menottes qu'elle puisait, paire après paire, dans une grande boîte disposée près de la porte. Les petits truands se laissaient faire de bonne grâce, offrant leurs poignets comme on tend son assiette à la cantine. Toutes les corporations se trouvaient représentées : les crocheteurs de sacs à main, les pickpockets, les détrousseurs de stations service. Mais aussi

les exhibitionnistes de la gonflette, qui – nus sous leur imperméable – arboraient des organes génitaux monstrueux parce qu’artificiellement développés au moyen de piqûres hormonales. Sans compter les putains truquées aux anatomies délirantes, des filles qui – pour attirer les clients blasés – s’étaient fait greffer deux ou trois paires de seins artificiels dont la superposition les affublait de mamelles de chienne en mal d’allaitement. Depuis quelque temps la chirurgie plastique faisait des ravages sur le plan sexuel. Les nouveaux sérums anti-rejet permettaient aujourd’hui les facéties les plus douteuses : on implantait un nez juste au-dessus d’un pénis, comme ça « pour rigoler ! », on se faisait coudre une petite bouche sur le mont de Vénus ou une oreille sur la fesse gauche, parce que la mode était à la monstruosité. Les organes greffés s’atrophiaient généralement au bout d’un mois, puis se résorbaient pour finir par disparaître complètement sans laisser de cicatrice.

Mathias jugeait ces travestissements ignobles, mais les chirurgiens « esthétiques » y trouvaient leur avantage et aucune loi n’interdisait ce genre de « personnalisation » à partir du moment où les organes greffés provenaient uniquement de modelages protoplasmiques. Des collègues de la brigade des mœurs prétendaient avoir rencontré dans une maison de passes une femme au vagin denté, ainsi qu’une prostituée dont la toison pubienne avait été remplacée par de la fourrure de panthère !

Fanning ignorait s’il s’agissait des contes à dormir debout ou de faits réels. Il haussa les épaules et posa la carte de visite devant le téléphone. *S.A. MURAILLE...* Le nom avait quelque chose d’étrange, de granitique.

Mathias forma le numéro indiqué en lettres gothiques au bas du carton. Le sort en était jeté.

CHAPITRE IV

Mathias avait l'impression d'être un poisson vêtu de ses seules écailles. Un animal nu et fragile se déplaçant au milieu d'une armée de scaphandriers. La perspective de l'avenue Saint-Amar était pleine d'armures de protection urbaine. Dans ce quartier chic, la nouvelle mode avait fait des ravages. Fanning, vêtu d'un jean, d'un tee-shirt et d'un blouson de cuir, éprouvait un étrange sentiment de vulnérabilité. A l'intérieur de ce périmètre privilégié, être normalement habillé frisait l'attentat à la pudeur.

Il avançait, les yeux écarquillés. Autour de lui des scaphandriers faisaient du lèche-vitrine, sortaient des pâtisseries un paquet de gâteaux à la main. A la terrasse des cafés, d'énormes armures de couleurs vives buvaient du chocolat au moyen d'une « paille » télescopique jaillissant du bocal qui leur servait de heaume. Les bibendums d'acier devisaient au moyen d'un haut-parleur fiché au sommet de leur casque tel un plumet. Pour les conversations intimes, on s'isolait au moyen d'un cordon audio qui raccordait les deux scaphandres aussi facilement que les différents éléments d'une chaîne stéréo.

Mathias regarda l'heure. Sarah Muraille lui avait donné rendez-vous au numéro 23 de l'avenue Saint-Amar.

« — C'est le siège de la compagnie, avait-elle précisé, donnez mon nom au portier, je viendrai vous chercher sinon on ne vous laissera pas entrer même si vous exhibez votre carte d'officier de police. »

De telles précisions exaspéraient Fanning, elles lui faisaient comprendre à quel point sa fonction avait cessé d'impressionner les gens. Privés de leurs armes, les flics n'étaient plus que des chiens édentés dont les aboiements n'effrayaient plus personne. A la hauteur du 23 il repéra un alignement de lettres chromées qui formait les mots : *SWEETON ET SWEET. Assurances.*

Il poussa la porte de verre blindé et entra dans le hall.

Un gardien habillé en amiral de la flotte se précipita à sa rencontre avec l'intention évidente de le refouler. Mathias lui tendit la carte de Sarah Muraille et partit s'asseoir dans l'un des fauteuils réservés aux visiteurs. La moitié du hall était occupée par un « vestiaire » destiné aux armures de protection urbaine. Les scaphandres, alignés le long du mur, étaient maintenus en position verticale par un système d'accrochage muni d'une fermeture à combinaison. Cette concentration de cuirasses vides n'était pas sans évoquer la galerie d'exposition d'un quelconque musée militaire. Tandis que le gardien téléphonait, Fanning attrapa un magazine sur la table basse. C'était l'un de ces illustrés protoplasmiques qu'on essayait de lancer sur le

marché. Les images constituées de bactéries colorées avaient été groupées en colonies spécialisées de manière à reproduire perpétuellement le même mouvement. Les personnages enfermés dans les cases de la bande dessinée répétaient ainsi le même geste pendant toute la durée de vie du journal. Cet apparent prodige reposait simplement sur l'utilisation des réflexes rudimentaires constatés chez certains protoplasmes mis en présence d'une source de lumière. Il suffisait de sélectionner les gelées en fonction du mouvement désiré : translation de droite à gauche, de gauche à droite, étirement, rétrécissement, changement de couleur, etc. Le résultat était surprenant. La lumière d'une ampoule de soixante watts suffisait à animer l'ensemble, les héros commençaient alors à bouger, à remuer les bras, les oiseaux battaient des ailes, les...

Mais de tels magazines n'avaient qu'une existence éphémère. Très vite les colonies bactériennes commençaient à proliférer, affligeant les personnages de déformations monstrueuses. Les gelées colloïdales enflaient comme des champignons et débordaient des cases. Parvenues au stade ultime de mûrissement, ces excroissances éclataient en laissant sourdre un liquide vineux au parfum effroyablement sucré. Les enfants raffolaient de cette substance, et il n'était pas rare qu'ils se mettent à dévorer en cachette magazines et albums ! Les associations de consommateurs s'étaient émues de cette pratique sans pouvoir rien prouver quant à la nocivité des composantes protoplasmiques. Les journaux n'avaient donc eu à souffrir d'aucune censure ou interdiction de vente. La législation les avait simplement obligés à afficher nettement la date de péremption du produit, ainsi que sa composition. Mathias caressa les images du bout des doigts. Elles avaient la consistance des crèmes desserts à base d'algues et une certaine brillance évoquant la peau de grenouille humide.

LES AVENTURES DU CULTURISTE FOU, annonçait le titre. En dessous on pouvait lire : *Ce journal doit être consommé avant la fin de la semaine ! Les images en sont parfumées à la vanille de synthèse. Sachez apprécier avec modération.* Fanning pressa sur la tête d'un héros avec l'ongle de son index. C'était un peu comme s'il avait tenté de crever un gros bouton purulent. La couleur du protoplasme maltraité vira au rouge.

— Moi, il m'arrive de les brûler avec une cigarette, fit une voix féminine extrêmement rauque dans son dos.

Une femme rousse se tenait derrière lui. Grande, la quarantaine. Sa bouche épaisse avait été teinte en bleu au moyen d'une encre à tatouage. L'inflammation due aux milliers de piqûres avait fini par donner à ses lèvres une configuration négroïde violemment sensuelle. Mathias se leva. Elle était belle, épanouie. Encore en équilibre au sommet du mauvais versant de la vie. Fanning la détailla. Elle portait

un tee-shirt de cuir noir et une combinaison de mécano en léopard mort-né. La tenue à la mode dans les milieux intellectuels. Le style « prolo de luxe » qui faisait fureur dans les salons. Sur son bras nu un tatouage adhésif proclamait « *NI DIEU NI MAITRE* ». Du folklore de bourgeoise encanaillée... Mathias ne put déterminer s'il avait envie de lui cracher au visage ou de la baiser, là, au milieu des illustrés bourgeonnants.

— Je suis Sarah Adélina Muraille, dit-elle en s'asseyant. « *S.A. Muraille* » comme l'indique ma carte. Mes collègues m'ont surnommée Samouraï, c'est plutôt con, vous ne trouvez pas ?

Elle s'assit à côté de la table supportant les journaux, et Fanning comprit qu'elle n'avait pas l'intention de le faire monter dans son bureau. Était-ce une manière de lui faire comprendre qu'il n'était qu'un solliciteur et ne méritait aucun égard ? Peut-être voulait-elle éprouver sa docilité... Voir s'il était conscient de sa position précaire ?

— Alors c'est vous, le « gynécologue des coffres-forts », ricana-t-elle. C'est un pseudo de truand, ça.

— Dans notre métier, la frontière, est souvent poreuse, marmonna Mathias. Pour combattre le mal il faut apprendre toutes les stratégies du virus. J'ai eu l'occasion d'approcher les plus grands « accoucheurs de coffres » des vingt dernières années.

— Accoucheurs ? On ne dit plus « perceurs » ?

— Non. On ne perce plus les coffres. Ce serait d'ailleurs plutôt eux qui auraient tendance à percer les casseurs incompetents.

— Êtes-vous familiarisé avec les modèles de pointe ?

Mathias avait l'impression de passer un examen à l'école de police. La colère faisait rougir ses oreilles et sa langue devenait chaque seconde de plus en plus sèche. Il se força à rester calme.

— Je me suis maintenu en forme, dit-il à la manière d'un ancien athlète qui essaye de se faire engager comme videur dans un pince-fesses de troisième ordre.

L'humilité lui ravageait l'estomac.

« Je vais t'enlever ton foutu treillis léopard, pensait-il, et je t'arracherai les poils du con avec mes dents. Je te mettrai sur le ventre, salope, et je t'enculerai si profond que tu auras des hémorroïdes pour tout le restant de tes jours ! » Mais il parvint à refouler le délire rouge qui enflait son cerveau. Ses mains tordirent la BD protoplasmique dont les personnages éclatèrent comme des furoncles mûrs.

— Je peux vous parler de la nouvelle génération des coffres vivants, s'entendit-il réciter, ce sont pour la plupart des animaux de synthèse créés en laboratoire. On s'est aperçu qu'à la différence des boîtiers « inertes » de jadis, ces organismes défendaient leur intégrité viscérale avec une férocité sans égale. J'ai pu approcher des coffres

protoplasmiques constitués d'une gelée digestive qui dévorait toute substance organique passant à sa portée. Il suffisait d'y noyer une malle étanche contenant le butin à protéger pour être à l'abri des cambrioleurs. Lorsqu'on désirait récupérer ses biens on dissolvait la diastase à l'aide d'une certaine bactérie, et le tour était joué.

« J'ai vu également des coffres gourmands, ne daignant ouvrir les mâchoires qu'une fois mis en présence d'un aliment déterminé, et le plus souvent extrêmement insolite ! Je peux vous parler des coffres reproducteurs qu'on doit engrosser avec une liqueur séminale spéciale pour qu'ils accouchent au bout de trente minutes de la clef hormonale donnant accès au réceptacle organique dans lequel on a dissimulé le butin qu'on veut préserver... Les variantes sont infinies. L'avantage principal de cette technique de mise à l'abri réside dans la grande résistance aux agressions de ces organismes, et dans l'extrême agressivité qu'ils déploient dès qu'on fait mine de les violenter. Aucune effraction n'est possible. Si l'on tente de tuer l'animal-écrien il se met aussitôt à hurler et à sécréter des substances corrosives, urticantes ou vénéneuses. Il finit par mourir, certes, mais au milieu d'un tel tumulte et en occasionnant un tel gâchis qu'aucun casse ne peut passer inaperçu. Ces animaux ont, le reste du temps, une vie parfaitement végétative. Pour les « percer », comme l'on disait jadis, il ne s'agit plus seulement de manier le chalumeau et le burin. Il faut être un parfait chimiste, avoir d'énormes connaissances en biologie, disposer d'un laboratoire portatif... et jouir de plusieurs années de tranquillité pour étudier un spécimen à loisir. »

La grande femme rousse hocha la tête, visiblement satisfaite.

— Vous avez l'air de savoir de quoi vous parlez, observa-t-elle en commençant à se rouler une cigarette.

Mathias reprit son souffle. Sarah puisait le tabac dans une petite blague en lamé, et les feuilles de papiers maïs dans un étui de platine.

— Il y a toutefois un os, observa-t-il, les gens ont peur de cette nouvelle technique. On colporte d'horribles histoires de financiers dévorés par leur coffre-fort, cela nuit à l'extension du marché.

— C'est vrai, approuva Sarah, mais il y a eu effectivement des cas de dévoration accidentelle dus à une fausse manœuvre. Et puis certains animaux défectueux ont digéré le trésor qu'ils étaient chargés de protéger, ça a fait mauvaise impression.

— Pourquoi me posez-vous toutes ces questions ?

— Parce que la Banque des Dépôts Spéciaux veut se faire assurer chez nous, et qu'elle compte faire avaler son butin par un troupeau de coffres vivants. Je veux l'avis d'un spécialiste avant de rédiger la moindre ligne du contrat. Mais je ne voudrais pas que l'affaire me passe sous le nez. Si nous couvrons la BDS, tous les organismes employant des animaux-écriens viendront signer avec nous ! C'est une

grosse affaire. Je vous propose de m'assister au cours de la visite d'auscultation. Vous me direz franchement ce que vous pensez des bêtes qu'ils utilisent.

Elle entreprit d'allumer sa cigarette baveuse qui grésilla en laissant pleuvoir des brins de tabac enflammés.

— Venez, conclut-elle, allons discuter de ça chez moi. Je me méfie de mes collègues. Ils rêvent tous de me piquer le contrat.

Elle se redressa et marcha vers la sortie. Mathias, étonné, jeta un rapide coup d'œil aux scaphandres alignés le long du mur.

— Oh ! s'exclama Sarah en remarquant son hésitation, vous avez peur que j'oublie mon vestiaire ? Je n'en porte pas, merci bien !

— Ah, s'étonna Fanning, je pensais le quartier uniquement peuplé de scaphandriers !

— C'est bien le cas, mais je suis allergique à ce genre d'armure. On doit appeler ça de la claustrophobie. La compagnie de Protection Civile m'a fait don de son dernier modèle, le plus cher, le plus performant, pour me remercier d'avoir validé positivement l'expertise, mais je suis incapable de l'enfiler. Je l'ai relégué au fond d'un placard. Quand je rentre là-dedans, j'ai l'impression de m'allonger dans un sarcophage. C'est affreux. Vous savez que dans certains pays le port des armures de sécurité urbaine a entraîné une baisse radicale de la natalité ?

— Syndrome de la tortue ?

— Exact. Ils n'en sortent plus, ni pour se laver ni pour baiser. Dès qu'ils passent deux minutes hors du scaphandre ils se mettent à paniquer. En Allemagne on pense déjà à instaurer une fécondation obligatoire par tirage au sort. On prélèvera le sperme des gars, et les filles seront inséminées sans qu'on leur demande leur avis. Du coup les fabricants étudient des scaphandres pour femme enceinte, et des armures à deux places pour jeune maman. Le délire !

— Je crois que la même chose va se passer ici. Ce n'est qu'une question de prix. Dès que la fabrication en série aura fait baisser les coûts, on assistera à une envolée de la demande.

Sarah se pencha pour ouvrir la portière d'une longue voiture noire au profil de requin d'asphalte.

— Montez, ordonna-t-elle, je préfère ne pas trop me déplacer à pied. Vous avez vu comme on nous regarde ? Nous nous promènerions entièrement nus que le scandale ne serait pas plus grand !

Mathias obéit. Sarah Muraille se glissa derrière le volant. De profil, ses lèvres paraissaient encore plus épaisses.

— C'est vrai ce que dit Juvia, interrogea-t-elle en démarrant, vous n'avez plus de futur dans la police ?

— J'ai refusé d'être un eunuque. On veut me le faire payer.

Sarah éclata d'un rire rauque.

— Dans le temps on disait que les flics trimbalaient leur bite dans leur holster ! lança-t-elle. Vous avez effectivement l'air d'avoir pris le désarmement général comme une mesure de castration ! Vous ne bandez plus depuis qu'on vous a confisqué votre flingue ? C'est ça ?

— D'où sortez-vous ces conneries ? rugit Mathias. Et vous, vous deviendrez frigide quand des robots effectueront les expertises à votre place ? Ils procèdent déjà aux tests de solidité, à ce que je sais, et aux calculs de probabilités, et aux simulations d'accidents. Les mauvaises langues prétendent que les assureurs ne servent qu'à apposer des signatures au bas de contrats eux-mêmes rédigés par des machines. Qu'est-ce que vous en pensez ? Moi, je crois que la notion de « spécialiste » appliquée à un être humain est en train d'en prendre un sérieux coup dans l'aile.

La grande femme rousse grimaça.

— Touchée, avoua-t-elle. Certains veulent remplacer les expertises humaines par des séries de tests électroniques. Quelques compagnies ont déjà recours au diagnostic robotisé.

Mathias émit un ricanement déplaisant.

— Je vous trouve brusquement un air d'espèce en voie de disparition, lâcha-t-il, et ça malgré vos tee-shirts de cuir et vos salopettes en léopard.

Sarah donna un brusque coup de volant pour quitter l'avenue.

— Vous êtes un salaud, Fanning, décréta-t-elle, mais vous avez la vue perçante. Il est tout à fait exact que du train où vont les choses la superstructure cybernétique que nous avons créée nous mettra en tutelle avant cinq ans.

— Quelle solution préconisez-vous ?

— Amasser le maximum de fric et filer dans un pays sous-développé, là où ces saloperies de machines n'existent pas encore. Vous savez que pas mal d'intellectuels ont déjà levé les voiles en direction du tiers monde ?

Mathias s'enfonça dans son siège. Il aimait l'odeur du cuir. La voiture filait au ras du bitume sans qu'on perçoive les trépidations du moteur.

— Parlez-moi de la BDS, dit-il pour combattre l'impression d'irréalité qui le gagnait à la manière d'une sourde torpeur.

— La Banque des Dépôts Spéciaux stocke du fric puant, murmura Sarah, elle est connue pour servir d'abri aux trésors des monarques en fuite. Tous les tyrans qui ont levé le camp, une révolution aux fesses, viennent y planquer leurs lingots. Les caves de la boîte contiennent plus d'or que la caverne d'Ali Baba. C'est pour ça que le directeur veut se couvrir et réduire les risques de hold-up en utilisant la nouvelle génération des coffres-forts vivants. Il nous attend demain matin pour la visite inaugurale...

— En quoi consistera notre boulot ?

— A jouer les parfaits touristes et à poser le maximum de questions. C'est vous le spécialiste, ouvrez l'œil. Sincèrement, vous croyez ces coffres réellement sûrs ?

— Un coffre n'est jamais sûr à cent pour cent. Il n'est là qu'en tant qu'obstacle. Il existe toujours un moyen de le contourner, mais ce moyen doit être si compliqué et si dangereux qu'il décourage le casseur d'aller plus avant. Les coffres vivants sont des monstruosité qui font parfois dresser les cheveux sur la tête. J'en ai vu qui, après avoir encaissé trois salves de bazookas, défendaient encore le magot enfoui dans leurs entrailles. Ils mettent un temps infini à crever, et même leur mort est une calamité pour le cambrioleur car elle s'accompagne de sécrétions ignobles, de pourrissements accélérés aussi efficaces qu'un jet de gaz cyanhydrique.

— C'est cela même qui m'effraie. Ne risquent-ils pas d'échapper à tout contrôle ?

— Je ne suis pas biologiste. Les laboratoires qui fabriquent ces monstres doivent obéir à des normes de contrôle. Les « coffres » ne sont pas mis sur le marché au petit bonheur. Ils sont garantis. A quel type appartiennent donc ceux de la BDS ?

— Aucune idée. Le secret a été bien gardé.

— Lorsqu'il s'agit de planquer un trésor de guerre, on sort généralement l'artillerie lourde. On n'a pas besoin d'une procédure rapide, style « tiroir-caisse ». La BDS a dû se payer un troupeau de monstres absolument effroyables.

Sarah engagea la voiture sous un porche et freina dans une cour intérieure envahie par une étrange végétation noire.

— On y est, dit-elle. A propos, Juvia m'a appelée ce matin. Il paraît qu'un certain Armless a déposé une plainte contre vous. Par téléphone. Sa voix a été authentifiée par les décodeurs et ses doléances enregistrées...

Mathias se crispa.

— Et... de quoi se plaignait-il, ce tendre agneau ?

Il essayait de crâner mais sa respiration sifflait blanche.

— De violences illégitimes, répondit Sarah en regardant droit devant elle ; il vous a accusé d'avoir mené contre lui une entreprise de justice solitaire et d'avoir tenté de vous substituer aux unités autonomes. Votre mise à pied prendra effet à midi. Il est probable qu'une action pénale va être lancée contre vous dans les semaines qui viennent. Vous êtes en sursis.

Elle se tourna vers Fanning et lui posa la main sur le genou.

— Mathias, dit-elle, je comprends ce que vous ressentez. Votre procès n'aura pas lieu avant deux ou trois mois. Profitez de ce délai pour vous faire un maximum de fric avec les expertises et fichez le

camp à l'étranger. Vous réalisez qu'il existe encore des pays où l'on attrape la malaria et où l'on se déplace en pousse-pousse !

— C'est ce que vous comptez faire ?

— Parfaitement ! Il est hors de question que j'attende ma mise en tutelle les bras croisés. Les gens d'ici sont en pleine régression infantile. Ils ne veulent plus courir le risque de se tromper. L'arbitrage des machines soit-disant infaillibles est réclamé partout. Bientôt nous serons environnés de nourrices cybernétiques qui nous assureront la plus insupportable des sécurités. Je préfère partir vivre au milieu des singes en écoutant la musique des moustiques !

Ils descendirent du véhicule. Sarah Muraille paraissait un peu lasse.

— Allons chez moi, fit-elle, je vais vous montrer les plans de la banque. Il faut que vous connaissiez parfaitement la disposition des différents locaux pour pouvoir juger des risques.

Elle pianota un code sur une porte blindée coulissante et l'invita à pénétrer dans un immense loft peint en noir. Un squelette de marbre signé Kivalopoulos montait la garde dans l'entrée. Le reste se réduisait à un immense territoire de cuir sombre et de tubes nickelés. Cela créait une curieuse ambiance, quelque chose à mi-chemin entre le *penthouse* et la salle d'examen gynécologique... Un grand placard bâillait telle une niche funéraire sur un scaphandre bardé de chromes et d'antennes. Dans la lumière rare qui filtrait des épais rideaux rouges masquant les fenêtres, l'armure avait l'air d'un sarcophage pour extra-terrestre.

— Ah, ricana Sarah, vous regardez l'engin ? C'est le dernier enfant des ateliers de protection civile. Parfaitement étanche, il vous assure deux semaines d'oxygène. Ce qui peut être très utile en cas de naufrage, de fuite de gaz ou d'émanations toxiques industrielles. Sa « peau » est bien sûr à l'épreuve des balles et des explosions. Le casque est muni d'une mini-vidéo contenant deux cent soixante films préenregistrés. Les haut-parleurs diffusent en hi-fi une discothèque miniaturisée de deux mille 33 tours. Une réserve de tablettes nutritives/hydratantes permet de vivre en autarcie pendant trente jours. Le capitonnage interne antibactérien assure la dissolution des déjections naturelles : sueur, urine, merde. Un compensateur de choc vous autorise à recevoir un autobus dans le ventre ou un avion sur la tête sans que votre colonne vertébrale s'éparpille aussitôt.

— Si je vous écoutais en fermant les yeux, j'aurais l'impression d'entendre un agent immobilier faisant visiter un appartement.

— C'est presque ça. Les scaphandres vont peu à peu devenir des maisons individuelles munies de bras et de jambes. On inventera mille bonnes raisons pour ne pas en sortir. On parlera de la nécessité de se protéger des agressions, de la pollution. On vivra sur Terre comme Sur

une planète à l'atmosphère non respirable. Il est possible qu'au bout d'un certain temps on cesse même de bâtir des maisons... Les scaphandres suffiront. On m'a dit qu'en Allemagne les gens ne prenaient plus la peine de rentrer chez eux pour dormir. Ils opacifient leur casque pour s'isoler, et s'allongent n'importe où : dans une ruelle, sur un banc de square. Ils n'ont plus peur d'être attaqués. Ils jouissent de ce sentiment de sécurité comme des chats repus.

Mathias tendit la main pour effleurer la carcasse coincée dans le placard. Le contact évoquait davantage le plastique que l'acier.

— Un truand ainsi équipé deviendrait invulnérable, remarqua-t-il, les unités de justice autonome ne pourraient plus le faire cuire dans leur caisson d'exécution.

— C'est vrai, approuva Sarah, mais elles pourraient toujours les immobiliser à l'aide de leur pince articulée. Les exo-squelettes des scaphandres ne peuvent pas lutter contre la force d'une mâchoire d'intervention. Une armure est un moyen de défense passif. Si dans certains cas elle décuple votre force à l'aide d'un jeu d'engrenages, c'est uniquement pour vous permettre le cas échéant de vous dégager d'un éboulement. De toute manière, aucune cuirasse ne peut soutenir un effort violent plus d'un quart d'heure. La législation a tenu à établir une limite entre la puissance de sauvegarde et la puissance destructrice.

Elle soupira.

— Allez, conclut-elle, assez philosophé sur l'avenir, venez examiner ces plans. Nous n'aurons pas trop de tout l'après-midi pour venir à bout de ce dédale.

CHAPITRE V

Mathias avançait en écoutant l'écho du corridor déformer le bruit de ses pas. La Banque des Dépôts Spéciaux occupait une tour cylindrique haute d'une centaine de mètres. Les bureaux d'accueil et de travail étaient répartis en une succession de cercles concentriques qui, au fur et à mesure qu'on s'enfonçait au cœur du bâtiment, prenaient un aspect de plus en plus rébarbatif. Les tapis d'Orient faisaient place aux moquettes, les moquettes au lino, le lino au béton. Même chose pour les murs qui, de lambrissés, se changeaient peu à peu en parois moisées, puis en muraille dépourvue du moindre revêtement. Mathias, en l'espace de quelques minutes, était passé du décor d'un luxueux hôtel particulier à celui d'une forteresse moyenâgeuse.

Le directeur, un petit homme rondouillard, les avait accueillis avec la froideur ironique d'un élève surdoué regardant s'avancer un examinateur à l'intelligence fort moyenne.

— Vous ne parviendrez pas à nous prendre en défaut, avait-il lancé d'emblée à Sarah, notre système est parfaitement au point. Les animaux qui serviront de coffres sont installés dans une crypte, dans le sous-sol de la tour. Il s'agit en fait d'une ancienne carrière que nous avons aménagée. Comme je vous l'ai déjà précisé, ils serviront à stocker ce que nous appelons en argot de métier des « fortunes inertes ». C'est-à-dire des trésors composés de bijoux, d'or et de joyaux, mais ne comportant aucune masse monétaire du type billets de banque courants. Ces trésors nécessitent une mise à l'abri particulièrement efficace, d'autre part ils ne sont pas susceptibles d'être fréquemment manipulés, ce qui nous dégage de l'obligation de leur affecter un stockage d'accès facile et nous permet de mobiliser ce qui se fait de mieux en matière de coffres vivants. La structure de protection sera lourde et contraignante mais performante à cent pour cent !

Le petit homme trottinait dans son costume trois-pièces en laine de chaton albinos. Il déverrouilla la porte d'un ascenseur et s'effaça pour laisser entrer Sarah et Fanning.

— Vous allez voir, jubilait-il, ils sont véritablement affreux. Le troupeau se compose de quatre bêtes pesant chacune six tonnes. Leur poids excessif provient en grande partie de la carapace osseuse qui les recouvre et les met à l'abri de toutes les explosions, rayonnements, fuseaux thermiques et vrilles lasérisées employés actuellement par les perceurs de coffres. Ce sont des animaux de synthèse créés par les Laboratoires Mikofsky à notre demande. Leur longévité est proprement époustouflante puisqu'en calculant au plus juste on

l'estime à deux cents ans. Cela tient en grande partie à la vie végétative qu'ils mènent. Leur conscience est réduite à un ensemble de fonctions strictement mécaniques, elle ne laisse place à aucun « état d'âme ». Ces bêtes ne sont pas domesticables, elles ne vivent qu'au niveau strictement organique. Elles peuvent se passer de nourriture pendant un an et ne rejettent aucun déchet...

L'ascenseur freina brutalement, et Mathias réprima un renvoi de bile. L'atmosphère des caves empestait l'humidité et la moisissure. On se serait cru dans une galerie de mine étayée à l'aide de poutrelles d'acier inoxydable. Des gravats encombraient le sol.

— Comme vous le voyez, l'accès à la crypte n'est pas particulièrement protégé : un ascenseur blindé à code de verrouillage comme on en trouve dans chaque immeuble. Je préviens votre remarque : un voleur moyennement doué pourrait s'en rendre maître en moins de cinq minutes. Parfaitement d'accord ! Nous n'avons pas jugé utile de défendre ce passage dans la mesure où les animaux vivant dans la carrière détruiront systématiquement tout être humain pénétrant dans le périmètre délimitant leur territoire.

Mathias se sentait mal à l'aise. La galerie de mine débouchait dans une carrière souterraine vaste comme une cathédrale. Au centre de ce dôme de pierre grise dormaient quatre effroyables créatures et une petite fille aux cheveux blancs. Les bêtes, de la taille d'un éléphant adulte, semblaient provenir de l'accouplement cauchemardesque d'un crapaud et d'une araignée-crabe. L'enfant, elle, était nue, seulement vêtue de sa chevelure qui lui tombait jusqu'à mi-cuisses.

Mathias aspira une bouffée d'air moisi. Les montres se confondaient avec la pierre tant leur carapace présentait d'aspérités. La corne les recouvrant paraissait avoir aggloméré les scories les plus disparates. L'ossification externe enchâssait de place en place d'énormes blocs de granit à la manière d'une muraille vivante. Les yeux et la bouche étaient indiscernables dans ce paysage de pustules calcifiées. Les pattes postérieures évoquaient les cuisses d'une grenouille géante. Le « torse » se terminait par deux bras écailleux munis de griffes puissantes.

Mathias jeta un coup d'œil furtif à Sarah. L'expert en assurances affichait une expression proprement terrifiée.

— C'est la première fois que je vois des coffres vivants de cette taille, lâcha Fanning d'une voix mal assurée.

— N'est-ce pas ? exulta le directeur. Je crois que leur aspect extérieur est déjà amplement dissuasif, mais leurs possibilités ne s'arrêtent pas là. Je pense que vous voulez des détails techniques ? Eh bien, allons-y !

Plastronnant, il s'avança comme un présentateur de cirque dans l'arène.

— Actuellement ces animaux sont vides, commença-t-il, ils ne sont pas activés et par conséquent vous ne risquez rien à les toucher.

« Il se fout de notre gueule ! » songea Mathias avec irritation.

A présent le petit homme tapait familièrement du poing sur le flanc de l'un des monstres.

— Le moment venu, nous ferons avaler à chacun d'entre eux un trésor réparti en cassettes. Chacune de ces cassettes sera enduite d'un revêtement gastro-résistant qui la maintiendra en suspens dans l'estomac de l'animal. Je veux dire par là que le butin ingéré restera prisonnier de la poche stomacale de la créature tant qu'il ne sera pas dissocié par les sucs digestifs.

— Or cette dissociation n'aura pas lieu en raison de l'enduit gastro-résistant recouvrant les caissons, compléta Mathias, vous condamnez en quelque sorte vos bestioles à une digestion impossible et perpétuelle...

— Exact. Les coffres stagneront éternellement à mi-chemin du tube digestif. En un lieu où personne ne pourra les atteindre. Les sucs dissociateurs s'acharneront sur eux sans jamais parvenir à les ramollir. Mais cette « présence stomacale » tiendra les animaux en état d'alerte, car ce n'est que le ventre plein qu'ils s'éveillent à la conscience.

— Mais... bégaya Sarah, n'y a-t-il pas un risque que ces monstres écrasent les coffrets entre leurs crocs au moment de l'ingestion ?

— Non, ils ne mâcheront pas nos trésors. Ils ont pour habitude d'avaler d'un coup de glotte tout ce qu'on dépose dans leur bouche. Ils gèberont les cassettes comme vous avalez une gélule, sans chercher à l'écraser entre vos molaires !

Mathias se passa la main sur le front. Il transpirait légèrement. La crypte empestait le champignon. Curieusement, les bêtes, malgré leur énorme volume, ne dégageaient aucune odeur *sui generis*. C'était là un phénomène propre aux animaux de synthèse : quoique vivants, ils conservaient un aspect artificiel qui les privait d'une existence réelle.

— De pareils pachydermes doivent consommer une invraisemblable quantité de nourriture, observa Sarah, je vois mal comment vous pourrez faire face à ce problème. On ne peut pas être banquier et gardien de zoo !

Ce petit homme grassouillet hennit de manière franchement déplaisante.

— Ma chère ! s'exclama-t-il, il n'est pas question que je transporte des pièces de boucherie sur mon dos ou que mes secrétaires empruntent cet ascenseur pour venir jeter dans la crypte les restes de leur repas ! Pour nourrir convenablement ces monstres, il faudrait descendre ici un troupeau de moutons tous les deux jours. Non, ces bêtes sont pourvues d'un double système d'alimentation. Le premier de type classique : une gueule, un estomac, un intestin, etc. Nous

l'utilisons pour stocker les cassettes plombées, je vous l'ai déjà dit, en misant sur la stase stomacale engendrée par la résistance d'une enveloppe gastro-réfractaire. Ce système... primitif peut éventuellement servir à dévorer les intrus ou les casseurs inconscients qui s'introduiront ici. Les sucs digestifs extrêmement acides sécrétés par nos animaux ont la faculté de dissoudre en trente minutes une masse équivalant à quatre-vingts kilos de tissu musculaire.

— Et le second système d'alimentation ? s'enquit Mathias.

— C'est celui auquel nous aurons recours. Il consistera à fournir aux coffres vivants une déflagration énergétique dont ils s'imprégneront, telles des éponges, pour la transformer en fluide nutritif.

— Comment se présentera cette... écuelle énergétique ?

Le directeur leva le bras, désignant une sorte de trappe au sommet de la voûte, loin au-dessus de sa tête.

— Vous voyez ce panneau ? dit-il avec un affreux sourire, tous les jours nous ouvrirons cet orifice pour larguer une bombe dans la crypte.

— Une bombe sur les animaux ! s'exclama Sarah en blêmissant. Vous êtes complètement fou !

— Pas du tout, chère amie. Cette bombe explosera bien sûr en touchant le sol de la crypte, mais l'énergie de la déflagration sera aussitôt avalée par les bêtes faisant office de coffres. C'est là l'aspect novateur du procédé. Le souffle de la décharge sera totalement « gobé » par les monstres. Ils s'en imprégneront comme ces animaux marins qui sécrètent de l'électricité, et dont vous avez sûrement entendu parler. Le souffle destructeur et l'onde de choc n'auront pas le temps d'exercer le moindre ravage. A peine épanouis ils seront déjà digérés !

— Vos bestioles vont se recharger comme des piles, grommela Mathias, de cette manière vous vous débarrasserez de toute corvée alimentaire et notamment du problème des déjections. Je me trompe ?

— Non. Les bêtes nourries par imprégnation énergétique ne rejettent en effet aucune masse excrémentielle. C'est un point capital dans un espace clos comme celui dans lequel nous nous trouvons.

Sarah porta la main à son front. Elle semblait gagnée par le vertige.

— Je n'en reviens pas, admit-elle, vous avez installé une soute à bombes dans les sous-sols de la banque ?

— Affirmatif. Nous l'avons en tout point copiée sur le modèle d'un ancien bombardier. Un « pilote automatique » programmé déclenche le largage à heure fixe. Nous n'avons qu'à nous soucier d'alimenter la soute en explosifs, c'est tout. Cette manière de procéder est tout à fait révolutionnaire.

— Vous l'avez déjà expérimentée ? demanda Mathias.

— Bien sûr. Le souffle des explosions est si vite « avalé » que les sismographes installés au rez-de-chaussée de nos bureaux n'ont pas détecté la plus petite secousse ! Nous bombardons nos propres fondations sans courir le moindre risque, cher monsieur. Et à chaque explosion ces charmantes gargouilles se gavent d'énergie pure.

— Mais si vous vous trouviez subitement à cours de bombes, s'enquit Sarah, elles dépériraient ?

— Pas du tout. En cas de malheur elles peuvent jeûner un an sans rien perdre de leurs capacités défensives.

Il y eut un long moment de silence. Mathias était abasourdi. Il ne pouvait s'empêcher de regarder le carré brillant de la trappe au-dessus de sa tête. Le dispositif dépassait tout ce qu'il avait imaginé. Jamais il n'aurait pensé qu'on pût mettre au point un système aussi fou.

— Et... et cette fillette, murmura Sarah, quel est son rôle dans tout ça ? Je suppose qu'elle n'est pas ici pour compenser la laideur des gargouilles.

— Non, admit le directeur de la BDS, nous l'appelons la « bergère » parce qu'elle veille sur le troupeau. En réalité c'est la clef des coffres...

— Quoi ? rugit Sarah.

— Attendez ! Attendez ! Ne vous emballez pas, coupa le petit homme, je vous rassure tout de suite : ce n'est pas un véritable être humain. Il s'agit encore d'un animal de synthèse, mais les scientifiques qui l'ont fabriqué ont jugé plus amusant de lui donner cet aspect innocent.

— C'est un... animal ? hoqueta Sarah.

— Oui. Enfin... une créature artificielle. Ses pouvoirs intellectuels sont toutefois plus développés, mais elle n'a aucune existence affective. Si je voulais faire une comparaison, je dirais qu'elle est aussi sentimentale qu'un fer à repasser.

— Oh ! Très drôle ! persifla la grande femme rousse. Vous voulez dire que c'est une machine construite avec de la peau et des os au lieu de fer et de boulons, c'est ça ?

— Oui. Ne tenez aucun compte de son aspect. En fait, j'étais contre cette fantaisie, mais les gens de chez Mikofsky n'en ont fait qu'à leur tête. Ne la considérez pas comme une enfant réelle, ce n'est qu'un assemblage tissulaire chargé de véhiculer un certain nombre de comportements programmés. On aurait pu tout aussi bien lui donner la forme de Mickey Mouse.

— Dans le cas présent, Onc' Picsou aurait mieux convenu, observa Mathias.

— Oh ! Non ! protesta Sarah, vous n'allez pas vous y mettre vous aussi !

Un parfum d'hystérie flottait dans l'air. Fanning se sentit gagné par

une crise de fou rire nerveux. Le directeur de la BDS se dandinait d'un pied sur l'autre. La fillette fixait le groupe sans émotion apparente. Ses yeux, bien que battant des paupières, n'avaient pas plus de vie que ceux d'un mannequin oublié au fond d'une vitrine. Sa peau, excessivement blanche, laissait apercevoir le réseau bleuâtre des veines.

« Une chair de poisson bouilli, songea Mathias ; on dirait qu'on l'a modelée avec la chair d'un poisson bouilli. »

Les cheveux neigeux qui recouvraient le torse de « l'enfant » lui conféraient un faux air de sirène récemment sortie de l'eau.

— C'est une clef, répéta le directeur en essuyant ses lunettes.

— Expliquez-vous ! aboya Fanning. Vous voulez dire qu'elle seule peut déverrouiller les coffres ?

— Oui. Elle seule peut neutraliser la puissance destructrice des gargouilles.

— Par télépathie ?

— Non. En exécutant une combinaison viscérale. C'est assez difficile à expliquer. Disons qu'elle sait « jouer » des organes des animaux, comme on sait jouer du piano. Elle connaît les accords qu'il faut plaquer sur le clavier organique des gargouilles pour les amener à adopter un comportement défini.

— Attendez ! coupa Fanning, vous parlez de clavier organique... Je suppose qu'il s'agit en réalité d'exciter telle ou telle glande de manière à provoquer une sécrétion hormonale intervenant directement sur les mouvements réflexes de la bête...

— Oui. Elle sait par exemple qu'en stimulant manuellement telle capsule elle forcera la gargouille à ouvrir la gueule, qu'en massant tel lieu de sécrétion elle plongera la bête dans le sommeil. C'est une parfaite musicienne de la physiologie, elle connaît tous les accords régissant le fonctionnement des animaux. Elle n'a qu'à tendre la main, fouiller entre deux replis glandulaires pour commander la bête de la même façon qu'un pilote de jet installé devant son tableau de bord !

— Okay, intervint Sarah, mais pour accéder à ces... *commandes*, il faut qu'elle soit à l'intérieur de la gargouille !

— Tout à fait d'accord avec vous, plastronna le petit homme, elle a été conçue pour vivre en toute impunité à l'intérieur du tube digestif des animaux. Sa peau sécrète en permanence une sueur gastro-résistante qui lui permet d'échapper aux attaques des sucs gastriques. Elle peut se déplacer d'un bout à l'autre de l'animal dans lequel elle loge sans craindre d'être digérée ! Vous comprenez l'astuce ? La clef qui ouvre le coffre se trouve à l'intérieur du coffre verrouillé !

— Irrésistible ! lâcha Mathias pour masquer son effarement.

Il contemplait la « fillette » en essayant de ne pas béer de stupéfaction. Ainsi cette petite chose pouvait vivre dans le ventre des

monstres comme une taupe au fond de sa galerie ? Elle rampait probablement de tubes en conduits, pataugeant dans les sécrétions gastriques, s'orientant à tâtons dans le labyrinthe des organes. Elle donnait un coup de pied dans une grosse glande jaunâtre et la bête ouvrait la gueule, elle frictionnait une capsule gluante et la gargouille s'endormait, elle étranglait une veine, nouait un nerf et le dragon devenait fou furieux.

— C'est une soliste, répéta le directeur satisfait, une grande artiste !

Sarah fit un pas en avant, tendit la main en direction de « l'enfant », se ravisa. Aucune étincelle d'intérêt ne traversa les yeux de la fillette.

— Elle n'éprouve rien, confirma le directeur de la BDS, ce n'est qu'un assemblage d'organes. Une sorte d'ordinateur bricolé à partir de boyaux et de tissu musculaire. Elle se nourrit d'énergie pure, comme les animaux. Lorsqu'on ne la sollicite pas elle entre en transe cataleptique.

— Ainsi vous allez la faire descendre dans le ventre des bêtes ? dit Sarah Muraille d'une voix mal affirmée.

— Oui, elle grimpera dans la gueule de chaque monstre, nous lui passerons les cassettes contenant les bijoux et elle les acheminera dans l'estomac des bêtes, en rampant tout au long du tube digestif. Auparavant, elle aura enveloppé les boîtes plombées dans une résille gastro-résistante tissée à partir de sa chevelure.

— De ses cheveux ? hoqueta Fanning.

— Oui. Ce sont en réalité des algues à prolifération rapide. Il suffit qu'elle les humecte de sa salive pour déclencher un processus de prolifération accélérée. En quelques minutes une poignée de « cheveux » donne naissance à une feuille protoplasmique dans laquelle on peut emballer une mallette remplie d'or. Nous voulions éviter d'avoir à manipuler nous-mêmes les pellicules réfractaires aux sucs digestifs. Je craignais une fuite... Le vol d'un fragment de cette matière, ce qui aurait permis à des voleurs compétents de synthétiser une algue aux propriétés comparables, et donc de fabriquer des scaphandres résistant aux processus digestifs des gargouilles. La bergère est l'unique détentrice des enveloppes, et seule sa salive peut les activer. C'est une double sécurité. Vous pouvez tenter de lui arracher une mèche de cheveux, mais vous ne la forcerez pas à cracher dans votre paume. De toute manière l'agresser provoquerait le réveil immédiat des dragons.

— Mais comment communiquerez-vous avec elle ? Comment lui ferez-vous savoir qu'elle doit procéder à l'ouverture de tel ou tel coffre ?

— Les dates d'ouvertures ont été fixées à l'avance et

préprogrammées. Nos clients ont accepté cette contrainte, car elle est minime en regard de la garantie de sécurité que nous assurons. A chacune de ces échéances, dont je garderai le secret, la bergère ouvrira la gueule des bêtes et attendra nos ordres. Ces ordres lui seront transmis au moyen d'un code de fréquence vocale. Si elle n'identifie pas le code, ou si elle ne reçoit aucun message dans les trois minutes qui suivront l'ouverture des coffres vivants, elle ordonnera aux gargouilles de refermer les mâchoires. Dans ce cas la procédure de retrait sera reportée à la prochaine échéance.

— Ce n'est pas un système très souple, remarqua Sarah.

— On ne peut pas être souple quand on abrite assez de richesses pour acheter la Terre entière ! rétorqua le petit homme. Nos clients préfèrent savoir leurs biens en sécurité. Nous ne fonctionnons pas comme un distributeur de billets, chère amie !

— Une chose me chiffonne, grogna Fanning, comment votre bergère peut-elle commander aux quatre gargouilles en même temps ? Vous avez quatre bergères, c'est ça ?

— Non, mais l'une de ces bêtes fait fonction de *squadron-leader*. Agir sur elle, c'est automatiquement agir sur les autres. Je ne vous dirai pas de laquelle il s'agit. D'ailleurs il est difficile de les distinguer, et la bergère prend toujours soin de mélanger le troupeau quand nous avons le dos tourné.

— Okay, capitula Mathias. Avant de rendre mon verdict il me faudrait des échantillons de carapace et quelques gouttes de suc digestif. Je veux m'assurer qu'il attaque bien tous les matériaux existants.

— Impossible. Aucun secret de fabrication ne peut franchir les limites de cette enceinte. De plus, vous ne pourriez véhiculer les sucres dissociateurs que dans un sachet constitué d'algue réfractaire, ce qui reviendrait à vous fournir la formule du matériau gastro-résistant utilisé pour protéger les cassettes. Je m'y oppose. Si vous insistez, nous contacterons une autre compagnie d'assurances.

Sarah s'agita.

— Ne vous froissez pas, intervint-elle, nous cherchons simplement à faire notre métier.

— Je sais, mais n'en jetez pas trop, coupa sèchement le petit homme, nous ne signons un contrat d'assurance que parce que la loi nous y oblige. En fait nous sommes convaincus de ne courir aucun risque. Notre système de protection est parfait. Personne ne peut s'introduire ici. La bergère détient en mémoire les empreintes vocales des personnes accréditées, elle est capable de détecter n'importe quelle imitation si parfaite soit-elle. De plus un coffre ne peut être ouvert que lorsque la formule d'appel est prononcée à la fois par le banquier et par le propriétaire du trésor. Nous avons mis en place un

véritable labyrinthe d'obstacles insurmontables. Une seule erreur et les gargouilles vous détruisent à la minute même. Je ne vois pas qui voudrait s'aventurer dans un tel piège !

Sarah baissa la tête. Elle luttait visiblement pour ne pas remettre à sa place l'outrecuidant personnage.

— La visite est terminée, lança enfin le directeur de la BDS, remontons, voulez-vous ? Nous discuterons paperasse dans mon bureau.

— Quand les coffres vivants avaleront-ils le butin qu'on leur destine ? demanda Mathias.

— A la minute même où nous aurons signé ce contrat. C'est un préalable légal qu'il nous faut malheureusement respecter. En fait votre compagnie ne court aucun risque. Normalement nous ne devrions acquitter qu'une prime dérisoire !

Mathias enfonça les poings dans ses poches. La suffisance du bonhomme commençait à lui échauffer les oreilles.

Le petit groupe gagna l'ascenseur. Fanning ne prêta qu'une attention distraite aux discussions juridiques qui suivirent. Les images enregistrées dans la crypte tournaient dans son cerveau à un rythme accéléré. Il revoyait les gargouilles, la petite fille sans âme, la trappe métallique de la soute à bombes. Jamais auparavant il n'avait rencontré un pareil dispositif. Apparemment la BDS avait tout prévu. Pénétrer dans la crypte relevait du suicide pur et simple.

Apparemment... Le mot résonnait sous son crâne comme un écho qui refuse de s'éteindre. Sans qu'il sache pourquoi, une voix intérieure lui murmurait qu'il existait cependant une faille dans tout ce déploiement de force. Une faille minime mais qui pouvait compromettre tout l'édifice.

« C'est idiot ! grogna-t-il mentalement, il n'y a aucun risque. AUCUN. »

Les palabres prirent fin au bout d'une heure. Sarah remballa ses papiers et prit congé du petit homme.

Mathias lui emboîta le pas. Quand ils furent au pied de la tour, la grande femme rousse laissa échapper un soupir et se retourna vers le policier.

— Alors, fit-elle, qu'en pensez-vous ? C'est une forteresse, non ?

— Je dirais plutôt un château pour films d'épouvante. Une enfant zombie, des dragons, des bombardements à heure fixe. A part des kamikazes, je ne vois pas qui pourrait tenter un casse dans ce paysage d'enfer ! Signez votre contrat et dépêchez-vous d'oublier ce cauchemar !

En prononçant ces paroles, il avait conscience de mentir. C'était une impression diffuse qu'il s'expliquait mal. Mais il savait d'ores et déjà que son esprit avait enregistré un défaut dans le processus

défensif de la BDS. Jadis, lorsqu'il travaillait sur des enquêtes criminelles, son cerveau faisait de même, collationnant et analysant les indices presque à son insu... Mathias avait appris à utiliser ce curieux procédé d'induction. Il attendait calmement que jaillisse la solution. Cela pouvait se manifester sous la forme d'un rêve ou d'une image quasi hallucinatoire.

Sarah retournait au siège de la compagnie. Elle proposa de le raccompagner dans le centre ville, il refusa en alléguant qu'il préférerait marcher.

Ils se séparèrent. Mathias déambula plus d'une heure dans un état second. La scène de la crypte défilait sans cesse dans son esprit comme un film monté en boucle : les gargouilles, la fillette zombie, la soute à bombes... Il ne savait pas pourquoi il s'obstinait ainsi.

« Tu vas toucher ton pourcentage, vociféra-t-il mentalement, tu as donné ton avis, maintenant tu peux oublier tout ce que tu as vu. C'est une affaire classée ! »

Il eut bientôt mal aux pieds et à la tête. Il réalisa qu'il avait marché comme une brute, traversant la moitié de la ville au pas de course. Épuisé, il entra dans un petit restaurant qui servait encore de la vraie viande et non des animaux de synthèse comme on en trouvait à présent dans tous les supermarchés. Les gastronomes boudaient généralement ce type d'établissement en raison de l'origine douteuse des ragoûts figurant sur le menu. On prétendait que les cuisiniers utilisant la viande animale véritable se servaient volontiers de chats et de chiens pour confectionner leurs plats. Mathias s'en moquait, il préférerait manger du vrai chien cuit, plutôt que du poulet de synthèse en constante régénération !

Il s'installa près de la devanture. Il songeait à Patricia. Il n'osait pas lui annoncer son prochain renvoi, et les poursuites judiciaires qui allaient peut-être en découler. Qu'allait-elle devenir si on le condamnait à six mois de prison ? Il l'imaginait allant jusqu'à se prostituer pour payer à tempérament son scaphandre de protection urbaine...

Patricia était en train de devenir folle. Comme les deux tiers des habitants de la cité. Mathias rêva à ce que lui avait dit Sarah Muraille au sujet des pays sous-développés que certains considéraient maintenant comme de véritables petits paradis préservés de l'enfer technologique des villes modernes.

Un bruit de verre brisé le fit sursauter. La vitre venait de voler en éclats et des fragments coupants jonchaient le sol. Fanning se redressa. Armless se tenait de l'autre côté de la devanture trouée. Il donna un nouveau coup de tête dans la vitrine, achevant de la disloquer, et Mathias fut aspergé d'éclats de verre. Sur le trottoir, Casque d'os ricanait en agitant grotesquement ses moignons.

— T'es cuit, poulet, lança-t-il avec un affreux sourire, dans un mois tu dormiras en taule et mes copains s'arrangeront pour te régler ton compte. Pendant ce temps-là je m'occuperai de ta petite poupée... Elle a de jolies cuisses à c'qu'y parait !

Avant que Mathias ait pu esquisser un geste, le manchot avait bondi en arrière pour se perdre dans la foule. Fanning laissa tomber sa serviette. Subitement il n'avait plus faim.

CHAPITRE VI

La carapace du monstre raclait les parois de la crypte, émiettant les rochers dans un bruit de tremblement de terre. Sa cuirasse osseuse semblait elle-même taillée dans la pierre la plus dure. Une pierre conçue pour moudre les murailles des forteresses, pour traverser l'espace sans souffrir du frottement de l'air. On la sentait capable de dévaler les pentes d'une éternelle avalanche sans jamais s'émousser ni rien perdre de ses aspérités. La bête tournait en rond dans les sous-sols de la banque, donnant des coups de tête dans les fondations du bâtiment. Et ces chocs sourds se répercutaient jusqu'en haut de la construction, faisant trembler les antennes de télévision plantées sur le toit. Aux étages supérieurs, les locataires se recroquevillaient un peu plus à chaque vibration. Les cuillères et les fourchettes cliquetaient au fond de leurs tiroirs, les lustres oscillaient, les parquets vibraient en gémissant. Toute la tour frémissait de l'impatience de la bête. On savait que cette nuit il faudrait dormir au milieu de ce tremblement général, de cette fibrillation des murs et des plafonds. En faisant semblant de ne rien remarquer « *pour ne pas effrayer les enfants* ». Mais on n'ignorait pas non plus qu'il y aurait toujours un gosse pour lancer d'une voix aigrette :

« — Dis, maman, pourquoi la maison elle bouge ? C'est le dragon de la cave qui court encore derrière la petite fille pour la manger ? »

Alors les mères serraient les enfants contre leurs seins en murmurant des mots incohérents destinés à chasser la peur. Alors les pères maudiraient une fois de plus la BDS en allumant nerveusement une cigarette. Le bâtiment n'était plus qu'un donjon érigé sur les profondeurs d'une terrifiante oubliette. Une tour lestée à sa base par un empilement de bombes et se tenant en équilibre sur la bulle creuse d'une carrière habitée par des gargouilles. De plus en plus fréquemment des scènes de ménage éclataient. Une femme se jetait contre son mari en lui martelant la poitrine. « Il faut déménager ! hurlait-elle, on ne peut pas vivre ici. Écoute donc ce bruit ! J'entends le cliquetis des fourchettes dans le tiroir du bahut, le tintement des pendeloques du lustre qui s'entrechoquent, et j'additionne les allers-retours de cette chose qui s'impatiente au fond de la terre ! Il faut partir, tu comprends ? Un jour elle en aura assez d'attendre, ELLE SORTIRA ! Tu veux que nous soyons là quand cela se produira ? »

Dans la crypte, la gargouille ouvrait lentement sa gueule reptilienne. Et cette brusque béance évoquait la fissure d'un pan de roche fracassé par un tremblement de terre. Son museau se changeait soudain en caverne vivante, en crevasse humide. Dans un concert de clapotis, la fillette aux yeux vides escaladait alors le tunnel élastique

du tube digestif. Elle émergeait brusquement au fond du gosier, engluée de sécrétions, rampant sur le matelas de la grosse langue aux papilles érigées. Nue, le corps enduit de bave, elle progressait vers la barrière des dents sans manifester la moindre crainte. Elle habitait la bête, comme d'autres bêtes peuvent habiter un homme. Parasite minuscule, elle régnait sur l'empire organique de cette machine de destruction et d'horreur. Elle était le commandant de bord d'un véhicule fait de chair et d'humeurs. Elle vivait au centre d'un moteur grouillant comme un mécanicien qui habiterait au cœur d'une culasse. De temps à autre, elle activait une glande, elle tordait un nerf pour faire bouger le pachyderme et le préserver de l'ankylose. Elle s'amusait de sa démarche pataude qui faisait trembler le sol. Elle lui ordonnait de bâiller comme on commande à un sous-marin de faire surface. Alors elle remontait vers la lumière, rampant dans les coursives gluantes des entrailles et elle s'allongeait sur la langue de la bête telle une baigneuse vautrée sur un matelas pneumatique. Elle regardait la crypte, accoudée aux crocs du monstre comme à une balustrade. Elle contemplait l'univers carcéral de la carrière et rêvait d'espaces infinis. La chaleur montant de l'estomac de la bête caressait ses fesses et son dos nus d'un remugle de viscère béant. Cela sentait la boucherie, la tripaille brutalement dévoilée d'un coup de couteau fouilleur. Cela sentait l'intimité organique et le repli secret. Mais la fillette n'en éprouvait aucun dégoût. Elle s'agenouillait sur la langue de la gargouille tandis que la carapace dorsale de la créature émiettait les rochers limitant le périmètre de la carrière. Quelquefois, quand l'ennui faisait monter en elle des pulsions mauvaises, elle contraignait l'animal à donner des coups de tête dans la paroi, comme ça, pour faire trembler les murs, pour faire bouger la tour... Elle ricanait en songeant à ceux des étages supérieurs. Elle s'amusait de leur peur. Elle les imaginait, l'oreille tendue, collée aux cloisons, comptant les échos montant des profondeurs.

Boum... Boum...

La gargouille transformée en bélier frappait le roc, ébranlant la peau des trottoirs, faisant vibrer les réverbères et frissonner les vitrines.

Boum... Boum...

Un jour, au terme d'un après-midi plus interminable que les autres, elle déclencherait un tremblement de terre, pour se faire plaisir, pour écouter le bruit que ferait l'immeuble en s'effondrant. Ils croyaient tous qu'elle n'avait pas d'âme, que son cerveau ne contenait qu'une poignée de réflexes soigneusement conditionnés... Ils se trompaient. Elle pensait. Lentement, avec une ankylose due au manque d'habitude, soit, mais elle pensait. Elle éprouvait... des choses. Des vibrations internes, des mouvements incoercibles qui la rendaient triste ou

mauvaise, selon l'heure.

Parfois elle se demandait si, à l'image de la gargouille, elle n'était pas elle-même habitée par un parasite, un être plus petit qui la manipulait en tordant ses nerfs ou en pressant ses glandes. Cela aurait été logique, non ? Cette idée l'obsédait des jours entiers. Elle ouvrait la bouche et explorait son palais du bout de l'index pour tenter de surprendre la créature venue prendre le frais. Elle habitait la gargouille, quelqu'un l'habitait... Ce parasite était peut-être lui-même habitée par un autre « conducteur » plus petit ? Comment savoir ? Le vertige la prenait toujours à cet endroit de sa réflexion. Ainsi la crypte, ce monde terriblement limité, s'ouvrait peut-être sur un univers d'emboîtements gigognes. En définitive, qui manipulait qui ? Le parasite du parasite du parasite du parasite du... !

A quel niveau de profondeur se situait donc le commencement de la chaîne ? Elle ne faisait sans doute qu'obéir à un gnome logeant à l'intérieur de son estomac comme la gargouille répondait elle-même à ses sollicitations. Elle n'était qu'une marionnette agitant une autre marionnette...

Tout cela était extrêmement compliqué. Trop compliqué pour son cerveau mal entraîné. Un jour, lorsqu'elle aurait l'habitude de réfléchir, elle essaierait de tirer la chose au clair mais pour l'instant elle ne pouvait guère penser plus d'une heure par jour sous peine d'endurer d'affreuses migraines. Elle ne s'autorisait une existence intérieure qu'au cours des brèves récréations qu'elle s'accordait dans la gueule du monstre. Là, accoudée à la balustrade des crocs brillants, elle s'entraînait à faire remuer cette chose grise qu'on lui avait logée dans le crâne. C'était le plus souvent extrêmement difficile car les circonvolutions de cette matière gluante ressemblaient davantage aux corridors d'un labyrinthe désert qu'aux méandres d'un cerveau en marche.

La fillette hésitait à aller plus avant. Elle piétinait à l'orée de sa conscience comme un gosse apeuré au seuil d'une immense caverne remplie d'échos. Le vide lui faisait peur. Elle se demandait si elle serait un jour capable de hurler assez fort pour que son cri emplisse tout l'espace de ce dôme inoccupé.

Elle se souvenait parfaitement de sa « naissance », aux laboratoires Mikofsky. Des visages penchés au-dessus du bac où elle commençait à palpiter, tas de gelée protoplasmique auquel on n'avait encore donné aucune forme définitive. Elle avait des yeux, un cerveau, mais pas de corps. Ces organes d'enregistrement flottaient dans l'épaisseur de la masse cellulaire en formation. Ils captaient déjà des images, essayant désespérément de les étiqueter. Les voix s'étaient gravées en elle comme sur une piste magnétique, et ce n'est que bien plus tard qu'elle avait pu donner un sens aux bribes de dialogues stockées dans l'un des

tiroirs de ce qui lui tenait lieu de mémoire.

— *Si on en faisait un personnage de bande dessinée ?* disait un grand type mal rasé à la blouse blanche constellée de taches, *ce serait marrant, non ? On livre les gargouilles avec un petit bonhomme plutôt drôle qui gommerait l'aspect horrifant des coffres. Moi je trouve que c'est une bonne idée.*

— *Les commerciaux ne veulent pas en entendre parler,* répliquait alors un homme chauve à la lèvre supérieure barrée d'une énorme moustache noire. *Ils craignent qu'une clef en forme de Mickey nuise au sérieux de l'opération. Nous fabriquons des coffres-forts pas des tirelires pour les gosses !*

— *Okay. Qu'est-ce qu'ils veulent alors ? Un monstre encore plus hideux que les gargouilles ?*

— *Non, je suis d'accord pour l'idée d'un contraste adoucissant. Quelque chose de plaisant à l'œil.*

Ils avaient discuté ainsi durant une éternité. Certains penchaient pour un animal : un singe, par exemple. D'autres songeaient à un humanoïde stylisé à l'aspect rassurant.

— *Non, avait tranché une femme aux lunettes énormes, surtout pas de personnages de dessin animé. On nous prendrait pour des loufoques. Pourquoi pas une petite fille ? Quelque chose qui tiendrait le milieu entre la sirène et l'elfe. Jolie à regarder mais un peu irréaliste.*

Ils s'étaient tous penchés sur le bac de gelée vivante.

— *Tu crois qu'on peut transformer ce bifteck pensant en quelque chose de joli à regarder ?* avait grogné l'un des hommes avec une vilaine grimace.

— *Tu es dégueulasse, avait protesté la femme, tu parles d'un organisme que nous venons de faire naître.*

— *Tu tombes déjà dans le piège du romantisme, vociféra le garçon ; nous l'avons fabriqué, pas fait naître ! C'est comme si tu avais construit un moteur avec des tuyaux de chair et des boulons de cartilage. Ce n'est même pas un bifteck pensant, c'est un ordinateur bricolé avec de la viande ! Ce truc est totalement dépourvu d'affectivité.*

La fillette réécoutait ces enregistrements comme on feuillette un vieil album de photos. Sa tête était un hangar encombré de meubles aux tiroirs vides. On lui avait appris à exécuter des gestes, à adopter certaines attitudes. On avait planifié sa vie en fonction du rôle qu'elle aurait à jouer dans le ventre de la bête, mais cela laissait encore beaucoup de placards inoccupés, beaucoup de cases blanches, d'alvéoles vierges...

Il y avait en elle un monstrueux appétit, une exigence qu'elle ne savait nommer. Un tourbillon agitait le centre de son crâne, un tourbillon aspirant le vide. Elle devinait que quelque chose de fondamental lui échappait. Quelque chose que LES AUTRES

possédaient. Elle les jalousait, elle, l'ordinateur de chair. Elle les *détestait*. Ce sentiment lui tenait chaud parce qu'il prouvait sa capacité affective. Elle le cultivait avec soin, l'entretenait telle la flamme naissante d'un bivouac. Elle avait peur de le voir disparaître ou même s'atténuer. Elle existait par la haine et cela lui suffisait. Quand l'engourdissement mental s'emparait de son esprit, quand elle se sentait redevenir une machine et que sa tête s'emplissait d'un bruit blanc, elle réécoutait les enregistrements des conversations préludant à sa « naissance ». Elle s'imprégnait du mépris contenu dans chaque mot : *Bifteck pensant... Machine de viande... Cette chose... Ce truc...*

Aujourd'hui elle existait en dépit d'eux, à leur insu ! Il lui fallait simplement du temps. Le temps d'apprendre à se servir de la boule grise qu'on lui avait fourré dans la tête. Et pour cela elle devait se maintenir en vie, sauvegarder l'étincelle de sentiment qui palpitait en elle. Elle savait que si ce lumignon s'éteignait, elle perdrait toute chance d'être autre chose qu'un tas de gélatine protoplasmique déguisée en petite fille.

Il fallait qu'elle s'applique à les haïr, à chaque instant, à chaque minute. Un jour ou l'autre elle découvrirait à quoi servait ce sentiment, pour le moment il palpitait en elle et la préservait du somnambulisme auquel on l'avait prédestinée.

Elle attendait, tapie dans le ventre de la bête. Recroquevillée sur elle-même, suçant son pouce pour ressembler à une vraie petite fille. Et la chose grandissait en elle. Une flamme rouge qui éclairait le hangar vide de son esprit. Un jour elle leur prouverait...

La fillette aux yeux vides se laissa glisser sur la langue du monstre pour gagner le fond du gosier. La salive de la bête facilitait la descente et elle tomba presque aussitôt dans le tunnel de l'œsophage. Ses glandes olfactives avaient été conçues de manière à ce qu'elle ne soit pas indisposée par l'épouvantable puanteur régnant dans le labyrinthe viscéral de la gargouille. Elle fila sur le toboggan du tunnel, au milieu des éclaboussures de salive. Le monstre referma les mâchoires et cela fit courir un écho sourd dans chacun des os de son squelette.

*

**

Mathias regardait dormir Patricia au milieu des catalogues froissés. Depuis la veille, une méchante idée lui trottait dans la tête. Une idée prénommée Cornélius Vladewsky. A présent il faisait nuit, et le nom continuait à courir en cercle dans son esprit : *Vladewsky... Vladewsky...*

Mathias était assis sur le matelas posé à même le sol. Et la lueur des néons éclairait le fouillis de la pièce de ses flashes bleuâtres. Fanning fixait le tuyau mou de son sexe entre ses jambes. Peut-être aurait-il dû se jeter sur la jeune femme pour oublier ce qui montait

doucement en lui, peut-être aurait-il mieux fait de la clouer à grands coups de reins sur la paillasse qui leur tenait lieu de lit ? Oui, mais Patricia dormait du sommeil nauséeux qu'engendrent les narcotiques. Et l'idée tournait dans le crâne de Fanning comme un vautour décrivant des cercles de plus en plus étroits.

Il se redressa dans l'obscurité pour enfiler ses vêtements de prêcheur. Les étoffes glissaient mal sur sa peau humide de transpiration. Il se chaussa en titubant et sortit de l'appartement comme un voleur.

Dès qu'il fut dans la rue, il se mit à courir à perdre haleine. Il courait pour ne pas hurler. La tension nerveuse lui gonflait la poitrine d'un trop plein de vapeur frôlant l'explosion. Il s'engouffra sous les arcades en battant des bras pour maintenir son équilibre. Des voyous qui rôdaient prirent la fuite en l'apercevant, persuadés d'avoir vu un loup-garou en pleine transformation. Mathias s'effondra au bout de l'avenue, la bave aux lèvres. Il tenta de rafraîchir son front contre le marbre d'un monument aux morts, mais sa fièvre était telle qu'elle réchauffa la dalle.

Un peu plus loin, une unité de justice autonome poursuivait deux voleurs à moto. Le pilote de la machine zigzaguait entre les piliers des arcades pour échapper à la pince articulée du char mobile, mais le bras d'acier ne tenait pas compte de ces finasseries et coupait au plus court, brisant les fûts des colonnes, faisant éclater les vitrines. Mathias se recroquevilla contre le monument aux morts quand les chenillettes passèrent en grondant à quelques centimètres de son visage. La chaussée défoncée s'éparpillait en écailles squameuses. Le blindé fou hoquetait en répandant une odeur d'huile chaude. Les articulations de son bras d'intervention hurlaient à chaque mouvement et les mâchoires de la pince claquaient comme des cisailles, mordant indifféremment les trottoirs ou les voitures en stationnement.

Mathias se redressa et s'engouffra dans une ruelle. Le seul fait de courir le désignait comme cible aux unités de patrouille mais il ne pouvait s'en empêcher. Il finit par échouer dans le hall d'un immeuble lépreux. Une boîte aux lettres défoncée annonçait en lettres à demi effacées :

Cornélius VLADEWSKY. 2^e étage.

Fanning s'accrocha à la rampe et se hissa sur la pente des marches grinçantes. Au deuxième il buta sur une porte blindée qui s'entrouvrit automatiquement à son approche.

— Je t'ai vu arriver par la fenêtre, fit une voix rauque à l'intérieur de l'appartement, entre et prends un marteau...

Mathias se glissa dans l'entrebâillement du panneau d'acier. Un homme maigre, décharné, se tenait à quatre pattes au milieu d'un tapis usé jusqu'à la corde. Il était en slip et tricot de corps, comme

quelqu'un qui vient de sauter du lit. Ses longs cheveux gris pendaient sur son visage, masquant ses traits creusés. Il brandissait un marteau et semblait occupé à guetter quelque chose qui se cachait sous un bahut.

— Ces saloperies prolifèrent, grommela-t-il en guise de salut, pire que des cafards ou des punaises. J'aurais dû me méfier avant de les utiliser.

Fanning se laissa tomber sur une chaise. L'appartement ressemblait plus à un laboratoire qu'à un logement. Des bacs de gelée protoplasmique mangeaient tout l'espace. Cornélius Vladewsky avait disposé un peu partout des cuvettes émaillées remplies d'une confiture vivante qu'alimentaient de grosses bouteilles de glucose accrochées à des mâts.

Un lit de camp aux draps jaunis marquait le centre de ce dépotoir.

— Qu'est-ce que tu fais depuis qu'on t'a viré des laboratoires Mikofsky ? demanda Mathias en comprimant son cœur aux battements désordonnés.

— Je travaille pour des magazines de bandes dessinées, marmonna Cornélius. Je fabrique des personnages en gelée protoplasmique d'après des croquis qu'on m'envoie par la poste. Je bricole des souris qui sautent en l'air, des canards qui sourient, des vaches qui dansent... Tu n'as jamais feuilleté l'un de ces journaux pour crétins ?

— Si. Je croyais qu'on les concevait dans des ateliers aseptisés...

— Tu rigoles ? Ça coûterait trop cher. On nous fournit la gelée, c'est tout. A nous de nous débrouiller pour transformer ça en images qui remuent. En plus il faut que ça soit parfumé et que ça ait bon goût !

Cornélius abattit son marteau sur une forme minuscule qui rampait sur le tapis. Mathias eut le temps de distinguer une sorte de lion affublé d'un casque colonial et d'une culotte rouge. Le morceau de gelée éclata sous l'impact du marteau. Le choc débûsqu d'autres lions pareillement attifés qui se dissimulaient dans les rainures du parquet. Ils s'éparpillèrent comme des insectes nocturnes surpris par la lumière. Cornélius les poursuivit en martelant le sol.

Fanning sentit l'impatience le gagner.

— Arrête ! hurla-t-il. Qu'est-ce que tu fous, bon Dieu ?

— C'est de ma faute, gémit l'homme aux cheveux gris. Pour gagner du temps j'ai voulu mettre au point une forme de protoplasme se reproduisant par scission, ça m'évitait de composer deux cents fois le même personnage, tu comprends ? L'ennui, c'est que je n'arrive plus à les empêcher de se reproduire, je suis littéralement envahi par le héros d'une bande dessinée totalement débile : Fanouk, le lion explorateur... Il y en a partout, dans chaque fissure, derrière les meubles. Dès que j'éteins la lumière ils se mettent à courir à travers l'appartement et me

grimpent dessus.

— Ils se reproduisent ?

— Oui. En se scindant par le milieu, comme des amibes. Au début c'était pratique, je gagnais un temps fou. On me payait pour composer cent cinquante Fanouk tirant au revolver, et je n'en faisais qu'un. Les suivants se fabriquaient d'eux-mêmes... Mais j'ai été débordé. Écoute, prends un marteau, aide-moi !

Mathias obéit. Un petit lion rampait près de son soulier gauche. Il l'écrasa. Le personnage explosa aussitôt pour se changer en un crachat gluant dépourvu de couleur.

— C'est vrai qu'on va te foutre en prison ? murmura soudain Cornélius d'une voix curieusement chuintante.

Fanning frémit. Le vieux fou continuait à traquer les bêtes de gelée sur l'étendue du tapis rapiécé.

— Je sais pourquoi tu es là, reprit-il sans regarder son interlocuteur, ce n'est pas trop compliqué à deviner. Je vais te dire ce que tu veux entendre : FAIS-LE !

— De quoi parles-tu ?

— Du hold-up, lança Cornélius en se redressant. Je te dis : Fais-le.

— Tu es dingue !

— Et toi hypocrite. Je sais que les laboratoires du père Mikofsky ont livré quatre coffres vivants à la B.D.S. On m'a aussi raconté que tu étais allé « expertiser » ces foutus coffiots... Les expertises, ça donne toujours des idées. Je te le répète : Fais-le. Tu es venu pour que je te parle des gargouilles, non ?

Mathias se redressa. La sueur lui coulait sur le front, débordait ses sourcils. Il arpenta la pièce en zigzaguant entre les cuvettes de protoplasme. Ses pas furieux ébranlèrent les bouteilles de glucose au bout de leurs mâts. Il s'immobilisa enfin. Vingt ou trente Fanouk grouillaient sur la table, grignotant un trognon de pomme et des rognures de fromage.

— Ne te traumatise pas avec des problèmes de conscience, lâcha Cornélius en introduisant une main dans son slip pour se gratter les testicules. Si tu respectes la règle du jeu, tu es foutu. Tu finiras en taule et Casque d'os embarquera ta gosse pour la coller dans un quelconque bordel. Il y a de quoi acheter la moitié de la Terre dans les coffres de la Banque des Dépôts Spéciaux...

— C'est du délire, balbutia Fanning, personne ne peut monter un coup comme ça ! Ce serait un véritable suicide...

Cornélius hoqueta d'un rire asthmatique qui fit siffler ses bronches goudronneuses.

— Fais pas ta pucelle ! ricana-t-il. Si tu es ici, c'est que tu as déjà une idée, pas vrai ? Tu as gambergé et une petite lumière s'est allumée dans ta tête. Tu as trouvé le moyen de plonger ta main dans la culotte

de la B.D.S., j'en suis sûr. Accouche !

Mathias s'épongea le front d'un revers de manche. Il hésitait. Cornélius Vladewsky avait déjà été vidé des laboratoires Mikofsky parce qu'il s'était intéressé de beaucoup trop près au système des coffres vivants. On murmurait même qu'il avait imaginé un certain nombre de parades et « d'antidotes » mettant en péril la fiabilité des écrans de synthèse. On ne le lui avait pas pardonné.

— Premier point, attaqua-t-il, comment feras-tu pour t'introduire dans la banque ? Les halls, les bureaux et les ascenseurs sont bien évidemment sous surveillance électronique. Pénétrer par effraction dans les locaux de la B.D.S. déclencherait aussitôt dix signaux d'alarme. Or tu n'ignores pas que ce secteur est quadrillé par plusieurs unités de justice autonome. Tu serais repéré et appréhendé avant même d'avoir pu te glisser dans l'ascenseur menant à la crypte...

Fanning hocha la tête.

— Je sais, je ne pensais pas à envahir les locaux en cachette par la fenêtre des chiottes ou autre combine vaseuse. Je crois qu'il existe une astuce pour entrer sans risque et à l'insu de tous dans les sous-sols de la banque.

— Ah, oui ? Vas-y, j'adore ce genre d'histoires, raconte ! Tu sais que toute la surface du plancher est équipé de détecteurs de poids et que des faisceaux électroniques balaient l'espace des locaux pour repérer la moindre variation volumétrique ?

— Oui, grogna Mathias, mais je te le répète : pas question d'entrer par effraction. Je me ferai livrer...

— Livrer ?

Cornélius avait sursauté. Ainsi accoutré : en slip, son marteau à la main, il offrait une image pitoyable et ridicule.

— Tu sais comment ils nourrissent les gargouilles ? reprit Fanning.

— Avec des décharges énergétiques.

— Exact. Cette énergie, il l'obtiennent en bombardant la crypte depuis les sous-sols de la banque.

— Et alors ?

— Alors ils n'auscultent sans doute pas les bombes qu'ils achètent à l'arsenal. Quelqu'un qui se dissimulerait au creux de l'une de ces charges serait automatiquement descendu à l'intérieur de la soute de largage. Il n'aurait donc qu'à attendre patiemment que vienne son tour d'être jeté en pâture aux fauves.

— Holà ! Attends ! Et comment le type survivrait à une chute de quarante mètres ? Tu crois qu'on peut sauter du haut de la trappe de largage et se recevoir au sol en faisant un simple roulé-boulé ? Tu comptes descendre avec un parachute ?

— Non. Je descendrai avec la bombe. Mais auparavant j'aurai enfilé un scaphandre de protection urbaine. Un scaphandre muni d'un

compensateur de chocs et capable d'encaisser les préjudices les plus extrêmes.

Cornélius se gratta la barbe, perplexe.

— Sacré dieu, souffla-t-il, il faudrait que tu aies sous la main un super-modèle. Une armure de premier choix. Je suppose qu'ensuite tu te laisseras avaler par l'une des gargouilles ?

— Oui. Je descendrai dans son estomac, et je m'installerai dans la caverne d'Ali-Baba, au milieu des cassettes remplies d'or. J'attendrai le jour. Quand on désactivera les systèmes de sécurité, je sortirai de la bête par son sphincter anal et je gagnerai l'ascenseur. Je m'y connais assez en électronique pour shunter le circuit et me faire amener jusqu'au rez-de-chaussée. Je n'aurai ensuite qu'à me mêler aux employés et aux clients. J'ai étudié leurs plans. Ils ont tellement confiance dans leurs bestioles qu'ils n'ont pas envisagé l'hypothèse que quelqu'un puisse remonter de la crypte en plein jour. Le directeur m'a dit lui-même que l'ascenseur n'était défendu que par un code fort banal.

On peut facilement sortir de la banque parce qu'il est impossible d'y entrer... du moins dans leur esprit.

— Attends, intervint Cornélius, il y a beaucoup de choses qui ne vont pas dans ton raisonnement. Si tu te fais avaler par la bête, tu seras automatiquement digéré par les sucs gastriques que sécrète son estomac. Aucun scaphandre, même le plus perfectionné, ne résistera à l'agression des diastases au-delà de trente minutes. Il est hors de question que tu attendes tranquillement l'ouverture des bureaux pour quitter ton abri. A cette heure-là, ton scaphandre sera complètement dissous par les substances corrosives qui l'imprégneront.

Mathias cilla.

— Mais je croyais les armures quasiment invincibles ?

— Tu te laisses intoxiquer par la publicité. Chaque agression encaissée abrège d'autant la durée de vie et l'efficacité d'une cuirasse. Un scaphandre, c'est comme une corde d'alpinisme : elle résiste à une chute, deux chutes puis... elle casse. De plus, on a conçu ces protections pour des citoyens, pas pour des combattants. Une armure portée par un homme normal n'encaissera pas en dix existences ce que tu lui feras subir en une heure. Il faut te mettre ça dans la tête : chaque fois qu'elle enregistrera une nouvelle agression, elle se « fragilisera » un peu plus. En partant avec un très bon scaphandre, tu as des chances de pouvoir tenir trois quarts d'heure. Et c'est un maximum. Le pire, ce sont les sucs gastriques, ils vont bouffer ta cuirasse en un temps record. Tu la verras devenir molle, se dissoudre, et tu te retrouveras nu dans l'estomac du monstre. Non. C'est impossible, tu ne peux pas attendre le moment où l'on débranchera les systèmes de sécurité. A quelle heure s'effectue le bombardement

nutritif ?

— A minuit.

— Neuf ou dix heures à passer dans le ventre d'une gargouille ! C'est du délire. Non, c'est impossible.

— Et si je ressortais le plus vite possible du monstre pour courir vers l'ascenseur ? Je me cacherais dans une infractuostté de la roche après m'être débarrassé du scaphandre dissous ?

— Non. La bête te traquera sans relâche. Tu ne la tiendras pas en échec jusqu'à l'heure d'ouverture des bureaux, il ne faut pas rêver. Et puis, si tu dois shunter le verrouillage électronique de l'ascenseur, il faudra que tu t'exposes au moins dix minutes, elle aura tout le temps de te dévorer. Si tu ne portes plus de cuirasse, tu n'auras pas cette fois l'occasion de t'échapper par le trou de son cul ! Tu seras digéré en moins de soixante secondes ! Non, ton plan est bancal. Le coup de la bombe est génial, mais tu te plantes sur la procédure de sortie.

— Tu vois une solution ?

— On ne peut pas retarder l'action des sucs digestifs. Il faudrait que tu puisses manipuler la bête de l'intérieur en agissant sur ses glandes, c'est très compliqué ; tu as des connaissances en physiologie ?

— Un peu. A quoi penses-tu ?

— A la possibilité de provoquer une crise cardiaque chez les gargouilles.

— Une grenade ne suffirait pas ? Si elle explose dans le ventre de la bête, il me semble que...

— Non ! Ces saloperies se nourrissent d'énergie pure. Le souffle de ta grenade sera aussitôt digéré comme un amuse-gueule. Le seul moyen, c'est d'intervenir directement sur l'anatomie de l'animal, de pianoter sur ses glandes la formule qui la tuera « naturellement ».

— Mais il y a quatre gargouilles... Si j'en tue une, les autres seront toujours là pour me courir au cul !

— Non, pas si tu t'attaques tout de suite au monstre qui commande le troupeau. Le leader mort, les autres seront totalement perturbés. Il leur faudra un bon bout de temps pour se reconstituer en clan, ça te laissera le loisir de faire tes paquets.

— Tu es sûr de ta théorie ?

— Comme on peut l'être de toute théorie non vérifiée par l'expérimentation. Tu seras cette expérimentation !

— Tu crois que j'aurai le temps de provoquer un infarctus chez un monstre pareil en moins de trente minutes ?

— C'est possible si tu apprends bien ta leçon.

— Mais comment reconnaître le leader du troupeau ?

— Ne t'en fais pas. C'est toujours le chef qui attaque en premier. Tu n'auras qu'à attendre de te faire bouffer.

Mathias arpentait nerveusement l'appartement. L'odeur de la gelée

protoplasmique lui levait le cœur.

— Il y a encore un os, remarqua-t-il. A l'intérieur de la gargouille principale il y a cette créature qu'ils appellent « la bergère »... Comment réagira-t-elle à mon intrusion ?

— Elle ne réagira pas, c'est un tas de viande sans intelligence, tout juste programmé pour accomplir un certain nombre de gestes. Elle te regardera probablement bouche bée, comme une idiote de village. Ce que tu vas faire ne correspond à aucun des schémas implantés dans son cerveau. Ne t'occupe pas d'elle. Le seul vrai problème, c'est ce que tu me donneras pour les cours de physiologie que je vais devoir te dispenser. Je veux dix pour cent du magot. Et c'est donné. Personne ne pourra te refiler de pareils tuyaux. Il faut avoir bossé durant des années sur les écrans vivants pour connaître la géographie de leurs boyaux !

— Cinq pour cent, lâcha Mathias. Moi je prends tous les risques.

— Okay, capitula Cornélius, je n'ai jamais su mener une négociation. Je vais faire du café. Avant toute chose, es-tu sûr de pouvoir te procurer un excellent scaphandre de protection urbaine ? Il faut vraiment du top-niveau, pas de la cuirasse de ménagère...

— Ça ira, confirma Fanning, j'en ai un sous la main.

Vladewsky réapparut au bout de quelques minutes, portant une énorme cafetière fumante et deux tasses.

— Il faut que tu réussisses ton coup, soupira-t-il en s'installant, c'est notre dernière chance de filer de ce pays pourri avant que les robots se mettent à nous promener en laisse comme des caniches.

— Où iras-tu ?

— En Afrique, aux Indes. Là-bas, on peut encore chier sans qu'une machine vienne aussitôt vous torcher le cul avec un aérosol bactéricide.

Il versa le café dans les tasses et partit fouiller dans les rayons de sa bibliothèque. Il déplaçait les livres en ahanant, comme s'il s'était agi de grosses briques empilées en catastrophe. Chaque fois qu'il bougeait un volume, une nuée de petits lions explorateurs s'éparpillaient au long des étagères. Mais il ne les remarquait plus.

— Écoute, dit-il, je ne veux pas te berlurer. Je n'ai pas travaillé sur le projet des gargouilles, mais j'ai composé assez d'animaux synthétiques pour savoir que leur physiologie est presque toujours calquée sur le même schéma. Ceci posé, il y a bien sûr un risque. Les gars des labos ont pu procéder à des innovations. Cela fait tout de même un an qu'on m'a viré. C'est à toi de voir si tu acceptes la part de flou artistique que comporteront mes explications...

— Je n'ai pas le choix, coupa Fanning, dépêche-toi.

Cornélius s'approcha enfin, les bras chargés de livres, de brochures et de vues en coupe qu'il étala sur le tapis. Un paysage de glandes, de

nerfs, de veines, envahit peu à peu le plancher. Vladewsky parlait d'une voix monocorde de conférencier fatigué. Ses doigts couraient sur le trajet des artères, indiquaient les zones stratégiques. Mathias avait l'impression de contempler un plan de métro aux embranchements extraordinairement complexes.

— Ce n'est pas réellement compliqué, commentait Cornélius, on peut apprendre à piloter un animal synthétique en un week-end. Je ne vais pas entrer dans les détails ; pour simplifier, imagine que l'anatomie de la bête est un gigantesque piano. Un piano de viande dont les cordes sont faites de veines et de muscles. Les nerfs sont comme les touches d'un clavier. Si tu sais frapper au bon endroit, tu obtiendras la bonne réaction. Tu dois apprendre un certain nombre d'accords physiologiques. Ces accords vont gouverner la gargouille en intervenant directement sur ses sécrétions hormonales...

La voix de Vladewsky ronronnait aux oreilles de Fanning comme un chat qui s'endort. L'index jauni de nicotine courait sur les cartes, les plans. Les animaux écorchés se succédaient, ignobles dépouilles jetées sur l'étal d'une boucherie titanesque. Mathias luttait contre la fatigue. Maintenant qu'il avait admis le principe du hold-up, la tension nerveuse retombait d'un coup, le laissant mou, flottant, faible comme un convalescent qui quitte son lit au terme d'une interminable fièvre.

Cornélius jouait au guide dans une architecture à la chair tourmentée. Il chuchotait, adoptant sans s'en rendre compte l'attitude d'un conspirateur d'opérette. Il signalait les nerfs dissimulés sous la graisse :

— Là, il te faudra creuser, insistait-il. En pinçant le nerf, tu provoqueras une décharge réflexe qui...

Au fur et à mesure que le vieil homme avançait dans l'exposé de sa stratégie mortelle, Fanning réalisait combien il était difficile de faire mourir une gargouille.

— Tu vas emmener tout ça avec toi, conclut Vladewsky, révise, comme un potache qui prépare un examen. Si tu as besoin d'une explication, je suis là. Dis-toi que ce n'est pas plus difficile que de conduire un gros camion ou un char d'assaut. La seule différence, c'est qu'ici le tableau de bord est vivant et que tu ne disposeras que de trente minutes pour faire crever cette baleine. Si les chercheurs du labo ont procédé à des modifications physiologiques, tu devras tâtonner un peu...

— Okay, soupira Mathias, entasse-moi toute cette littérature dans un sac. Je vais m'y mettre dès demain. Auparavant, il faut que je m'empare du scaphandre. Sans lui, rien n'est possible.

— Tu vas dévaliser la boutique d'un revendeur ? Méfie-toi, elles sont surveillées par les unités de justice autonome...

— Non, j'ai un autre moyen. Je connais une fille qui possède une

cuirasse top-niveau dont elle ne se sert pas. Je vais la lui emprunter pour quelques jours.

— Et l'arsenal, les bombes ? Tu y as pensé ?

— Oui. Je connais bien le dispositif de sécurité. En tant que flic, j'ai eu le dossier en mains. De ce côté-là, pas de problème.

Ils se redressèrent et demeurèrent face à face. Le silence s'était tout à coup épaissi. Sur le parquet, les personnages protoplasmiques grouillaient et se fauilaient entre les livres épars.

— Tu peux encore renoncer, dit doucement Cornélius, c'est la phrase rituelle qu'on prononce dans ces cas-là, non ?

— Tu sais bien que je n'ai pas le choix. D'ailleurs tu n'as aucune envie que je laisse tomber.

— C'est vrai, admit le vieil homme.

Il se baissa pour entasser la documentation dans un sac de toile. Lorsque Fanning quitta l'immeuble, la nuit commençait à se dissoudre au-dessus des toits. Il songea à Sarah Muraille, à l'histoire qu'il avait préparée : *« Vous comprenez, c'est Patricia, ma femme, elle est atteinte du syndrome de la tortue, il lui faut à tout prix un scaphandre. Si je ne lui en trouve pas un dans les quarante-huit heures, elle est capable de se suicider. Elle est en train de devenir folle. Prêtez-moi le vôtre... Vous n'en faites rien. Je vous revaudrai ça... »*

Était-ce crédible ? Oui, peut-être, s'il débarquait en catastrophe et savait jouer son rôle.

Il prit la direction du métro. La fatigue et l'énervement avaient déposé sur sa peau un film gluant. Il lui fallut vingt minutes pour émerger au bas de l'immeuble où logeait la grande femme rousse. Une effroyable migraine lui sciait le crâne au-dessus des sourcils. Il pressa la touche d'appel de l'interphone et s'identifia. Sarah ne parut pas surprise de l'entendre. Elle libéra la porte d'entrée et déverrouilla l'ascenseur.

Mathias entra dans la cabine, l'estomac serré, répétant mentalement son texte. L'épuisement nerveux lui composait un visage de circonstance mais il craignait de parler faux. Il débarqua sur le palier. Sarah Muraille l'attendait au seuil de l'appartement, seulement vêtue d'un peignoir de soie. Sans maquillage, ses traits accusaient la première fatigue de la quarantaine. Elle avait les yeux cernés et les joues moites, comme quelqu'un qui n'a pas dormi. Fanning eut soudain la certitude que la bouche de la rouquine empestait le tabac et l'alcool.

— Excusez-moi de vous faire lever à cette heure, attaqua-t-il, mais j'ai un problème. Patricia, ma femme...

— Entrez, coupa Sarah en s'effaçant.

L'appartement était plongé dans l'obscurité. Seule une veilleuse dispensait une lueur bleuâtre.

— Je ne dormais pas, murmura la grande femme rousse d'une voix rauque. Je me demandais quand vous alliez vous décider à passer...

Fanning déglutit avec peine. Ses yeux ne pouvaient se détacher du scaphandre dont il devinait la silhouette dans l'entrebâillement du placard.

— Je sais ce que vous êtes venu chercher, dit Sarah. Je sais aussi à quoi vous pensez.

Mathias pivota sur lui-même. La femme fit un pas en avant. Elle titubait légèrement. Il comprit qu'elle avait passé la nuit à boire. Ses seins trop lourds montaient et descendaient au rythme de sa respiration précipitée.

— Vous aussi ça vous travaille, ricana-t-elle, ça tourne dans votre cervelle comme un poisson rouge qui devient fou à force de chercher la sortie de son bocal...

— De quoi parlez-vous ? hasarda Fanning subitement mal à l'aise.

— De la B.D.S., siffla Sarah, ne faites pas l'innocent. La maladie vous a frappé au beau milieu de la crypte, l'autre jour. Vous vous êtes dit « Et s'il y avait une faille ? ». Ne me racontez pas d'histoire ! Je n'ai pas cessé d'y penser. J'ai regardé les plans, j'ai bâti des hypothèses... Vous avez trouvé un moyen, c'est pour ça que vous avez besoin du scaphandre, je me trompe ?

Mathias hésita. Sarah le regardait avec une sorte de méchanceté avide. Son déshabillé s'était entrouvert et l'on distinguait nettement la touffe de ses poils pubiens à la croisée de ses cuisses. Elle paraissait s'en moquer totalement.

— Je veux ma part, lâcha-t-elle d'une voix coupante ; si vous pillez ces salopards, je veux en retirer un bénéfice. C'est moi qui vous ai introduit là-bas. C'est de MON scaphandre qu'il s'agit.

Elle s'approche de Mathias, à le toucher, et il sentit déferler sur lui l'odeur de cette femme inquiète, aux aisselles moites et à la bouche pâteuse.

— J'ai compris qu'il fallait le faire, reprit-elle en le fixant d'un air halluciné. C'est une perche que nous tend le destin, et l'occasion ne se représentera pas. Si nous devenons riches, nous pourrions filer vers les pays du tiers monde. Nous recommencerons une nouvelle vie loin de tout ce foutoir informatique, de ces robots qui nous parqueront bientôt dans les cages d'un zoo... Vous allez descendre dans la crypte, Mathias, vous allez éventrer ces monstres pour leur faire cracher les diamants qu'on a entassés dans leur estomac...

Elle se cramponnait aux revers de Fanning. Son déshabillé avait glissé et elle était nue, plaquée contre le blouson de cuir du policier. Sa chair avait quelque chose d'atrocement fragile, une sorte de maturité déjà proche de l'affaïssement. Mathias la saisit doucement aux épaules. Elle pleurait silencieusement, la bouche ouverte.

— Il nous reste si peu de temps, gémit-elle, nous sommes en train de nous effacer. Vous n'avez pas l'impression que les heures coulent de plus en plus vite, que les journées rétrécissent, que les années se recroquevillent ? Il faut faire vite. Prenez le scaphandre. Vous me donnerez vingt pour cent de ce que vous ramènerez. Ce sera le prix de ma collaboration et de mon silence. Si vous vous faites prendre, je dirai que vous m'avez volé la cuirasse.

— Si j'échoue, on ne me retrouvera pas, dit sèchement Mathias, ni moi ni l'armure. Les gargouilles nous auront digérés sans laisser la moindre trace.

Sarah se blottit contre lui sans cesser de hoqueter. Ils restèrent ainsi un long moment tandis que grandissait la lumière du jour.

CHAPITRE VII

Le souffle de Mathias se répercutait à l'intérieur du casque avec ce chuintement un peu métallique qu'on prête aux scaphandriers dans les films d'aventure. La nuit noyait le sous-bois mais les amplificateurs visuels incorporés à la fente de vision éclaircissaient le paysage, lui donnant l'aspect d'un vieux film en noir et blanc aux séquences surexposées. Mathias regardait les arbres, les buissons, avec un étrange sentiment d'irréalité.

Il avait l'impression d'être assis devant un poste de télévision diffusant une rétrospective du cinéma expressionniste allemand. Il s'étonnait presque de l'absence de sous-titres au bas des images.

Il fit quelques pas. L'exo-squelette structurant l'armure répondait admirablement aux sollicitations internes. Le décalage entre l'amorce des mouvements du « passager » et leur réalisation mécanique était infime. Fanning était surpris de la souplesse de manœuvre offerte par l'engin. Il s'était préparé à affronter une machine pesante et malhabile, un carcan aux gestes approximatifs et effroyablement limités. Mais le scaphandre n'avait rien d'un robot d'usine répétant inlassablement les trois gestes de base nécessaires à l'emballage d'une pile de boîtes de conserve. En fait, la précision de ses mouvements était parfaitement surprenante.

Fanning s'engagea entre les arbres. Les micros extérieurs dont il avait poussé la puissance au maximum lui renvoyaient un tumulte assourdissant fait de bruits minuscules. Chaque brindille craquait dans une détonation de .357 magnum, le vent dans les feuilles évoquait l'interminable déchirement d'une voile de navire prise dans la tempête. Un chat errant feulait avec la force d'un tigre... Mathias entendait chacun de ses pas éclater dans une vibration sourde de gong maltraité. Il songeait à ces monstres des vieux films de science-fiction dont l'avance était ponctuée de coups de tambour. Il progressait entre les arbres comme au milieu d'une maquette.

« Je vais cracher le feu, songeait-il, je vais écraser les autos sous mes pieds, renverser les buildings d'un revers de la main... »

Il s'immobilisa sous les frondaisons. Devant lui s'élevait une muraille de barbelés aux entrecroisement hérissés de piquants. Une sorte de tricot effroyable, de filet dont chaque maille avait été conçue pour arracher la peau des visiteurs imprudents. Des cadavres d'animaux étaient restés prisonniers de cet entrelacs. Des lapins, des belettes, pendaient entre les fils d'acier, le vent faisait bouger leurs dépouilles noircies, pourries, dont le pelage s'éparpillait en bouffées de poil terne...

Derrière les barbelés s'étendait un terrain vague accidenté, semé de

cratères, et qui paraissait avoir encaissé une pluie de météorites. Une grande pancarte défraîchie flanquée d'une tête de mort symbolique annonçait :

DANGER. CHAMP DE MINES.

Plus loin encore, on devinait les formes d'un bâtiment allongé, construit comme un bunker. L'arsenal robotisé.

Mathias ouvrit le couvercle du panneau de commande fixé à son avant-bras et coupa les micros. S'il marchait sur une mine il ne tenait pas à ce que la déflagration amplifiée lui fasse éclater les tympanes. Il respira à fond pour chasser la boule d'angoisse qui lui obstruait la gorge, mais cet exorcisme ne se révéla d'aucune utilité. Il transpirait malgré la température interne relativement fraîche. Il hésitait. Comme un pilote s'installant dans la cabine d'un jet, il consulta les différents cadrans constellant l'intérieur du casque. Tout paraissait normal. Le scaphandre était chargé à bloc, ses défenses semblaient prêtes à encaisser les pires agressions. Mathias vérifia l'affichage du compensateur de chocs. Tout dépendait de lui, de sa capacité à générer de mini-champs de force capables de contrebalancer les poussées extérieures et par là même d'annuler l'onde de choc déferlant sur le scaphandre.

Fanning se redressa. La pluie se mit à piquer le verre blindé de la fente d'observation. Un essuie-glace entra aussitôt en fonction. L'armure s'ébranla en direction des barbelés. Mathias tendit les mains. Ses doigts robotisés sectionnèrent les fils d'acier qui cédèrent en claquant, telles des cordes à piano. Il ménagea un trou au ras du sol, dans lequel il s'engagea sans se soucier des piquants de fer qui labouraient la peinture de la cuirasse. Il lui avait fallu deux jours entiers pour apprendre à manœuvrer le scaphandre. Sarah l'avait beaucoup aidé, le dirigeant au milieu de l'appartement qu'elle s'était efforcée de vider pour faciliter les évolutions de la monstrueuse carapace. Mathias avait fait pas mal de dégâts au cours des premières heures d'instruction, pulvérisant les miroirs, les porcelaines et même certains meubles.

« — C'est bien, avait décrété la grande femme rousse, vous vous débrouillez comme un chef ; le manuel dit qu'il faut compter une semaine avant de savoir correctement manœuvrer. »

« — On ne peut pas attendre aussi longtemps, avait coupé Fanning, il faut faire vite. Je ne sais pas combien de jours je vais rester bloqué à l'arsenal. »

« — La soute de bombardement a une autonomie d'une semaine, observa Sarah, je suppose qu'on la remplit tous les dimanches... »

Mathias émergea de l'autre côté des barbelés. Le champ de mines

lui offrait à présent sa perspective lunaire, dévastée. Il savait, pour avoir consulté d'anciennes notes, qu'on y avait enterré tous les types de charges imaginables. Il y avait là des mines antipersonnel à fragmentation, des mines « sauteuses » prévues pour jaillir hors de terre et exploser en l'air en dispersant le maximum d'éclats, mais aussi de grosses charges conçues pour disloquer les chars d'assaut et les véhicules blindés. La nomenclature administrative notait aussi la présence de « pots-à-feu », ces mines lance-flammes dégagant l'espace d'une seconde une chaleur effroyable capable de carboniser un soldat avant même qu'il ait eu le temps de crier. Personne, excepté le cerveau électronique régissant l'arsenal, ne connaissait les coordonnées d'implantation des mines. De plus, nombre d'entre elles appartenaient au type « fouisseur », c'est-à-dire qu'elles bougeaient en permanence comme des taupes occupées à creuser des galeries. Il était donc inutile d'espérer les localiser sans un matériel extrêmement complexe. Mathias pressa un bouton pour actionner le zoom de l'écran de vision. Il obtint ainsi une vue en plan rapproché de la surface du sol. La terre labourée, creusée, déchirée, ne lui apporta aucun indice. L'erreur capitale consistait bien sûr à poser le pied dans les cratères laissés par les anciennes explosions. Bon nombre d'entre eux étaient probablement minés. Même chose pour les pierres, les souches d'arbre ou les rochers apparemment trop lourds pour être soulevés et constituant à première vue des points d'appui « sûrs ». Mathias n'ignorait pas qu'on fabriquait des arbustes factices destinés à couvrir les mines. Une astuce redoutable consistait à imprimer sur le sol de fausses traces de pattes de chien. Le novice avait toujours tendance à suivre cet itinéraire, partant du principe que l'animal avait en quelque sorte « dégagé la voie ». La plupart du temps, les traces le menaient tout droit sur un piège à feu qui le déchiquetait avant qu'il ait pu comprendre son erreur.

Fanning fit trois pas. Il ne devait pas perdre du temps à réfléchir. Le scaphandre était là pour le préserver des faux pas. Il redoutait cependant, en accumulant trop d'explosions, d'affaiblir son compensateur de chocs. « Tu vas sauter d'une hauteur de quarante-cinq mètres, les pieds joints, songeait-il. Si le compensateur n'est pas là pour disperser l'onde de choc au point d'impact, ta colonne vertébrale va se disloquer comme un collier dont on casse le fil ! »

Chassant cette pensée désagréable, il avança en ligne droite. Il lui était impossible de déterminer la moindre stratégie. La ligne droite aurait le mérite de lui faire gagner du temps. Il fit quinze pas, puis l'enfer se réveilla sous ses semelles, le projetant dans les airs à plus de trois mètres au-dessus du sol. Il fut aveuglé par la lumière de l'explosion mais n'en perçut qu'un écho lointain, très assourdi. Il retomba dans la boue sans éprouver aucune sensation de choc ou de

commotion. Il ne conservait de la déflagration qu'une étrange impression de « liquidité », comme s'il avait effectué un brusque demi-tour au sein d'une piscine à l'eau gélifiée, épaissie. Il se releva, les oreilles bourdonnantes. Le compensateur ronronnait dans son dos. La persistance de l'onde d'annulation lui donna la certitude qu'il flottait au-dessus du sol comme un fakir en transe. Il n'en était rien. Ses pieds étaient bel et bien fichés dans la boue soulevée par l'explosion. Il s'ébroua et reprit sa marche. Une centaine de mètres le séparaient du second rideau de barbelés. Cette distance lui parut colossale. Il pressa le pas et... vola dans les airs une seconde fois.

Avant de retomber, il entendit claquer à la surface du scaphandre les billes d'acier de la mine à fragmentation. Lorsqu'il toucha le sol, la hi-fi installée à l'intérieur du casque se mit en marche et il fut submergé par le flot sonore d'un rock *heavy-metal* du groupe *Chewing Magnetic Tape*.

Il jura. La musique lui emplissait les oreilles, accentuant la légère nausée résultant du faisceau d'ondes protectrices.

Il tâtonna pour retrouver le clavier de commande sur son avant-bras, mais il était sonné, et ne réussit qu'à programmer une valse de Strauss.

Il était en colère et inquiet. Si l'armure donnait déjà des signes de délabrement à la deuxième explosion, il était mal parti !

« Le clavier de commande a dû heurter une pierre ! » décréta-t-il pour tenter de se rassurer. Son estomac réprimait à grand-peine des spasmes rappelant ceux engendrés par le mal de l'air. Le compensateur de chocs ronronnait de plus belle en répandant une odeur de plastique chaud.

« C'est un scaphandre de protection urbaine, marmonna Fanning, il peine un peu et c'est normal. On l'a fabriqué pour résister aux agressions nocturnes et à d'éventuels attentats, pas à un tir de barrage ! »

Il s'immobilisa pour donner à la machine le temps de récupérer. Il n'avait parcouru que la moitié du chemin mais il distinguait mieux les bâtiments de l'arsenal. C'était un gros bunker aux angles effacés, sans ouvertures. Aucun être humain n'en franchissait jamais le seuil. Toute les manipulations étaient effectuées par des robots industriels qu'une fausse manœuvre ne risquait pas de tuer. Mathias serra les mâchoires et courut vers le rideau de barbelés. Il avait hâte d'en finir. Les bottes du scaphandre soulevaient de lourdes éclaboussures boueuses. Il réussit à accomplir une dizaine d'enjambées puis le sol se transforma en geyser de feu et il s'envola dans les airs à la manière d'un homme-canon. Il avait posé le pied sur une mine antichar et le souffle de l'explosion le projeta directement dans les mailles du filet d'acier entourant l'usine. Les barbelés cédèrent sous ce coup de bélier et

Fanning roula dans la cour de l'arsenal.

La tête lui tournait. Ce nouveau choc avait affolé l'ordinateur gouvernant les mécanismes internes de l'armure, la musique redoubla d'intensité et l'écran de vision fut envahi par les images d'un film pornographique tiré de la vidéothèque portative du complexe de protection. Mathias vomit tandis que les décibels des *Chewing Magnetic Tape* lui défonçaient les tympans, et qu'un type pourvu d'un énorme pénis sodomisait une fille blonde à vingt centimètres de ses yeux. Fanning se coucha sur le dos en tâtonnant pour atteindre le pupitre de commande. Il commit plusieurs fausses manœuvres, augmenta puis baissa le chauffage, éjecta une tablette-repas qu'il reçut entre les sourcils, avant de réussir à mettre hors-circuit le système de gestion des activités de loisir. Le silence subit lui fit l'effet d'une douleur qui s'estompe. Il vit qu'il était couché à peu de distance des bâtiments. La muraille de barbelés avait littéralement éclaté sur son passage, et un gros trou s'ouvrait à présent au milieu du filet d'acier.

Les cadrans de contrôle clignotaient désespérément à l'intérieur du casque. Le compensateur de choc s'était déconnecté pour passer en auto-régénération. « *Nécessité recharge, annonçait le cadran, Durée d'indisponibilité estimée à une heure trente-huit minutes.* »

Mathias s'assit. L'arsenal le dominait de sa façade aveugle et grise. Impénétrable. Quelques minutes s'écoulèrent puis le sol commença à vibrer sous l'approche d'une machine pesante probablement équipée d'un train chenillé. Fanning grogna une obscénité. Il lui fallait maintenant affronter l'inévitable chien de garde robotisé, le molosse cybernétique programmé pour tourner inlassablement autour du bâtiment. L'unité autonome déboucha brusquement à l'angle de la construction, le bras articulé en avant, la pince cliquetante. Mathias n'esquissa pas un mouvement pour s'enfuir. L'estomac serré, il se força à garder les yeux ouverts tandis que la mâchoire d'acier du bras d'interception se refermait sur lui.

« Bon Dieu ! pensa-t-il, ça fait un drôle d'effet ! »

Il fut soulevé de terre comme par la trompe d'un éléphant. L'unité de surveillance était là pour incinérer tout être vivant se hasardant sur le périmètre de l'arsenal.

Mathias se retrouva tout à coup la tête en bas, le sang affluant au cerveau. Les yeux révoltés, il vit s'ouvrir lentement le couvercle du caisson d'incinération. Il réprima un spasme d'épouvante, c'était la première fois qu'il était confronté d'une façon aussi intime à l'horreur du processus de destruction automatisée. Instinctivement il tenta de se dégager, puis réalisa ce que son attitude avait de ridicule. Il était venu là dans l'unique but de se faire incinérer, il n'allait donc pas se raviser à la dernière seconde. Et de toute manière, même s'il l'avait voulu il n'en aurait pas eu la possibilité physique. Le bras articulé le plongeait

au fond du caisson comme une bête dangereuse qu'on se dépêcherait d'enfouir au fond d'une caisse. Son casque heurta le sol de la geôle d'incinération tandis que la pince se retirait.

Le couvercle de la sinistre boîte se referma aussitôt.

« Ça y est, songea Fanning, si le scaphandre ne tient pas le coup, dans deux minutes tu es complètement rôti... »

Il peina pour se redresser, l'étroitesse du réduit contrariait ses mouvements. Au moment où il se remettait sur pied, les parois commencèrent à irradier une lueur rougeâtre qui gagna très vite en intensité.

Les résistances s'échauffaient. En quelques secondes les tubes de métal protégeant les conducteurs électriques virèrent au rouge, au rose puis au blanc... La température à l'intérieur du scaphandre s'éleva notablement, ce qui signifiait que l'armure se trouvait présentement au cœur d'une véritable fournaise. Mathias sentit des picotements l'assaillir aux endroits où la cuirasse était moins épaisse. Une odeur de linge oublié sous un fer à repasser monta jusqu'à ses narines comme si le revêtement de l'armure roussissait aux extrémités.

« Tiens bon ! vociféra-t-il mentalement, tiens bon ! »

La peur s'installait en lui. Il avait terriblement malmené la cuirasse au cours des minutes précédentes et il redoutait par-dessus tout de voir fondre un circuit ou s'allumer un signal d'alarme décrétant l'évacuation immédiate. Il regarda ses bras. La peinture du revêtement cloquait en formant un essaim de grosses bulles dont la texture évoquait le chewing-gum. Maintenant les parois du caisson émettaient une lueur aveuglante qui saturait complètement le dispositif d'amplification visuelle de l'écran d'observation. Fanning haletait comme un cardiaque dans un sauna, le sang lui battait aux tempes et la peau lui cuisait.

Au bout d'un siècle, les résistances s'éteignirent graduellement, et perdirent leur effroyable brillance pour retrouver des tons rouges ou violacés. Mathias s'allongea sur le sol, les bras le long du corps. L'armure fumait tel un pneu qu'on tire du feu. La chaleur au centre du caisson devait atteindre un bon millier de degrés. L'unité de surveillance se mit en branle et Fanning perçut le cliquetis des chenillettes qui se répercutait dans ses dents à travers l'épaisseur du métal.

Si tout se déroulait selon la procédure légale, le robot-molosse devait normalement aller déverser son gibier carbonisé dans le sas prévu à cet effet. C'était la seule manière de pénétrer dans l'usine : par le vide-ordures réservé aux dépouilles des intrus ! La loi faisait obligation au service de protection cybernétique de conserver les corps des « interpellés » durant un an. Tous les douze mois, le container où se trouvaient stockés les cadavres était acheminé vers

l'institut médico-légal de la ville, afin qu'un médecin de la police jette un rapide coup d'œil sur les carcasses noircies et signe le traditionnel bon de décharge. Ensuite de quoi le contenu du tombereau était déversé dans une fosse commune.

Mathias se contraignit à rester immobile. L'unité de surveillance venait de stopper contre l'un des murs du bâtiment. Le caisson d'exécution bascula comme une benne de manière à se placer en face du conduit d'évacuation. Le couvercle coulisssa. Fanning leva doucement la tête. Un gros diaphragme à iris se dilatait devant lui : l'entrée du vide-ordures. Derrière se trouvait le toboggan d'acheminement, et tout au bout – au cœur de l'usine – le container où s'entassaient les cadavres. La geôle d'incinération bascula, le projetant en avant. Il se sentit filer au long d'une pente métallique, passa au travers d'un nouveau diaphragme et roula cul par-dessus tête sur un monceau d'ordures.

Il tendit l'oreille, essayant de détecter le claquement des différents sas se refermant mais il avait coupé le circuit des microphones, et il n'entendit que le bruit de sa propre respiration. Il soupira pour libérer sa poitrine comprimée par l'angoisse. L'amplificateur visuel lui renvoya l'image d'un container encombré de minuscules carcasses goudronneuses qui ressemblaient à des statues de basalte. Il en ramassa une. C'était un cadavre d'animal, un chat – ou un petit chien – que le robot avait dû surprendre dans l'enceinte de l'usine. Il y avait beaucoup de formes oblongues, grosses comme le poing, dont l'aspect rappelait celui d'une poire caramélisée. Mathias finit par comprendre que c'était des rats ! Des rongeurs réduits à l'état d'épures goudronneuses par les soins du sas d'incinération...

En l'absence de tout criminel humain, l'unité de patrouille chassait les souris ! Fanning étouffa un ricanement.

Il débaya le terrain à coups de pied et marcha vers le fond du container. Maintenant il devait attaquer la paroi au chalumeau. De l'autre côté il y aurait une cave, puis un couloir, et enfin les ateliers.

Il ouvrit la trousse ignifuge fixée sur sa hanche et en tira un crayon laser de l'armée conçu pour découper le blindage des chars d'assaut. Un trait de lumière bleue jaillit du stylo. Le métal se mit à changer de couleur puis à bouillonner. Les gerbes d'étincelles ricochaient sur le torse de Fanning. L'acier céda très vite. En l'espace d'une dizaine de minutes Mathias avait ouvert un trou assez large pour y passer les épaules.

Il s'engagea dans l'orifice et déboucha dans une cave bétonnée remplie de caisses. Un minuscule robot chasseur de rats circulait en ronronnant au ras du sol. Avisant Mathias il entreprit de le bombarder avec le faisceau de son minuscule rayon laser comme s'il s'agissait d'un gigantesque rongeur. Fanning l'écarta d'un coup de botte et

s'engagea dans le couloir menant aux ateliers. L'usine était silencieuse. Des rails serpentaient sur le carrelage des corridors, et, de temps à autre, un petit wagonnet surgissait d'une porte à double battant pour aller chercher des pièces détachées au fond d'une quelconque réserve.

Mathias erra un moment dans le dédale des embranchements puis réussit enfin à s'orienter. L'atelier central était constitué d'une multitude de tapis roulants dominés à intervalles réguliers par les structures mobiles des robots d'assemblage. Les fuseaux d'acier des différents types de bombes en cours de fabrication défilaient au long des chaînes pour s'offrir aux manipulations des bras mécaniques. Mathias repéra très vite la spécialisation des divers blocs au type de carénage utilisé. Il y avait des bombes de pénétration dont le nez pointu pouvait transpercer n'importe quel blindage. Mais elles étaient trop courtes pour qu'un homme puisse y prendre place. Seule les bombes d'emploi général intéressaient Fanning. Longues d'environ deux mètres, pesant chacune deux cent vingt-cinq kilos, elles offraient un espace interne assez vaste pour abriter un passager clandestin. De plus leur carénage relativement mince était facilement découpable au chalumeau de poche. La B.D.S. n'avait aucun intérêt à employer des bombes de pénétration pour nourrir les gargouilles. Trop effilées, elles auraient pu s'enfoncer profondément dans la terre au terme de leur chute. De plus la charge explosive ne dépassant pas quinze pour cent du poids total, elles ne représentaient pas un apport alimentaire suffisant pour combler l'appétit des monstres. Mathias misait sur les bombes d'emploi général conçues pour développer un gros effet de souffle accompagné d'une onde de choc proprement terrifiante. C'étaient elles qui constituaient l'ordinaire des bêtes veillant dans la crypte. Fanning devait s'introduire dans le ventre de l'une de ces torpilles obèses, à la place de la charge explosive, après avoir repéré le lot destiné à la Banque des Dépôts Spéciaux. Il ne pouvait pas en effet courir le risque de se tromper de livraison et d'être chargé dans la soute d'un bombardier en partance par un quelconque territoire d'outre-mer ! Attentif aux étiquetages, il remonta toute la chaîne pour localiser l'embranchement de distribution. Se faufilant entre les robots porteurs, il se glissa dans le hangar de stockage où les mines, les roquettes et les torpilles étaient entassées selon leur destination respective. La pile la plus modeste portait l'étiquette de la B.D.S. Elle ne comportait que des bombes d'emploi général... Mathias souffla de soulagement.

Son plan continuait à fonctionner comme prévu ! Il ne lui restait plus qu'à prélever sur les tapis roulants alimentant la chaîne le matériel nécessaire à la fabrication d'une fausse bombe dans laquelle il prendrait place comme une momie au creux de son sarcophage ! Cela réclamerait plusieurs heures car il lui faudrait prévoir assez de

lest pour atteindre le poids réglementaire. L'exo-squelette du scaphandre, en l'autorisant à soulever des charges considérables, allait toutefois lui permettre de se passer de l'aide des robots porteurs. Une fois installé dans la niche de la torpille creuse, au milieu de la pile d'explosif destiné à la B.D.S., il n'aurait plus qu'à prendre son mal en patience et attendre la date de livraison. Cela pouvait réclamer plusieurs jours, il ne l'ignorait pas, mais le scaphandre avait été prévu pour affronter ce type de claustration. Les réserves nutritives assuraient un mois d'autonomie... Quant à l'attente, Mathias pourrait toujours essayer de la rendre supportable en utilisant la vidéothèque incorporée.

« Une semaine, pensait-il ; dire que tu vas peut-être rester enfermé une semaine entre les flancs d'une bombe de deux cents kilos, au sein d'une armure close comme un œuf ! »

Il frissonna. Il suffisait d'une panne pour qu'il meure asphyxié. Un microprocesseur, en grillant de façon inopinée, pouvait mettre hors service le circuit assurant le recyclage de l'air pollué ou celui commandant la distribution des rations nutritives... Dans l'un ou l'autre cas il mourrait dans la soute de la B.D.S., coincé entre les autres bombes en instance de largage. Une telle perspective n'avait rien de rassurant.

Il se secoua. Il devait agir et non réfléchir.

Tournant les talons, il prit la direction de la salle d'assemblage pour prélever sur la chaîne les différentes pièces métalliques à partir desquelles il bâtirait son sarcophage... Son cheval de Troie.

Dans quelques heures il revêtirait son costume d'acier, sa robe de bal. Une robe à ailettes, au nez affreusement camus. Une robe au profil de mort.

CHAPITRE VIII

La B.D.S. avait gangrené la tour. A tous les étages on savait désormais que l'immeuble était bâti sur une poudrière.

« — C'est comme si nous habitions au-dessus d'un arsenal, balbutiait à chaque réunion le représentant des locataires, il faut signer une pétition, porter plainte. Cette situation est intolérable ! Si nous ne pouvons pas faire expulser la B.D.S. des locaux qu'elle occupe au rez-de-chaussée, exigeons en compensation une diminution des loyers ! »

D'un étage à l'autre on se concertait en chuchotant. On regardait fixement le sol, les moquettes ou le linoléum, comme s'il était possible de distinguer à travers ces divers revêtements la silhouette des sinistres bombes stockées dans les fondations du bâtiment.

« — Si une étincelle se produit, si ces charges explosent, la tour sera littéralement sciée à la base, haletait le représentant du syndicat, nous nous abattons comme un arbre foudroyé... Comme un arbre foudroyé ! »

Cette comparaison faisait courir un frisson glacé sur l'échine des locataires. La nuit, au fond de leur lit, ils imaginaient avec un luxe morbide tous les détails de la catastrophe. Il leur semblait voir le building osciller dans un grincement de chêne entamé à la hache. Privée de base, la construction s'effondrait, basculant en travers de l'avenue, entraînant dans sa chute les immeubles environnants... Ces images alimentaient leurs insomnies ou leurs cauchemars. Ils guettaient la moindre vibration, les dents serrées, froissant nerveusement les draps entre leurs doigts moites. « Il va bientôt être minuit... » soufflait l'épouse à son mari. Et tous les regards se tournaient vers les chiffres rouges des pendules électriques. On savait qu'à minuit les trappes de la soute s'ouvriraient automatiquement pour laisser tomber au fond de la crypte une grosse bombe de deux cents kilos. Un de ces monstres à ailettes capables de pulvériser la plus résistante des maçonneries. On attendait l'explosion, LE BRUIT, le souffle. Bien sûr, on n'entendait jamais rien mais l'imagination suppléait au manque d'acuité auditive.

— Cette fois, ça a bougé ! bégayait-on. Le robinet de la salle de bains s'est mis brusquement à couler. Et puis le piano a gémi. J'en suis sûr, c'était une note sinistre... un la bémol, peut-être. Comme un sanglot.

On se relevait pour inspecter les parois. Dans les couloirs on surprenait des retraités en robe de chambre examinant les murs de refend au moyen de puissantes lampes torches. On entourait les fissures au crayon rouge afin de voir si elles se dilataient au fil des

jours.

— Ça ne pourra pas marcher éternellement, vociféraient les révoltés, d'ailleurs il est à peu près certain que leurs foutues bestioles ne dévorent pas l'explosion dans sa totalité. Je vous le dis, comme n'importe quel chien *elles laissent des restes dans leur écuelle !*

— Des restes ? s'étonnaient les naïfs.

— Oui, je veux dire par là qu'elles n'absorbent pas complètement l'effet de souffle, et que l'onde de choc torture les fondations de la tour à la manière d'un mini-tremblement de terre quotidien !

« Mini-tremblement de terre quotidien », l'expression courut de bouche en bouche. Les plus velléitaires se décidèrent à signer la pétition. Le soir, les locataires se rassemblaient autour des ascenseurs comme des animaux sur le périmètre d'un point d'eau. On commentait les symptômes observés durant la nuit :

— Le bocal de mon poisson rouge a éclaté ! Un bocal neuf, ce n'est pas normal.

— Les cadres accrochés au long de mes murs sont toujours de travers. C'est un signe ! J'ai beau les aligner correctement, au matin je les retrouve penchés. Les vibrations les bousculent, je ne vois pas d'autre explication.

Les chuchotements emplissaient les couloirs de sifflements vipérins. Chaque nouvelle nuit voyait augmenter le contingent des insomniaques. Des sentinelles en pyjama hantaient les corridors et les parties communes, l'œil fixé sur leur bracelet-montre, attendant l'heure... attendant minuit.

Alors, les yeux clos, on suivait mentalement la course de la bombe. Elle tombait, dans un effroyable effet de ralenti cinématographique. Elle n'en finissait pas de tomber. On pouvait la détailler tout à loisir, compter les boulons de son carénage, lui trouver une ressemblance avec un requin, un poisson carnivore au museau camus. Pendant ce temps elle continuait de tomber dans un sifflement d'air déchiré.

— Écoutez ! Écoutez ! hurlaient les guetteurs, elle siffle, comme un stuka en piqué !

— Mais non, objectaient les rationalistes, c'est une cocotte minute !

— Une cocotte minute ! A minuit ! Soyez sérieux !

— Alors c'est une sirène de police quelque part sur l'avenue...

— Non ! C'est ELLE ! C'EST ELLE !

Les souffles se suspendaient, les respirations se bloquaient. On visualisait l'éclatement. Les fusées écrasées par l'impact enclenchant le détonateur, et tout de suite après : la grande fleur pourpre. Cent kilos d'explosifs libérant leur puissance destructrice. On imaginait les gargouilles ouvrant la gueule tels des caméléons pour laper le soleil d'enfer envahissant la crypte. Cela durait une éternité d'une ou deux secondes... puis tout rentrait dans l'ordre. Les insomniaques se

séparaient, des cernes sous les yeux, persuadés d'avoir frôlé une fois de plus la pire des catastrophes.

La pétition fut rejetée par le conseil municipal. La Banque des Dépôts Spéciaux disposait de protections puissantes. De plus, la caution des laboratoires Mikofsky suffisait à infirmer les craintes formulées par le syndicat des locataires. Quelques-uns déménagèrent, les autres prirent des somnifères.

— Tout cela finira mal, prédit le délégué du sixième, la catastrophe couve. Un jour ou l'autre le sol se dérobera sous le bâtiment, et nos trente étages s'allongeront en travers de l'avenue. Cela fera du bruit, croyez-moi...

La société de gestion, soucieuse d'enrayer les ragots, accepta de diminuer le montant des loyers à condition que la banque la dédommage du manque à gagner. La B.D.S. se plia sans difficulté à cette contrainte qui ne représentait pour elle qu'une dépense négligeable. Malgré la présence de « l'effroyable danger », les locataires demeurèrent sur place, conscients d'avoir remporté une victoire, et non des moindres...

Les bocaliers des poissons rouges continuèrent à éclater, les pianos à pleurer des notes lugubres. Le drame se mettait en place, gangrenant le quotidien par mille petits symptômes réels ou fictifs. Les livraisons de bombes s'effectuaient la nuit, au moyen de camions banalisés affichant le sigle d'une compagnie de dératisation bien connue. L'acheminement des charges se faisait de manière totalement automatisée sans qu'aucun humain n'ait à participer à la mise en place des grosses bombes luisantes dont le carénage bleuté évoquait effectivement la peau d'un squalo.

Ce subterfuge fut toutefois éventé par un retraité insomniaque qui avait coutume de promener son chien prostatique sur les pelouses des espaces verts entourant le building.

Il s'empessa de rapporter sa découverte à ses voisins de palier.

— Un service de dératisation ! ricanait-il, ça c'est sûr qu'il y a de la vermine dans les caves, mais pour s'en débarrasser il faudrait la faire crever d'indigestion. Peut-être qu'une bombe atomique leur ferait péter la panse, à ces foutues gargouilles ? A force de se gaver d'énergie, elles finiraient bien par exploser, vous ne croyez pas ?

On hochait la tête avec lassitude, et chacun parlait du jour où il faudrait bien se résoudre à déménager.

— Je serais vraiment désolée d'en arriver là, gémissaient les ménagères, tout est si bien agencé ici. Pour une fois qu'on ne pouvait rien à reprocher à l'architecte !

Sous les racines de l'immeuble, au fond de la bulle granitique de la crypte, la fillette aux yeux vides commençait à prendre conscience de la peur qu'elle engendrait. Si elle ignorait tout des angoisses des

locataires, elle lisait par contre sur le visage des banquiers comme dans un livre ouvert. Chaque fois qu'ils sortaient de l'ascenseur pour apporter une cassette bardée de boulons et de cadenas, elle s'émerveillait de leur pâleur. De la sueur qui faisait briller leur front et leurs pommettes... Ils respiraient vite, à petits coups, les poumons rétrécis par l'inquiétude.

Certains déglutissaient avec peine, comme si leur nœud de cravate les étranglait soudain tel le lacet de cuir d'un bourreau. Ils avançaient en hésitant et la poussière grise de la crypte souillait leurs belles chaussures trop cirées.

La fillette s'ingéniait à prolonger le supplice en les faisant attendre. Elle feignait l'imbécillité, se déplaçait au ralenti en accentuant l'expression hallucinée de son regard. Assise dans la gueule de la gargouille, elle les dominait à la manière d'une reine installée sur un trône de chair vive. De la main droite elle fouillait dans les replis de peau, pressant sur des points névralgiques connus d'elle seule. Le monstre baissait la tête pour la déposer sur le sol. Il tirait la langue pour lui permettre de sortir de sa gueule comme sur un tapis roulant. Elle attendait, hiératique, vêtue de ses seuls cheveux, engluée d'un film de bave. Assise dans la position du lotus, elle se laissait déposer dans la poussière par l'interminable langue violacée jaillissant de la cavité buccale de la bête.

Elle voyait alors s'allumer une étincelle d'effroi dans les pupilles des banquiers. A cet instant elle se savait belle comme une déesse barbare, comme une idole païenne. Elle prenait conscience de son pouvoir.

— Dieu ! Que cette enfant est pâle, plaisantait l'un des cadres d'état-major avec une affreuse voix de fausset, il lui faudrait un peu de soleil.

Les autres se forçaient à rire pour masquer leur peur mais la sueur continuait à poisser l'intérieur de leurs paumes.

— Donnez-lui la cassette, ordonnait le banquier, qu'on en finisse !

Ils s'approchaient en grimaçant, craignant par-dessus tout d'être éclaboussés par une goutte de bave corrosive. Ils déposaient le lourd coffret sur les genoux de la fillette et reculaient précipitamment. A cet instant elle devait lutter contre l'envie brutale qui la submergeait de les saisir par le cou en leur criant : « Papa ! Donne-moi un baiser ! »

Oui, elle aurait aimé les entendre hurler de terreur, elle aurait voulu les voir se débattre pour fuir le contact de sa chair enduite d'acide. Elle se serait cramponnée, faussement naïve, jouant au bébé : « Oh ! papa, prends-moi dans tes bras, promène-moi sur tes épaules... »

Ils auraient poussé des cris de douleur tandis que leur peau se serait racornie, dévoilant l'intimité pourpre du tissu musculaire. Elle aurait aimé faire d'eux des écorchés, des demi-cadavres courant en

cercle sur le périmètre de la crypte. Oh ! oui... Comme elle aurait trouvé cela amusant !

Sitôt la cassette calée entre ses cuisses elle ordonnait à la bête de rentrer la langue. A reculons, elle réintégrait la caverne baveuse bordée de crocs tandis que les banquiers battaient en retraite vers l'ascenseur.

Avant que les mâchoires de la gargouille ne se soudent, elle assistait à la fuite des cadres supérieurs se bousculant pour entrer dans la cabine, et ce spectacle l'emplissait chaque fois d'un immense bonheur.

Après, c'était la routine. Elle arrachait une mèche de ses cheveux, et la roulait en boule pour la placer dans sa bouche de manière à ce qu'elle soit parfaitement enduite de salive. Elle la mastiquait un peu, comme un chewing-gum fibreux. Au bout de quelques minutes l'algue commençait à se développer. Elle la crachait alors et l'aplatissait avec la paume, de manière à lui donner la forme d'une galette. Très vite, la substance suractivée proliférait et l'on obtenait une feuille translucide légèrement verdâtre. Il n'y avait plus qu'à emballer la cassette plombée dans cette pellicule plastifiée et à la descendre dans l'estomac de l'animal.

La fillette n'aimait pas cet instant, car l'estomac de la gargouille, détectant l'arrivée d'un corps étranger, se mettait toujours à sécréter d'abondance, ce qui remplissait la poche stomacale d'une mousse gluante violemment corrosive qui s'agglutinait sur la cassette dans un grouillement de bulles affamées.

L'enfant aux yeux vides se demandait parfois ce qui arriverait si elle refusait pour une fois d'emballer le sacro-saint colis et le jetait dans l'œsophage du monstre comme au fond d'un vide-ordures. Les diastases le dévoreraient immédiatement, bien sur, et cela contrarierait fortement les banquiers qui avaient l'air d'accorder une importance disproportionnée à ces vilains petits coffres de fer. De telles hypothèses la plongeaient dans un abîme de rêverie. Elle savait pourtant qu'elle ne pourrait jamais passer aux actes. Le programme régissant son cerveau lui interdisait toute manifestation négative à l'égard des humains. Elle pouvait imaginer qu'elle leur faisait du mal... mais il lui était totalement impossible de concrétiser cette pulsion.

Tout avait été prévu pour juguler sa hargne, sa colère. Si elle avait fait mine de détruire le trésor, ou d'ordonner à la gargouille de dévorer les banquiers, un dispositif de blocage aurait court-circuité son cerveau à la seconde même, suspendant ses gestes et la plongeant en état catatonique profond. Elle était condamnée à rêver de vengeance, à se repaître de fantasmes.

Prisonnière des monstres, elle l'était aussi de son impuissance. La

leur de conscience qui palpitait sous sa boîte crânienne se heurtait aux édits de la structure de programmation. Deux êtres vivaient en elle : la révoltée et l'esclave soumise, l'empaqueteuse de trésors, la bergère obéissante. Sa main retomberait, molle, inanimée, chaque fois qu'elle esquisserait un geste de destruction menaçant l'intégrité anatomique de la gargouille ou celle des patrons de la B.D.S. Elle ne pouvait se satisfaire que des fantômes du rêve, et cet ersatz la laissait désespérée.

Pire, elle commençait à redouter que la haine trop longtemps contenue se retourne contre elle, à la façon de ces maladies psychosomatiques affligeant les humains. Cela n'avait rien d'absurde. A force de vouloir détruire, elle risquait de se détruire. Il suffisait de peu de choses : que ses glandes sudoripares cessent de fonctionner, par exemple, la privant du même coup du film protecteur l'isolant des suc gastriques...

On ne l'avait pas conçue pour nourrir des sentiments, pour cultiver des rancunes. Elle n'était qu'un outil sans état d'âme...

Du moins c'est ce qu'on avait désiré.

Mais quelque chose s'était produit. L'affectivité s'était développée en elle comme une maladie mystérieuse. Elle avait commencé à ressentir alors qu'elle n'était faite que pour calculer. Tout cela lui faisait peur. D'autre part, elle redoutait – en cessant de haïr ses maîtres – de cesser du même coup d'exister ! La haine l'avait fait naître, la haine la maintiendrait en vie tant qu'elle saurait l'entretenir. Elle sentait plus ou moins obscurément que sa vie mentale dépendait de ce brûlot. Laisser s'éteindre la flamme, c'était retourner à l'opacité protoplasmique. Au sommeil affectif du golem. Elle ne voulait pour rien au monde de cette régression. Pour exister en tant qu'être doué de sensibilité, elle devait continuer à détester tous ceux qui l'approchaient...

Elle remuait ces pensées tapie dans la grotte stomacale de la gargouille, les mains nouées sous la nuque, les pieds posés sur le coffre contenant le trésor des banquiers. Elle voguait, emportée par le flot d'un demi-sommeil fait de rêves et de constructions imaginaires. Elle soufflait sur les braises de sa colère, échafaudant d'impossibles plans de revanche.

*

**

Mathias s'appliquait à contracter et à détendre chacun de ses muscles pour éviter l'engourdissement. Il procédait à cet exercice toutes les trois heures, crispant les poings, se haussant sur la pointe des pieds, bref, utilisant tout l'espace de manœuvre que lui laissait la cuirasse elle-même prisonnière du carénage de la bombe. Il craignait de succomber à une crampe subite, de se réveiller paralysé. Il était

enfermé depuis quarante-huit heures à l'intérieur de la torpille d'acier bleu.

Quarante-huit heures de quasi-immobilité et d'attente interminable. Au début, il avait commencé à écouter de la musique, puis à visionner des films. A présent il n'entendait et ne voyait plus rien. Les images se mêlaient devant ses yeux, les sons se fondaient en une bouillie infâme. Il avait trop peur pour prêter attention à autre chose qu'à sa propre angoisse. Il se sentait momifié, prisonnier d'un sarcophage oublié, enterré au fond d'une pyramide elle-même engloutie par une tempête de sable. Il vivait l'existence d'un mort-vivant, d'un squelette muré dans la double enveloppe d'un cercueil de fer. Il attendait le moment où les robots-porteurs viendraient le prendre pour le charger dans le camion de livraison, mais il ne savait pas dans quel ordre seraient chargées les bombes. Il ne pouvait donc déterminer le temps qui s'écoulerait avant le largage. Ce délai pouvait varier entre un et sept jours, tout dépendait de son positionnement à l'intérieur de la soute.

S'il avait de la chance, il ferait partie du second ou du troisième bombardement ; si le sort s'acharnait contre lui, il lui faudrait attendre le dernier jour de la semaine pour aller s'écraser au fond de la crypte. Cette éventualité l'effrayait. Il se voyait mal affronter sept jours d'immobilité. Au bout de combien de temps devenait-on claustrophobe ? Il se remémorait d'affreuses histoires de rescapés enfouis sous les décombres, d'enterrés vivants, de prisonniers oubliés un an au fond d'un cachot minuscule. Chacune de ces anecdotes le couvrait d'une sueur glacée. Il avait peur. Peur de flancher et de se mettre à hurler en suppliant qu'on vienne le délivrer. En arriverait-il là ? Après quarante-huit heures de claustration il n'était pas loin de le croire.

Il n'était pas question qu'il s'abrutisse en absorbant des somnifères. S'il dormait au moment du largage, il risquait de s'éveiller dans un état de confusion psychologique préjudiciable à la suite des opérations.

« Révise tes leçons ! se répétait-il. Es-tu seulement certain de posséder à fond la nomenclature physiologique de la bête ? Connais-tu tous les accords nécessaires à la mise en branle des processus hormonaux ? »

Comme un candidat s'apprêtant à subir les épreuves du permis de conduire, il se posait des « colles ». Visualisait le trajet des nerfs et des veines, dessinait mentalement des croquis agrémentés de flèches. Mais la peur faisait déraiser ce travail de mémorisation, les indications se brouillaient, les schémas anatomiques fournis par Cornélius Vladewsky se superposaient tous pour finir par former la carte inutilisable d'un animal impossible.

— Et si les gargouilles ne sont pas bâties sur le même modèle ? balbutiait soudain Fanning ruisselant de sueur. Si on a piégé leur anatomie de manière à provoquer la perte d'un éventuel intrus ?

L'hypothèse n'avait rien d'in vraisemblable. Les concepteurs des laboratoires Mikofsky étaient rusés, parfaitement adaptés à leur époque. Ils avaient pu prévoir une tentative d'infiltration au moyen d'un quelconque vêtement protecteur, ils... Mathias échafaudait des scénarios d'épouvante dont il était l'éternelle victime. L'enfermement et l'immobilité forcée décuplaient sa peur.

La peur engendrait l'insomnie.

« Dans une semaine, j'aurai craqué, pensait-il sinistrement, je ne serai plus qu'une loque incapable de la moindre initiative. »

La tension nerveuse augmentant, il se résolut à prélever sur le stock de l'infirmerie incorporée quelques calmants légers qui le firent rapidement basculer dans une torpeur proche de l'hébétude.

Alors qu'il sombrait dans un coma onirique peuplé d'images délirantes, un choc ébranla le sarcophage de métal bleui.

Un robot porteur venait de saisir la bombe entre ses pinces de chargement !

Le stock d'explosifs réservé à la B.D.S. quittait l'usine automatisée. Le compte à rebours commençait.

CHAPITRE IX

Abruti par les neuroleptiques et l'épuisement nerveux, Mathias bascula dans une sorte d'état second proche de l'hallucination. Sa perception du temps s'en trouva totalement bouleversée. Ainsi le voyage en camion jusqu'aux locaux de la B.D.S. lui parut durer un siècle, alors que les deux premiers jours qu'il passa dans la soute à bombes se contractèrent à la manière de ces spasmes temporels qui peuplent les rêves et font s'écouler une année en quelques dixièmes de secondes. Par moments il reprenait conscience et, ayant tout oublié du hold-up, se croyait enterré vivant. Il se mettait alors à pousser d'affreux cris de détresse et se meurtrissait la peau aux jointures du scaphandre. Puis il retombait dans l'apathie. L'absence de bruit, l'obscurité, le capitonnage de l'armure qui fonctionnait selon un système de bulles destinées à prévenir l'irritation de l'épiderme et la formation des escarres aux points de frottement, contribuaient à priver Fanning de repères concrets. Aveugle, sourd, le corps flottant à la dérive sur ce qui semblait être un matelas de nuages, il se trouvait dès lors dans la même situation qu'un homme plongé dans un caisson de privation sensorielle. Comme cela se passe habituellement dans ce type d'expérience, son esprit fut très vite envahi par une multitude de constructions oniriques à forte tendance hallucinatoire.

A deux reprises il fut réveillé par le roulement de la bombe sur les rails menant à la trappe. Chaque fois il tourna sur lui-même comme une toupie et faillit vomir une giclée de bile.

Il passa quarante-huit heures dans cet état comateux, puis son bras heurta la paroi de la bombe. Ce choc suffit à enclencher l'une des touches du pupitre de commande malmené par la traversée du champ de mines. D'un seul coup la musique explosa dans le casque, tirant Mathias de sa torpeur végétative. Hagard, il tenta de se redresser et se cogna le front contre la vitre blindée de la fente de vision. Son cerveau brinquebalait d'un bord à l'autre de son crâne comme un puzzle éparpillé. Informations et sensations se télescopaient en une suite de raccourcis grotesques. Il dut refouler un début de panique claustrophobe et, pour meubler l'obscurité du sarcophage, communiqua au lecteur-laser de la vidéothèque des coordonnées fantaisistes qui amenèrent sur l'écran les images d'un vieux film retraçant les aventures du Culturiste Fou.

Mathias grimaça sous l'effet des couleurs violentes. Armé de ses seules haltères, le Culturiste se lançait à l'assaut d'une forteresse dont il démolissait les murailles. De temps à autre il tirait de son slip un disque de fonte de dix kilos et le jetait à la tête de ses ennemis. Les crânes des méchants, pulvérisés par l'impact, explosaient dans un

geyser de confiture écarlate.

Mathias absorba dix minutes de cet ouragan ponctué d'une musique heavy-metal, puis coupa le contact. Il se sentait mieux. Il avait terriblement faim. Il consulta la montre installée dans le heaume. Elle lui apprit qu'il avait divagué pendant deux jours. Il se jura de ne plus toucher aux tranquillisants et éjecta plusieurs rations de pâte nutritive-hydratante.

Pour « assouplir » son cerveau il passa en revue les schémas communiqués par Cornélius Vladewsky. Cette gymnastique mentale l'amena au bord de la migraine. Il constata qu'il n'était pas en très bonne forme physique. La claustration prolongée avait amolli les muscles de ses membres. Il se sentait à peu près dans le même état qu'un convalescent s'asseyant sur sa couche après quarante-huit heures de fièvre intense... à cette différence près qu'il n'avait même pas la possibilité de s'asseoir ! Il essayait par-dessus tout de ne pas penser au temps qu'il lui restait à passer au creux de la bombe. Le seul aspect bénéfique de cette interminable attente tenait dans le fait qu'elle avait permis au scaphandre de recharger ses batteries. L'exosquelette était donc prêt désormais à affronter une situation de crise.

L'horloge du casque affichait « Vingt-deux heures trente ». Mathias tourna la tête sur le côté, pour ne pas la voir. Il ne devait pas se laisser hypnotiser par le défilement des secondes dont les chiffres digitaux sautillaient à l'extrême droite du cadran. Il savait que cinq jours pouvaient encore s'écouler avant qu'il soit largué dans la crypte. Il ne voulait pas recommencer à ronger son frein dans l'attente du « moment suprême »...

Quatre-vingt-dix minutes plus tard, le chuintement des bielles emplît la soute telle la respiration d'un animal gigantesque. Des engrenages se mirent en branle, déverrouillant les différents systèmes de sécurité.

Mathias sentit qu'il roulait sur le pan incliné menant à la trappe...

Un spasme agita ses intestins, et, l'espace d'une seconde il crut qu'il allait faire sous lui. La bombe roulait en prenant de la vitesse. Elle faisait monter à l'intérieur de la crypte un grondement de barrique dévalant une rue pavée.

« Ça y est ! » songea Fanning, liquéfié.

La torpille roulait, roulait... et le bruit de sa course sonnait aux oreilles de Mathias en une vibration de cloche fêlée.

C'était une sensation atroce de savoir qu'il filait vers l'abîme, qu'il allait plonger dans le vide d'une hauteur de quarante mètres.

Il se vit, roulant, nu, vers le bord d'une falaise à pic... tombant de la terrasse d'un immeuble... prisonnier d'un avion piquant à la verticale... enfermé dans un ascenseur aux câbles rompus...

Les images se succédaient, atroces, fulgurantes.

Et brusquement son estomac se décrocha. La torpille filait vers le fond de la crypte. Son empennage déchirait l'air en émettant un sifflement rageur.

Mathias savait que la course ne durerait qu'une seconde, mais ses sens hérissés décuplaient sa perception de l'instant. Il hurla, à s'en arracher les cordes vocales. Le sang reflua vers sa tête, dilatant ses veines, amenant sur sa langue un goût d'hémorragie.

Il tournait sur lui-même tandis que la bombe continuait à miauler en piquant vers le sol. Si le compensateur de choc ne fonctionnait pas, il allait éclater dans la poussière de craie comme une énorme tomate. Le scaphandre s'aplatirait compressé par l'accordéon de tôle de la torpille fracassée. Fanning serait pris dans l'étau du carénage telle une pièce de viande dans un broyeur.

Ses os éclateraient, crachant leur moelle jaune, ses viscères s'entasseraient les uns sur les autres pour former une bouillie innommable...

A la seconde même où il vomissait dans son casque, il toucha terre.

Le compensateur de choc annula complètement l'impact, le réduisant à une gifle sèche qui fit monter un écho douloureux dans les talons de Fanning. La secousse courut le long de sa colonne vertébrale, et il eut l'impression d'être dans la peau d'un apprenti parachutiste qui vient de se recevoir au sol, les talons joints. Ses mâchoires crissèrent et il sentit ses molaires s'effriter. Les yeux lui sortaient de la tête, comme si on l'avait suspendu par les pieds durant des heures. Il vomit à nouveau, emporté par le tourbillon des ondes annultrices. Le minichamp de force perturbait toutes ses fonctions physiologiques, déchaînait un orage d'électrons au long de ses terminaisons nerveuses.

La bombe, elle, avait éclaté. Les tôles du carénage avaient volé en pièces pour aller ricocher sur la carapace des gargouilles. Mathias roula dans la poussière au milieu des rivets, des boulons, et des plaques de métal tordues. On eût dit un chevalier jaillissant de la carcasse d'une 2 CV venant de percuter un pylône. Il s'écroula entre les pierres tandis que la trappe se refermait lentement au sommet de la voûte.

A l'intérieur du casque, les signaux d'alarme menaient une sarabande infernale. Le compensateur de choc se déclarait « hors de service », quant à l'exo-squelette, il souffrait de plusieurs distorsions qui compromettaient d'ores et déjà son bon fonctionnement.

« Vivant ! songeait Mathias en écoutant galoper son cœur, je suis encore vivant après avoir sauté d'une hauteur de quarante mètres les talons joints... »

Il prit appui sur ses mains pour se redresser. Les articulations de l'armure hurlèrent, et il eut du mal à déplier le genou droit. Titubant et bosselé, il fit quelques pas au centre de la crypte.

Les gargouilles le regardaient de leurs vilains yeux de crabe. Celle du centre amorça un mouvement pour se porter à la rencontre de l'intrus. Sa gueule reptilienne s'entrouvrit sur un fouillis de crocs. Mathias eut l'impression de voir se dilater une fissure horizontale dans un pan de roche. Le monstre était à tel point caparaçonné qu'il était difficile de le percevoir en tant qu'être vivant. Seules les pattes griffues prouvaient qu'on était bien en présence d'un animal et non d'un rocher.

Fanning aurait voulu disposer d'un peu de répit. Avoir le temps de souffler... C'était absurde, bien sûr, les gargouilles avaient été programmées pour avaler tous les intrus se hasardant à l'intérieur du périmètre de la crypte, il n'était pas question qu'elles laissent s'écouler plus d'une minute entre la localisation de la proie et son... ingestion.

Le sol vibrait sous le poids de cette charge lente et monstrueuse. Une fine poussière coula des fissures de la roche, comme pour l'annonce d'un prochain tremblement de terre.

Mathias recula instinctivement. Le chef de troupeau avançait avec cette reptation saccadée qui caractérise l'approche des grands lézards. La gueule bâillait sur une langue gluante, pointue comme le fer d'une lance.

« Trente minutes, pensa Fanning ; dès que tu te trouveras dans la bouche de cette monstruosité tu disposeras de trente minutes pour la faire crever de l'intérieur ! » Il déglutit et pressa sur la touche de son chronomètre.

Le compte à rebours entama son émiettement temporel. La gargouille inclina le bloc granitique qui lui tenait lieu de tête. Mathias refréna une subite envie de courir. S'enfuir n'aurait pas résolu le problème. Il était là pour se faire dévorer... Mais qui peut rester impassible devant un gouffre hérissé de sabres ? Qui peut sereinement accepter de se voir engloutir par une gueule capable de déchiqueter un éléphant comme on mâche un hamburger ?

Mathias ferma les yeux. La seconde suivante, il se sentit happé par un tentacule musculeux et soulevé dans les airs.

La langue de l'animal venait de se nouer autour de son torse pour l'arracher du sol. Le scaphandre protesta quand les dents essayèrent de le briser au passage, mais l'exo-squelette tint bon. Mathias se retrouva propulsé dans un univers mou et gluant. Il eut le réflexe de ficher ses pinces-crampons dans le matelas caoutchouteux de la langue pour stopper sa chute. Il resta ainsi suspendu au-dessus du tunnel de l'œsophage, les jambes dans le vide. L'animal de synthèse, dépourvu de sensibilité interne, ne percevait déjà plus sa présence. Fanning enclencha son système de vision crépusculaire. La bave moussait sur le revêtement plastifié de l'armure. La peinture recouvrant le torse et les avant-bras se soulevait en chapelets de cloques comme si elle avait été

aspergée de décapant.

La salive ne constituait pas un réel danger, faiblement chargée en suc dissociateur elle ne pourrait pas venir à bout du scaphandre en moins de deux heures, cependant elle laissait sinistrement augurer du redoutable pouvoir des diastases sécrétées par l'estomac !

Mathias s'orienta. Cornélius l'avait prévenu : vus de l'intérieur, les animaux de synthèse n'entretenaient que peu de rapports avec les systèmes qu'on rencontre d'ordinaire au hasard des planches anatomiques. Ici, les veines, les glandes, ressemblaient davantage à des circuits imprimés qu'à des organismes vivants. Leur texture elle-même rappelait beaucoup plus le caoutchouc que la chair vive. Mais ce caoutchouc grouillait, sécrétait, tremblait en d'interminables spasmes. Fanning était suspendu au flanc d'une montagne de muqueuses artificielles. La viande dans laquelle il plantait les doigts lui paraissait fausse et réelle tout à la fois. Les glandes salivaires tapissant le fond de la gorge avaient la physionomie d'une rangée d'extincteurs d'incendie. Les veines sillonnant la chair rosâtre semblaient faites de tuyaux d'aspirateurs mis bout à bout. Créé par une machine, l'être protoplasmique avait conservé quelque chose de mécanique. Ses courbes, ses formes, trahissaient son origine.

Mathias tendit la main pour toucher une grappe de glandes. On eût dit de grosses outres transparentes remplies d'un liquide phosphorescent.

« Ne t'attends pas à des localisations logiques, avait dit Cornélius, ce n'est pas parce que tu te trouveras au milieu de la poitrine que tu verras des poumons ! Cette bête n'en a probablement pas besoin. Sa peau lui sert sans aucun doute de système respiratoire ; et elle doit recycler le gaz carbonique sans aucune aide extérieure... »

Les planches anatomiques défilaient dans la tête de Fanning, mais les glandes phosphorescentes ne lui rappelaient rien. En désespoir de cause, il leur décocha un coup de pied. Le choc provoqua un afflux de liquide dans les conduits environnants. Quelques secondes s'écoulèrent puis la bête frissonna. Mathias détecta la propagation de spasmes lointains, peut-être intestinaux.

Il transpirait abondamment et commençait à s'affoler. Sur l'armure, la peinture moussait de façon inquiétante. Un voyant s'était allumé dans le casque, affichant la mention :

Érosion anormale du revêtement externe. Temps de résistance estimé à cent dix minutes. Nécessité d'échapper à l'agression avant l'expiration de ce délai.

Mathias s'enfonça de deux ou trois mètres dans le canal qui servait visiblement d'œsophage. Malgré les multiples avertissements de Cornélius, il était désorienté. Cette caverne vivante n'avait rien d'un organisme normalement constitué. Cela ressemblait davantage à une

marionnette pour film d'épouvante qu'à un être doué de mouvement. Il chercha à se souvenir des accords physiologiques laborieusement appris, mais tout s'embrouillait dans sa tête. Il effectua une série de manipulations approximatives qui, en provoquant des spasmes du tube digestif, déclenchèrent une crise d'aérophagie aux borborygmes effroyables. Les éructations de l'animal frappèrent Fanning entre les épaules avec la violence d'une balle de caoutchouc tirée par un fusil anti-émeute. Le compensateur de choc défaillant n'amortit pas le coup, et l'armure sonna cette fois comme une lessiveuse encaissant l'impact d'une boule de pétanque. Mathias perdit prise et glissa sur le toboggan œsophagien. Il parvint à stopper sa course en se cramponnant à une grappe de capsules visqueuses d'où rayonnaient une toile d'araignée exclusivement constituée de vaisseaux capillaires. Des substances fusèrent, éjaculées par la pression, des concentrés hormonaux se déversèrent dans les veines enfouies sous la couche adipeuse. La chaleur interne de la gargouille monta de plusieurs degrés, comme si elle était atteinte d'une forte fièvre. Elle ouvrit la bouche et claqua violemment des mâchoires sous l'assaut d'un trismus tétanique. Cela dura quelques secondes puis tout rentra dans l'ordre.

Mathias regrettait de ne pas avoir emporté un sabre ou une hache, il aurait creusé au hasard, tailladant toute cette viande, saccageant ces canalisations fibreuses véhiculant des liquides rougeâtres ou bleu foncé...

Il se rappelait d'ailleurs avoir proposé cette solution à Vladewsky.

« Ce serait idiot et inutile, lui avait objecté le vieux chercheur, cette bête est douée d'un pouvoir régénérant hautement perfectionné. Les cellules détruites, les chairs entamées se recomposent à une vitesse hallucinante. Une plaie ouverte se referme en quelques secondes. Tu n'arriverais à rien en jouant la carte de la boucherie et du vandalisme chirurgical. Il faut au contraire que tu procèdes avec beaucoup de méthode. Le seul moyen de détruire une gargouille, c'est de la court-circuiter. Tu dois retourner contre elle son énorme potentiel énergétique, la faire mourir d'une crise cardiaque en la faisant... implorer ! C'est un peu comme si tu forçais un poisson-torpille à s'électrocuter lui-même ! »

En théorie, tout cela semblait parfait. Sur le papier, les réseaux physiologiques semblaient aussi faciles à suivre que les câbles d'une installation téléphonique. Dans la réalité il en allait tout autrement. Mathias pataugeait dans un marécage caoutchouteux et inidentifiable. Il avançait à tâtons, butant contre des organes qui ne ressemblaient à rien de connu ! Des champignons de viande jalonnaient le trajet du tube digestif. Quelles étaient leurs fonctions ? Tout « l'appareillage » interne de la bête était-il concentré dans cet unique tunnel ?

Fanning n'était pas loin de le croire. L'énorme masse de l'animal se

composait sans aucun doute de muscles hypertrophiés et d'os aussi durs que des poutrelles métalliques. Le jeune homme écarta bras et jambes pour s'opposer aux spasmes que l'aspiraient vers le bas. Il voulait retarder au maximum son entrée dans l'estomac, sachant qu'une fois tombé dans la poche digestive il serait immédiatement aspergé de sucs acides qui corroderaient à une vitesse hallucinante la coquille protectrice du scaphandre.

Il augmenta le débit en oxygène du système respiratoire ventilant le casque car le sang lui cognait aux tempes. Ses doigts fouillaient dans les replis muqueux. Où donc se cachait le cœur ?

« Il est peut-être minuscule, avait suggéré Cornélius, tu dois t'attendre à tout. Avec un animal de synthèse, il ne faut pas raisonner logiquement. Une bête aussi énorme qu'une gargouille peut très bien être maintenue en vie par un cœur miniaturisé pas plus gros que mon poing ! Un animal de synthèse n'est en fait qu'un assemblage de « puces » biologiques. Un robot dont les fils électriques ont été remplacés par des nerfs... »

Mathias rampait à présent dans une sorte de fossé débordant d'un liquide poisseux. Il pouvait suivre la progression des étincelles énergétiques au long des ramifications nerveuses. Elles grésillaient en illuminant le tunnel de chair. Fanning les compara à la pluie de feu jaillissant d'un poste de soudure à l'arc. Comme il se cramponnait à l'outre violacée d'une capsule gonflée de sécrétions écumeuses, il provoqua un spasme plus fort que les autres et perdit l'équilibre. Cette fois il ne réussit pas à freiner sa chute, et déboucha à la vitesse d'une bombe dans la poche stomacale.

La première chose qu'il aperçut fut le coffre au trésor enveloppé dans sa pellicule d'algue protectrice. La caisse plombée était plantée au milieu d'une mare de sucs acides... et une petite fille se tenait assise sur le couvercle, les genoux ramenés sous le menton. Dans une pose de sirène mélancolique. Ses longs cheveux blancs dissimulaient ses épaules et une partie de son visage.

Mathias écarquilla les yeux. C'était là... bergère, bien sûr ! La « clef » qui commandait l'ouverture des animaux. Cornélius lui avait recommandé de ne prêter aucune attention à cet artefact de protoplasme dépourvu de la moindre intelligence. « Ce n'est qu'une clef électronique, elle obéit à un code auditif dont les banquiers de la B.D.S. possèdent le chiffre. Le reste du temps son Q.I. est à peu près aussi élevé que celui d'un hamburger aux oignons. Ne la regarde pas. Elle ne remarquera nullement ta présence. Elle n'est pas programmée pour réagir en présence d'un intrus. »

Mathias se redressa. Il lui sembla que son scaphandre s'était mis à fumer comme un morceau de craie aspergé d'acide. Une lumière d'alerte envahit le casque de sa pulsation précipitée.

Attention, proclamait l'affichage digital, votre revêtement extérieur est actuellement soumis à une agression extrêmement dangereuse. Dans les conditions actuelles, le délai de sauvegarde n'excédera pas trente-quatre minutes. Je répète...

Fanning jura en essayant de se débarrasser de la mousse adhésive qui recouvrait maintenant l'armure et digérait déjà les pièces d'enjolivement en métal mou. Il s'agita tant qu'il perdit l'équilibre et retomba dans la flaque corrosive.

— Vous êtes un voleur ? demanda soudain la petite fille d'une curieuse voix détimbrée.

Mathias sursauta. La créature le regardait de ses yeux vides, dénués d'expression. Son visage figé trahissait une totale absence de muscles faciaux. Elle était jolie, agréable à contempler... mais autant que peut l'être une statue ! Ses traits, sa bouche et son nez roses semblaient moulés dans la porcelaine. Quoique apparemment faite de chair, il lui manquait une indéniable consistance humaine. On sentait qu'elle n'avait jamais plissé le front, froncé le nez... Que les pleurs n'avaient jamais chiffonné ses joues et son menton. Les lèvres, elles-mêmes, égrenaient malhabilement les mots en exagérant les mimiques.

— Tu... tu parles ? lâcha-t-il malgré lui.

Il s'injuria mentalement. C'était idiot d'adresser la parole à cet amas protoplasmique, autant entamer une discussion avec un fer à repasser !

— J'ai appris, dit la créature. J'ai un vocabulaire de 50 000 mots et locutions. Je pense que nous pourrions communiquer.

— Mais tu n'as pas été conçue pour... communiquer ! s'exclama Fanning, on m'avait dit que...

— Que j'étais un « bifteck vivant » ? C'est vrai. Mais je suis aussi un bifteck pensant. Vous êtes un voleur ? Vous venez prendre le coffre de fer ?

— Tu vas m'en empêcher ? hasarda Mathias troublé par cet obstacle imprévu.

— Non, dit la créature, je ne suis pas programmée pour défendre le coffre. C'est à la gargouille d'assurer cette partie du travail. Je ne suis qu'une clef. Je peux toutefois vous signaler que vous allez être digéré dans une demi-heure environ. Ces sucs sont extrêmement corrosifs, j'ai assisté aux essais en laboratoire. J'ai vu se dissoudre plusieurs singes, et aussi un condamné à mort... Je crois que vous allez beaucoup souffrir.

La gorge de Fanning se noua désagréablement. La fillette n'avait pas esquissé un geste. Il remarqua qu'elle ne battait pas plus des paupières qu'elle ne respirait.

Cette absence de mouvements infimes lui donnait un masque de

méduse plutôt impressionnant.

— Comment as-tu appris à parler ? lança-t-il pour gagner du temps.

— J'écoutais les chercheurs, du fond de ma cuve. La « pâte » qui nous constitue est capable de stocker un nombre extraordinaire d'informations. Vous savez qu'on l'utilise désormais pour remplacer les anciens microprocesseurs ?

« C'est une histoire de fou, songea Mathias, l'acide bouffe ma cuirasse et je discute avec un tas de gelée déguisée en petite fille. »

— Écoute, coupa-t-il, je vais voler ce coffre et tuer la bête. Tenteras-tu quelque chose pour m'en empêcher ?

— Je ne peux pas directement causer la mort d'un humain. Ce privilège revient à la gargouille. Mais vous ne réussirez pas à la tuer. Elle se nourrit d'énergie pure et ne craint pas les préjugés physiques. Vous pouvez bien sûr tenter de sortir par l'orifice anal. Aucun excrément ne l'encombre, mais il vous faudra ramper dans le labyrinthe de l'intestin, en traînant le coffre, cela réclamera au moins deux heures. Votre scaphandre aura fondu d'ici là.

— Et si je lui faisais ouvrir la bouche ?

— Elle vous prendrait à nouveau en chasse et vous avalerait avant que vous ayez pu atteindre l'ascenseur. Votre situation n'est pas très bonne. Le contenu de cette boîte mérite donc qu'on prenne tous ces risques ?

Mathias ne répondit pas et se lança dans l'examen des parois. Cornélius s'était trompé. La gargouille ne ressemblait à rien de connu. C'était un puzzle anatomique aux pièces éparses. Un piège parsemé de glandes factices, de nerfs inutiles destinés à tromper un éventuel intrus. Les cuisiniers des laboratoires Mikofsky l'avaient truffée de fausses portes, de serrures factices et de couloirs bidons ! La gargouille n'avait rien à envier aux grandes pyramides de l'ancienne Égypte ; cul-de-sac organique, elle refermait ses méandres sur les voleurs imprudents, les digérant pour mieux les transformer en graisse.

Fanning décida de tenter le tout pour le tout. Il ne disposait plus désormais que d'une vingtaine de minutes et ne pouvait se permettre de finasser.

— Je voulais provoquer une crise cardiaque chez la bête, lança-t-il en tapant du poing contre la paroi élastique, on m'avait indiqué un certain nombre d'opérations à effectuer, mais je ne retrouve plus les organes correspondants...

La « fillette » leva la tête.

— Je suppose que vous vouliez accélérer les battements du muscle cardiaque par surcharge énergétique ? observa-t-elle. C'est effectivement un bon moyen. Cela reviendrait à augmenter graduellement le courant alimentant un ordinateur, jusqu'à ce qu'il

explose. On peut dilater les veines, provoquer un afflux sanguin disproportionné qui perturbera le fonctionnement des différents ventricules...

Elle réfléchissait à voix haute, les yeux fixes. Observant cet homme un peu ridicule dans son armure déjà ramollie. Elle savait qu'elle tenait là une chance de salut. Peut-être même son UNIQUE possibilité d'évasion. Combien de temps s'écoulerait-il avant qu'un autre inconscient, un autre fou, tente de s'emparer du trésor ? Elle n'en savait rien. Et il y avait même fort à parier que cela ne se reproduirait JAMAIS. Son avenir se jouait aujourd'hui, en ce moment même. Il dépendait de cet inconnu qui allait mourir d'ici une vingtaine de minutes, digéré par les diastases de la poche stomacale. Elle pouvait l'utiliser, se servir de lui comme d'un intermédiaire...

Elle n'avait pas la possibilité d'intervenir directement sur l'anatomie de la bête... MAIS RIEN NE LUI INTERDISAIT DE PENSER A HAUTE VOIX, ET PAR LA MEME D'INDIQUER UN CERTAIN NOMBRE D'OPERATIONS QUI...

Le voleur pouvait devenir le bras de sa vengeance. Ce bras dont les blocages psychologiques implantés dans sa mémoire lui interdisaient l'usage...

« Il bougera à ta place, se murmura-t-elle, il exécutera les manipulations que tu ne pourrais pas même esquisser sans aussitôt tomber en catalepsie. »

Elle dévisagea l'inconnu. Il avait peur. Il était venu pour le coffre de fer et se retrouvait prisonnier d'un labyrinthe d'artères. Il avait cru un peu stupidement qu'il pourrait plonger les mains dans le moteur de la gargouille comme on trifouille sous le capot d'une voiture de série. Il avait eu tort. Les animaux de synthèse étaient de plus en plus complexes. Pour prévenir toute effraction, on maquillait couramment les organes, cachant par exemple le cœur à l'intérieur d'une glande factice, ou dissimulant les artères dans un emboîtement de canalisations gigognes. Une paire de faux poumons emballaient de vrais reins, et ainsi de suite. Les gargouilles se nourrissaient d'énergie, mais en l'absence de tout bombardement, passés les douze mois du jeûne de sécurité, elles faisaient appel à leur ancien système d'alimentation et réapprenaient à se servir de leurs dents comme de leur cul. C'est pour cela qu'on avait conçu une machine organique parfaitement au point : pour faire face à toute éventualité. Les gargouilles mangeaient la lumière et la chaleur des explosions, mais, le cas échéant, elles sauraient tout aussi bien prélever leur pitance sur les hommes ou les animaux passant à leur portée.

La fillette déplaça les jambes. Ses yeux couraient au long des circuits veineux. Elle connaissait bien sûr toutes les localisations stratégiques. Tous les points faibles. La géographie intime de l'animal n'avait plus

de secrets pour elle. On l'avait programmée pour cela, pour être capable de localiser mentalement en une fraction de seconde la glande la mieux dissimulée. La nomenclature anatomique de la gargouille était stockée dans son cerveau de manière ineffaçable. Elle possédait la connaissance...

Mais le voleur, lui, pouvait agir. Aucun blocage mental ne risquait d'entraver ses mains s'il esquissait un geste portant atteinte à l'intégrité viscérale du coffre vivant. C'était là un atout capital.

La fillette réfléchissait à toute vitesse. Cet homme qui ne disposait plus que de vingt minutes d'existence était capable de scier les barreaux de la prison de chair représentée par la gargouille. *Elle devait l'utiliser !* Elle devait saisir à deux mains la perche qui lui était offerte.

Sitôt le voleur digéré, elle retrouverait la solitude de la geôle organique, et la triste perspective des années à venir. Des années de claustration au fond d'un estomac encombré par les coffres de fer ! Elle ne pouvait pas accepter cela, sa sensibilité naissante pressentait tout l'aspect désespérant de cet emprisonnement à perpétuité.

— Écoutez, dit-elle en se tournant vers l'inconnu au scaphandre cloqué, j'ai un marché à vous proposer : je vous aide à vous emparer du trésor mais vous acceptez en échange de me faire sortir d'ici. Êtes-vous d'accord ?

Mathias se dandinait d'un pied sur l'autre. Avait-il seulement le choix ? Cornélius, avec ses conceptions anatomiques périmées, l'avait tout bonnement envoyé au suicide. Il consulta les cadrans qui s'affolaient à l'intérieur du casque. Si les sucs continuaient leur travail de corrosion, la coquille du scaphandre se changerait en dentelle d'ici un quart d'heure à peine.

— Okay ! Okay ! lança-t-il, tout ce que tu veux. Dis-moi comment tuer la gargouille et nous filerons jusqu'à l'ascenseur.

La fillette hocha la tête. Elle arracha une mèche de ses cheveux, la porta à sa bouche et l'humecta longuement de salive. Se servant du couvercle du coffre comme d'une table de travail elle entreprit ensuite de confectionner une pellicule protectrice semblable à celles qu'elle utilisait pour emballer les cassettes plombées. Lorsque la feuille végétale eut suffisamment proliféré, elle la tendit à Mathias.

— Enveloppez-vous là-dedans, ordonna-t-elle, ça ralentira l'action des sucs gastriques qui dévorent votre armure. Vous allez gagner une heure de répit.

Fanning s'exécuta sans tarder, se drapant aussi soigneusement que possible dans ce suaire translucide aussi malléable qu'une feuille de cellophane.

— Ne vous croyez pas sauvé pour autant, observa « l'enfant », vous êtes déjà trop imbibé. Les diastases vont continuer à ronger votre coquille mais ce cataplasme va réduire leur appétit. Considérez que

vous êtes emballé dans une sorte de pansement gastrique... sans plus.

— Que dois-je faire ? interrogea Mathias.

— Je vais énoncer des théorèmes physiologiques, expliqua la fillette, rien de plus. A vous de savoir les utiliser. Je ne veux pas vous donner d'ordres précis sans tomber sous le coup du blocage mental inscrit dans mon cerveau. Écoutez bien. Je vais réciter des vérités anatomiques, mais je ne vous dirai jamais : faites ceci ou cela. Essayez de vous débrouiller au mieux. Il m'est impossible de vous donner le mode d'emploi du parfait saboteur.

Mathias aurait voulu arracher son casque pour essuyer la sueur qui lui dégoulinait dans les yeux. Il doutait d'avoir encore assez de sang-froid pour résoudre des devinettes.

— Vas-y, lança-t-il, de toute manière, au point où j'en suis...

La fillette commença à ânonner une suite de définitions qui semblaient tout droit sorties d'un manuel d'anatomie. Mathias essayait de se repérer, de localiser les organes décrits, d'improviser des techniques de sabotage en transposant ce que lui avait enseigné Cornélius Vladewsky. Il rampa dans des tunnels graisseux, noua des nerfs entre eux comme on tortille une épissure sur un fil électrique. Il écrasa des glandes à coups de talon, sectionna des veines apparemment sans importance. Il haletait, les tempes bourdonnantes, essayant de bâtir une stratégie de carnage à partir de la carte que lui dressait verbalement la fillette. C'était comme si, ayant à peine pris connaissance des différents mouvements exécutés par les pièces d'un échiquier, on lui avait aussitôt réclamé d'improviser un manuel à l'usage des joueurs chevronnés. Il tâtonnait dans la pénombre viscérale des tréfonds de la gargouille. Il coupait, nouait, court-circuitait la machine vivante. Il adaptait les rudiments de vandalisme répertoriés par Cornélius. Les nerfs se tordaient entre ses doigts comme des couleuvres noires ou des congres. Il bouclait des nœuds marins avec des cordages vivants dégouttant de sang ou d'humeur.

Enfin la fillette se tut, et il se laissa glisser dans la poche stomacale, épuisé, les genoux tremblant de fatigue.

— Maintenant il faut attendre, décréta « l'enfant », les hormones vont s'écouler, envahir le système nerveux. La première réaction aura lieu dans cinq ou six minutes tout au plus.

— J'espère que cette saloperie va crever, haleta Mathias, nous sortirons par sa gueule et nous courrons vers l'ascenseur. On m'a dit que les autres gargouilles seraient désorientées par la mort du chef de troupeau et qu'elles nous laisseraient en paix, c'est vrai ?

— Quant un chef de troupeau meurt, il y a toujours un moment de flottement, approuva la fillette. Normalement je dois quitter la carcasse de l'animal hors service et élire domicile dans l'une ou l'autre des bêtes en attente.

— Okay ! trépigna Fanning, mais cette fois elle t'attendront longtemps. Nous allons shunter l'ascenseur et remonter au rez-de-chaussée. Nous nous mêlerons ensuite au personnel et aux clients pour sortir de la banque.

— C'est un plan complètement idiot, remarqua la gosse sans aucune passion, vous pensez vraiment qu'on me prendra pour une cliente ? Toute nue avec mes cheveux blancs ? Même vous, vous ne passerez pas le sas de sortie. Il y a des physionomistes postés de part et d'autre de l'entrée. J'ai entendu le directeur en parler à ses adjoints. Aucun d'eux ne se rappellera vous avoir laissé franchir le seuil du hall, ils donneront aussitôt l'alerte et vous resterez bloqué au milieu du sas anti-balles. Avec vos sacs d'or et de diamants. Vous aurez l'air d'un parfait imbécile. Mon plan est bien meilleur...

— TON PLAN ? hoqueta Fanning, qu'est-ce que tu racontes ? Tu m'as bien donné le mode d'emploi permettant de provoquer une crise cardiaque chez la gargouille, non ?

— Non. Je n'aurais pas pu le faire. Le blocage mental m'aurait rendue muette.

— Sacrédieu ! jura Mathias, ce bricolage que tu m'as fait improviser, qu'est-ce que c'était ?

— Une simple procédure de purge énergétique. La bête va recracher de l'énergie comme une locomotive ou une chaudière rejette de la vapeur sous pression. C'est une manœuvre totalement anodine qui ne peut en aucune manière porter préjudice à l'animal. Nous allons purger ses « circuits » de stockage. Je n'ai fait que vous suggérer de décupler la puissance de cette purge, c'est tout. Mais encore une fois, je vous le répète : la gargouille ne risque rien.

— Et ce « jet de vapeur » va nous permettre de filer avec le magot ?

— Je crois. Si mes informations sont exactes, nous allons pouvoir quitter la crypte dans quelques minutes.

Fanning n'en croyait pas ses oreilles. Il venait de se faire manipuler par un tas de gelée protoplasmique déguisé en petite fille !

Soudain la gargouille frémit, se cabra tel un cheval électrocuté. Mathias perdit l'équilibre et roula cul par dessus tête. Son casque alla sonner contre un angle du coffre de fer.

La bête tremblait, contractait ses muscles. Dépliant ses énormes cuisses, elle fit plusieurs sauts au milieu de la crypte. Sous l'impact de ses bonds, les pierres se fendillèrent et la craie du sol s'éleva en nuage pulvérulent.

Sous la carapace osseuse la chair avait changé de couleur. Le flux sanguin s'accélérait, les veines vibraient comme un réseau de tuyauteries sortant d'une chaudière devenue subitement folle. Des pierres se détachèrent de la voûte pour aller exploser au centre de

l'arène.

Les autres gargouilles, après un moment d'hésitation, se mirent à imiter le comportement du chef de troupeau. Les quatre monstres entamèrent une ronde effrénée. Ils sautaient grotesquement sur le périmètre de la crypte, grenouilles colossales caparaçonnées comme des chars d'assaut. Le spectacle était à la fois grandiose et totalement ridicule. Leur course prenait de la vitesse. Les parois de la carrière amplifiaient ce sabbat, lui donnant peu à peu l'ampleur d'un tremblement de terre ou d'une avalanche en formation.

Mal synchronisé, le troupeau se télescopait dans un fracas d'iceberg éventrant la coque d'un navire. Ces chocs secouaient le sous-sol et faisaient chanter les câbles à l'intérieur du puits de l'ascenseur. On eût dit qu'un cataclysme épouvantable montait à cloche-pied du centre du monde.

Brusquement la gargouille commandant la meute s'arrêta et leva son mufler vers la voûte de pierre.

Ses yeux de crabe perdirent leur noirceur pour se mettre à briller d'une étonnante lueur bleutée. Enfin deux traits d'énergie pure jaillirent de ses orbites et s'en allèrent frapper le dôme au beau milieu de la trappe de largage.

Les rayons déchirèrent l'obscurité comme deux lignes tracées au laser tandis que l'air vibrait sur une note incroyablement stridente. La chaleur à l'intérieur de la crypte se fit proprement effrayante. La trappe de métal bouillonna rapidement. Ses volets, devenus mous, s'ouvrirent dans un bruit flasque de voile mouillée, dévoilant l'intérieur de la soute avec son chapelet de torpilles en attente...

Les rayons bleus pénétrèrent dans l'arsenal et léchèrent les masses fusiformes des bombes calées sur leurs berceaux. Ce qui devait arriver arriva...

Quatre cents kilos d'explosifs se volatilèrent dans une énorme flamme pourpre. La déflagration, localisée beaucoup trop en hauteur, ne put pas être absorbée par les gargouilles. Elle se répandit dans le sous-sol de l'immeuble, dévastant les structures de béton, faisant fondre les poutrelles métalliques. L'onde de choc courut au long de la maçonnerie, toutes les vitres de l'immeuble volèrent en éclats tandis que les planchers des dix premiers étages s'entassaient les uns sur les autres, emprisonnant les locataires entre les tranches d'un sandwich de ciment... L'effet de souffle tua la plupart d'entre eux. Trois secondes à peine après l'explosion, la tour se mit à osciller comme un arbre dont on vient de scier la base. Privée de racines, la construction titubait au-dessus des toits environnants. Au ras du sol, et dans un large périmètre, les trottoirs avaient fondu. Le goudron bouillonnant avait giclé de l'autre côté de la rue, maculant les façades. De nombreuses voitures, soulevées par la déflagration, avaient atterri au

sommet des maisons situées dans la zone sinistrée. Elles s'étaient enfoncées dans les greniers, avaient transpercé les derniers étages pour venir écraser les habitants couchés dans leur lit.

Un silence épais succéda au vacarme de l'explosion.

La tour craquait, hésitant entre l'équilibre et l'effondrement. Ses trois sous-sols et son rez-de-chaussée n'existaient plus. Elle reposait sur un moignon noirci qu'aucune racine ne retenait plus en terre. Alors elle commença à bouger, lentement, dans un mouvement de métronome à peine perceptible. Les habitants que la déflagration n'avait pas tués hurlèrent leur épouvante, les ongles enfoncés dans le bois des meubles disloqués. L'immeuble parut hésiter, comme si le souffle de vents contraires le maintenait en équilibre, puis il amorça sa chute...

Ceux qui le virent tomber conservèrent longtemps l'impression d'avoir assisté à l'écroulement d'une montagne. Les trente étages se couchèrent sur bâbord, et se cassèrent à mi-hauteur avant d'avoir touché le sol. Le choc fut effroyable. L'épave du building foudroyé s'effondra en travers de l'avenue, écrasant sous ses divers tronçons une multitude d'immeubles environnants.

Ce fut comme un éléphant mort s'abattant au milieu d'un camping.

Des incendies se déclarèrent, des conduites de gaz rompues occasionnèrent de nouvelles explosions. En quelques minutes le quartier résidentiel de la cité prit l'aspect d'une usine bombardée. Des colonnes d'une fumée épaisse et grasse montèrent dans la nuit tandis que la géographie des rues s'emplissait de foyers rougeoyants.

Du fond de leur cratère les gargouilles regardaient le ciel...

Les parois de la crypte se disloquaient, des blocs de rochers roulaient au fond de l'arène, réduisant l'espace du troupeau. Il était temps de trouver une autre tanière. Le monstre qui commandait le clan sauta hors du trou d'une formidable détente des pattes postérieures. Les autres bêtes l'imitèrent aussitôt. Jaillissant du chaos, les monstres envahirent l'avenue et entreprirent de se déplacer entre les fragments de maçonnerie jonchant l'asphalte.

Ils étaient un peu désorientés par ce nouvel espace dont ils ne percevaient pas les limites. Mais les flammes et les explosions leur parurent de bon augure. Une chose était sûre : ils n'auraient aucun mal à se nourrir au milieu d'une pareille débauche énergétique.

La confusion était telle qu'on ne remarqua pas tout de suite leur présence. Il est vrai que leur carapace se confondait avec la pierraille fracassée répandue aux alentours.

A l'intérieur de l'animal commandant le troupeau, Mathias essayait vainement de se redresser. Le choc encaissé lorsque la bête avait sauté hors du cratère l'avait à demi assommé. Bien que ne pouvant voir ce qui se passait au-dehors, il devinait sans peine que l'initiative de la

fillette avait déclenché une véritable catastrophe. Le vacarme de l'explosion, pourtant amorti par les couches adipeuses de la gargouille, lui avait déchiré les tympans. Ensuite il avait perçu de manière fort distincte la vibration d'un petit tremblement de terre. A présent la bête se déplaçait par bonds successifs, telle une grenouille géante. Et il était extrêmement difficile de se tenir debout dans cette nacelle ballottante qu'était devenue l'estomac du monstre.

— Arrêtez de gigoter, lança la fillette, vous allez déchirer votre enveloppe protectrice. Vous ne pensez pas que je vais m'arracher les cheveux pour vous tailler des manteaux gastro-résistants toutes les cinq minutes ?

Fanning remarqua l'insolence de la gamine, et il comprit qu'elle l'avait bel et bien manipulé. Elle avait toujours su que la purge des circuits énergétiques entraînerait la destruction de la soute à bombes. Elle l'avait amené à saboter l'animal de manière à ce que la « soupape », au lieu de laisser fuser un simple jet de vapeur, crache une haleine de lance-flammes ! Elle avait manœuvré de manière à ne jamais déclencher le processus de blocage implanté dans son cerveau. Le sabotage ne s'apparentait pas au vandalisme, ce n'était que l'amplification d'une fonction naturelle. De plus, à aucun moment elle n'avait mis la main à la « pâte »... Toutes ces précautions lui avaient permis de contourner subtilement les interdictions inscrites dans son esprit. Le plan témoignait d'une grande habileté et d'une rare vivacité intellectuelle.

— Qu'est-il arrivé ? balbutia Fanning. Tout ce vacarme... c'était quoi ?

— Je pense que la soute à explosifs installée dans les sous-sols de la banque a sauté, dit doucement la fillette, les gargouilles ont dû logiquement s'échapper de la crypte. Il ne nous reste plus qu'à trouver un coin tranquille et à quitter notre abri...

— Un coin tranquille ? hoqueta Mathias, mais tous les regards doivent être braqués sur nous ! Et comment veux-tu que nous sortions de ce monstre ?

— En provoquant une crise cardiaque. C'était votre plan initial, non ? Tout à l'heure il n'avait aucune chance de réussir parce que les gardiens ne nous auraient pas permis de sortir de la banque. On nous aurait abattus dans le sas de contrôle. A présent il n'y a plus de banque, ni de gardiens.

Fanning écarquilla les yeux. Cela ne servait à rien de discuter. L'enfant ne possédait que des informations fragmentaires, des données qu'elle avait probablement piratées dans diverses banques informatiques, et ces pièces du puzzle lui dessinaient une image très approximative du monde extérieur. Elle ne pouvait pas comprendre que la ville allait très rapidement se changer en un piège inextricable.

A l'heure actuelle, le standard de la police devait être saturé de coups de téléphone signalant la présence des gargouilles dans l'avenue centrale. Le dispositif allait se mettre en place...

Mathias fronça les sourcils. Le dispositif ? QUEL DISPOSITIF ?

Jamais les forces de police n'avaient eu à affronter un troupeau de coffres-forts vivants dont la puissance de feu dépassait celle d'un char de combat hyper-sophistiqué ! Généralement on s'en prenait aux voleurs, pas aux coffres !

« Quelle merde ! » jura-t-il mentalement.

Il comprenait que la gamine avait profité de son intrusion pour improviser un plan d'évasion totalement dément. Quelque chose avait foiré quelque part... Elle aurait dû normalement être complètement dépourvue d'affectivité, et demeurer indifférente à la perspective – peu réjouissante, il est vrai ! – de passer toute sa vie dans l'estomac d'un monstre. « Un légume programmé », avait dit Cornélius. Dieu ! On était loin du compte. Le « bifteck », le « légume », se payait le luxe d'avoir des états d'âme, des vapeurs ! Il refusait son rôle de « clef » docile et prenait la poudre d'escampette en détruisant une tour d'habitation. Les gens des laboratoires Mikofsky avaient visiblement sous-estimé les capacités affectives du protoplasme servant à la création des êtres de synthèse !

« Allons ! songea Mathias, si elle n'avait pas eu envie de s'échapper, tu serais déjà à demi bouffé par les sucs digestifs. Elle t'a sauvé la mise parce qu'elle a besoin de toi pour saboter le monstre. C'est pour cela qu'elle te maintient en vie, et pour cela uniquement... »

Il se déplaça de manière à pouvoir jeter un coup d'œil dans le tunnel de l'œsophage. Mais tout était noir. La bête conservait les mâchoires serrées.

Il tâta du bout des doigts la surface de son scaphandre. La corrosion poursuivait son lent travail de grignotement. Les bulles, quoique moins grosses, témoignaient de la dissolution du revêtement extérieur. Le suaire gastro-résistant ne faisait que différer l'inéluctable. Dans quarante minutes tout au plus l'armure aurait l'aspect et la texture d'une éponge. Les diastases s'en prendraient alors à la chair de Fanning qu'elles dissocieraient à une vitesse remarquable, séparant les glucides, des lipides, triant les protéines, classant les...

Mathias frissonna. Il observa la fillette à la dérobée. Son visage affichait la même limpidité inhumaine. Elle attendait, assise sur le couvercle du coffre au trésor, immobile et sage. Trop sage...

Les gargouilles, elles, descendaient l'avenue. Les curieux massés aux fenêtres les désignaient du doigt avec des cris apeurés. Au Q.G. des forces de police le standard commençait à clignoter, au bord de l'infarctus.

« Des monstres ! hurlaient les écouteurs. Des dragons ! Dans

l'avenue centrale. Ils ont détruit l'immeuble de la B.D.S... Faites quelque chose ! »

CHAPITRE X

Au commissariat central, la grosse Juvia Trent gesticulait dans son uniforme taché de sueur. Rigolards et impuissants, les inspecteurs assistaient, le nez collé aux baies vitrées, à la débâcle des mécanos qui s'éparpillaient au long des pistes comme des fourmis prises de panique. Faute d'une stratégie adaptée, on avait battu le rappel de toutes les unités de justice autonome parkées dans les hangars. Les machines s'élançaient en vrombissement, la pince à demi levée, les chenillettes cliquetantes. Elles défilaient au milieu des flaques d'huile bleutées, emplissant le garage de leur vacarme de Panzer montant en première ligne.

— C'est idiot, observa Goobble en écrasant son gobelet de café entre ses doigts, les unités de patrouille n'ont légalement aucune raison d'interpeller les coffres échappés de la B.D.S... Et même si elles s'y risquaient, comment s'y prendraient-elles ? Vous croyez qu'elles vont essayer d'enfourner les pachydermes dans leur caisson d'incinération ?

Les rires fusèrent, acides. Les anciens soldats de goudron se réjouissaient de l'inévitable déconfiture des unités robotisées. Il paraissait évident que les machines allaient se couvrir de ridicule. On se passait de main en main les photos des gargouilles qu'on s'était procurées auprès des laboratoires Mikofsky.

— Arrêtez de ricaner comme des gosses ! aboya Juvia. Je viens de lire le compte rendu technique, ces bestiaux sont pratiquement invulnérables. Je ne sais absolument pas comment reprendre le contrôle du troupeau. Le directeur de la B.D.S. habitait avec ses cadres d'état-major au-dessus de l'établissement. Ils sont tous morts à l'heure actuelle. Personne n'a la moindre idée du code qui leur permettait d'entrer en contact avec les coffres. Les gargouilles vont déambuler à travers la ville en semant une panique monstre.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? répéta Goobble. On n'a même pas un fusil de chasse sous la main...

— Vous allez partir là-bas, dans le sillage des unités, ordonna Juvia Trent, il faut que les chars de patrouille encadrent le troupeau comme des chiens de berger, vous comprenez ? Qu'elles n'essayent surtout pas d'attaquer les gargouilles, ces animaux disposent d'un potentiel défensif qui ferait pâlir la marine de guerre.

— Pourquoi l'immeuble s'est effondré ? demanda quelqu'un. C'était une tour toute neuve. Un truc super-luxueux...

— La B.D.S. stockait un arsenal dans ses caves, répondit brièvement Juvia, je pense qu'un détonateur défectueux a mis le feu aux poudres. Effrayés par l'explosion, les coffres vivants se sont

éparpillés. Il faut les encadrer et les conduire au jardin zoologique. J'ai prévenu le directeur, il tient à notre disposition plusieurs fosses désaffectées. Si nous procédons discrètement, tout se passera bien. Ces bêtes ne doivent à aucun moment avoir l'impression qu'elles sont victimes d'un hold-up ou d'une tentative d'effraction... car elles se défendraient. Goobble, filez avenue centrale et débrouillez-vous avec les mécanos pour qu'ils réduisent les capacités offensives des unités autonomes.

Goobble ramassa son manteau de cuir et sortit sur l'aire de manœuvre. Juvia serra les mâchoires, elle sentait venir la catastrophe. Les unités cybernétiques n'avaient pas assez de doigté pour mener cette opération à bien. Leur pratique de la justice expéditive allait se révéler un handicap insurmontable. Cette fois malheureusement il ne s'agissait plus de saisir un petit voleur au collet pour le passer à la rôtière. Les monstres qui descendaient en ce moment même de l'artère la plus cotée de la capitale ignoraient la peur. Ils défendraient jusqu'au bout les trésors ballottant au creux de leur estomac.

La grosse femme essuya d'un revers de main la sueur qui perlait à son front. Il suffisait d'un simple faux pas pour que la ville entière bascule dans le cauchemar et la destruction. Le téléphone sonna à nouveau. Le capitaine marcha vers son bureau d'un pas pesant. La pendule affichait : zéro heure trente quatre.

*

**

La voiture de service remontait l'avenue, zigzaguant entre les chicanes et les barrières mobiles installées par les pompiers. Les gyrophares coiffant les différents véhicules d'intervention clignotaient dans la nuit en jetant des flashes bleus et rouges qui allumaient de curieux reflets sur les casques de chrome des sauveteurs. Goobble n'avait plus envie de rire. Le spectacle de la tour couchée de tout son long en travers de la rue, et des immeubles environnants réduits à l'état de monceaux de briques fumants, lui paraissait soudain dépourvu de tout pouvoir hilarant.

Dix unités autonomes progressaient vers la place Verneuve, là où les gargouilles se trouvaient actuellement rassemblées. Au fur et à mesure que la distance d'approche rétrécissait, Goobble devenait nerveux. Il pianotait anxieusement sur le tableau de bord en regardant les pompiers courir entre les blocs de béton encastrés dans l'asphalte. L'avenue semblait avoir été victime d'un tremblement de terre. Le sol disparaissait sous le verre brisé provenant de l'éclatement des fenêtres et l'on butait à tout moment sur des objets incongrus : une baignoire couronnant une cabine téléphonique, des meubles entassés en vrac dans une bouche de métro, des vêtements recouvrant l'étendue des trottoirs.

Les cadavres, ou du moins ce qu'on avait réussi à en extraire des décombres, reposaient sous des bâches plastifiées. Les bosses irrégulières qu'ils dressaient sous la toile permettaient de réaliser à quel point ils étaient en mauvais état. Une odeur de poudre brûlée flottait dans l'air et le vent rabattait des bouffées de suie qui maculaient les autopompes d'une chevroline de taches noires.

Goobble s'agita sur son siège. A côté de lui, le mécano de la brigade de nuit essuyait la sueur qui lui coulait sur le visage à l'aide d'un chiffon graisseux.

— Bon sang ! jura l'inspecteur, tu as bien réglé les unités de justice au seuil d'agressivité minimum ?

— Oui, grommela le mécano, mais ne vous faites pas trop d'illusion. Ces réglages, c'est du bidon. Les chars d'intervention ont tendance à réagir en fonction de la taille de la cible. Elles s'adaptent, quoi ! La masse des gargouilles risque de perturber leurs circuits de détection. Si elles se sentent menacées, elles attaqueront d'emblée pour décontenancer l'adversaire.

— Quel merdier ! rugit Goobble, il ne manquerait plus que ces foutus robots essayent de les faire entrer de force dans leur caisson d'incinération !

L'image paraissait tellement grotesque que les deux hommes éclatèrent d'un rire nerveux. Cinq minutes plus tard ils apercevaient les silhouettes effrayantes des coffres vivants rassemblés au centre de la place. Les monstres semblaient dans l'expectative, perturbés par l'espace infini qui s'ouvrait devant eux. Ils avaient instinctivement adopté une disposition en cercle leur permettant de faire face à une éventuelle agression.

Les unités d'intervention ralentirent en cliquetant, tels des tanks ajustant leur ligne de tir, puis elles montèrent à l'assaut, la pince levée.

« On dirait des pelleteuses se préparant à déblayer des gravats », songea l'inspecteur. Et il sentit que les choses allaient mal se passer. Très mal...

Les chars de patrouilles se ruèrent vers les animaux comme s'il s'agissait de simples chiens enragés qu'on pouvait soulever par la peau du dos ! Les pinces s'abattirent sur l'échiné des gargouilles sans parvenir à mordre la corne composant les carapaces. Goobble vit distinctement fuser des étincelles entre les doigts métalliques raclant l'armure granitique enrobant les monstres. Il jura. Comme il l'avait prévu, les unités avaient toutes ouvert le capot de leur caisson d'incinération, témoignant de leur désir d'en finir avec ces crapauds troublant l'ordre public.

— Bordel ! souffla l'inspecteur, c'est comme si elles essayaient de faire entrer un éléphant dans une cocotte minute !

Ses jambes tremblaient. Il chercha fébrilement le micro de sa radio.

— Capitaine ! Capitaine ! haleta-t-il, ça va très mal ! Les robots veulent faire rôtir les bêtes ! Qu'est-ce qu'on fait ?

Délaissant les carapaces, les bras articulés s'en prenaient maintenant aux parties molles de l'anatomie des coffres vivants. Les mains d'acier se refermaient à présent sur les cuisses ou les pattes antérieures dont elles pinçaient la peau écailleuse avec l'intention bien arrêtée de la déchirer.

Inamovibles, les gargouilles commençaient toutefois à montrer des signes d'impatience. La lézarde de leur gueule s'entrouvrait lentement au milieu de leur mufle ravagé. Les chars de justice, eux, s'entêtaient à dépecer sur pied ce gibier capturé en flagrant délit de vagabondage. Les pinces crissaient, s'acharnant à arracher des fragments de viande pour les jeter dans les caissons d'incinération.

« Puisque ces contrevenants sont trop gros, semblait avoir décrété l'ordinateur de sanction, nous allons les brûler morceau par morceau ! »

Les unités robots s'agitaient en cliquetant, déconcertées par la résistance de cette chair élastique mais inentamable. Certaines d'entre elles, suspendue au cou des bêtes comme des belettes à la gorge d'un lapin, ne touchaient plus le sol. C'en était trop. Les gargouilles passèrent à l'attaque. Goobble vit s'ouvrir les gueules les plus effrayantes qu'il lui ait jamais été donné de voir. Ces crevasses hérissées de crocs s'abattirent sur les chars robotisés et les broyèrent avec la même efficacité qu'une presse hydraulique. Les tôles hurlèrent en se tordant, les caissons d'incinération éclatèrent, vomissant leurs entrailles chauffées à blanc. Les gargouilles mâchaient l'acier comme des fauves dépècent une proie. Les boulons coulaient entre leurs dents tandis qu'explosaient les réservoirs. « Jésus-Christ ! » balbutia le petit mécano en se signant.

Goobble pressait le micro comme un citron.

— Capitaine, hurla-t-il sur un ton hystérique. Les gargouilles sont en train de bouffer les unités de justice. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Rien, répliqua la voix sourde de Juvia Trent, repliez-vous. Maintenant c'est le travail de l'armée.

Goobble hocha la tête, incrédule. Devant lui les monstres achevaient de mettre en pièces le dernier char d'intervention.

Sarah Muraille fut la première à entendre les hélicoptères. Elle était allongée sur son lit de cuir, nue, moite. Les cuisses encore collantes du sperme répandu par le call-boy de l'agence de plaisir à domicile. Elle avait beaucoup bu, et l'espace d'une seconde elle crut que les bourdonnements qui lui emplissaient la tête étaient les signes annonciateurs d'une forte migraine éthylique.

Elle se redressa, et sa peau humide chuinta en se décollant du cuir.

Elle se sentait lourde et vieille. Elle tourna le dos au miroir pour ne pas surprendre le reflet de son visage bouffi par les excès de la nuit. Le petit gigolo dormait, bras et jambes étalés. C'était un jeune homme mince et blond, pourvu d'un pénis incroyablement long. Les femmes mariées faisaient souvent appel à lui pour combler les fantasmes nés d'un après-midi d'oisiveté. Sa clientèle se composait presque uniquement d'épouses de cadres supérieurs lasses des expositions de peinture et des salons de thé.

Sarah tituba jusqu'à la fenêtre. Depuis le départ de Mathias, elle n'avait pratiquement pas cessé de boire, espérant ainsi anesthésier l'angoisse qui grandissait en elle au fur et à mesure que s'écoulaient les jours. Son organisme commençait à donner des signes manifestes d'intoxication mais elle ne pouvait s'empêcher de recommencer, vidant verre après verre.

Elle posa son front brûlant contre les carreaux. Les hélicoptères volaient à la queue leu leu, dans le canyon délimité par les façades des immeubles. Ils étaient équipés de puissants projecteurs dont les faisceaux balayaient la rue. Sarah frissonna, brusquement saisie par un mauvais pressentiment. Les appareils uniformément recouverts d'une peinture kaki d'apparence militaire étaient tous puissamment armés. De grosses mitrailleuses à tritube rotatif encadraient la bulle translucide des cockpits, tels les dards d'un insecte vecteur de maladies mortelles. Les hélicos volaient au ralenti, brassant paresseusement l'air, mais le souffle de leurs pales giflait les façades et faisait trembler les vitres.

Sarah ouvrit la fenêtre. Elle reçut un coup de poing invisible entre les seins et dut reculer précipitamment.

A l'intérieur de l'appartement les vêtements épars s'envolèrent à la suite des revues et des journaux accumulés au pied du lit.

— Hé ! protesta le petit gigolo, c'est quoi cet ouragan ?

Sarah ne répondit pas. Elle venait d'apercevoir les gargouilles, immobilisées à cent mètres en amont. Son cœur rata un battement. Comment étaient-elles sorties de la crypte ? Fanning n'avait jamais envisagé un tel plan ! « Quelque chose a foiré, songea-t-elle, c'était à prévoir... »

A l'instant même les hélicoptères se positionnèrent en formation de combat et chargèrent les gargouilles en ouvrant le feu.

Les balles explosives déchirèrent l'espace dans un vacarme d'étoffe lacérée. Sarah se boucha les oreilles pour échapper à la stridence de cette agression sonore. Les ondes de choc du mitraillage se répercutaient dans sa chair et faisaient balloter ses seins. Des tableaux se décrochèrent, et de nombreux livres basculèrent hors des rayonnages de la bibliothèque. Au bout de l'avenue, les balles explosives ricochaient sur la carapace des monstres en éparpillant des

gerbes d'étincelles. Les gargouilles se tournèrent pesamment pour faire face à cette nouvelle agression.

Sarah crispa les poings. Les ricochets des projectiles avaient criblé d'impacts les façades des plus proches immeubles. Beaucoup de curieux agglutinés aux balcons étaient tombés, hachés par cette mitraille qui ne leur était pas destinée. Du sang commençait à couler de l'appui des fenêtres, inscrivant de longues coulées écarlates sur la blancheur de la pierre.

Les hélicos passèrent en rase-mottes au-dessus des bêtes et filèrent jusqu'à la place de l'Extrême-Onction pour amorcer leur demi-tour. Les balles avaient labouré l'asphalte et le béton sans causer le moindre dommage aux gargouilles...

— Bordel ! jura le petit blond en s'accoudant à la rambarde, qu'est-ce c'est que ce destroy ?

— Habille-toi, coupa Sarah, remballe ta pine et prends le fric sur la table de chevet. Je te ferai signe un de ces jours, si on survit à ce qui se prépare !

— Tu rigoles ? ricana le blondinet en souriant jaune.

Sarah ne daigna pas répondre. Elle s'habilla en hâte, choisissant des vêtements solides et imperméables, aux poches multiples. Elle y entassa de l'argent, un couteau, un petit revolver à crosse de nacre, ainsi qu'une mini trousse de soins d'urgence.

— Hé ! observa le jeune homme, qu'est-ce que tu fous ? Tu te prépares pour l'exode ou quoi ?

Il ne put pas en dire plus. Les appareils revenaient. Ils ouvrirent le feu, prenant l'avenue en enfilade. Les balles perdues éparpillèrent les façades et réduisirent en bouillie les voitures arrêtées au long des trottoirs.

Mais la patience des gargouilles était épuisée. Celle qui semblait commander le troupeau leva le mufler pour fixer l'essaim des hélicoptères. Une seconde elle eut l'air d'un énorme canon alignant ses repères de visée, puis deux jets d'énergie pure fusèrent de ses orbites et frappèrent les appareils de tête.

Sarah poussa un hurlement. Les machines volantes se changèrent en boules de feu tandis que leurs hélices continuaient à tourner dans le vide, séparées des carcasses qu'elles avaient pour fonction de propulser. Sarah écarquilla les yeux, épouvantée. Les pales étincelantes volaient entre les immeubles comme des étoiles de ninja. Des étoiles géantes. Elles dérivèrent enfin sur tribord puis percutèrent une façade, explosant tel un bouquet de lames de rasoir.

Sarah Muraille se jeta à plat ventre. Les tronçons de métal lacéraient la rue, éventraient les maisons, dans un froissement de sabres jaillissant de leur fourreau. « Ben merde alors ! » glapit le blondinet accoudé à la fenêtre.

La seconde d'après sa tête roulait sur la moquette, à quelques centimètres du visage de Sarah. Le corps décapité, mû par un mouvement réflexe, fit quelques pas en arrière, comme s'il obéissait à un ordre parvenu trop tard.

Sarah rampa précipitamment vers la porte. Son regard ne parvenait pas à se détacher du corps nu, au cou tranché au ras des clavicules, et qui perdait son sang en longues saccades pourpres. Elle déverrouille le battant et se jeta dans l'escalier.

Dans la rue, les gargouilles achevaient de détruire les derniers survivants de l'escadrille de chasse. Cette escarmouche les avait énervées, et elles sautaient sur place pour manifester leur colère. Les chocs occasionnés par les rebonds disloquaient les trottoirs. L'asphalte pelait, dévoilant les anciens pavés tapissant l'avenue.

Des sécrétions complexes stimulaient leur cerveau, activant une à une les différentes phases d'une stratégie de réponse graduelle. Harcelées sans relâche, elles se sentaient maintenant dans l'obligation de passer elles-mêmes à l'attaque. Ce hold-up d'envergure dépassait le cadre des répliques ordinaires. Il ne fallait plus seulement se contenter de repousser les assaillants, mais aussi les détruire pour décourager leur persévérance. Les animaux cessèrent de sauter et entreprirent aussitôt de brouter les pavés ! Ils dévorèrent ainsi le tiers de l'avenue, englutissant le petit cube de pierre à une vitesse phénoménale. Quand ils se redressèrent, la gueule encombrée de caillasse, ce fut pour cracher cette mitraille aux alentours, lapidant les forces de police et les camions de l'armée qui tentaient de leur barrer la route. Propulsés avec une rare violence, les pavés aplatirent les hommes et les véhicules. C'était comme si tout à coup un millier de catapultes s'étaient mises à bombarder la perspective de l'avenue.

Sarah, elle, avait gagné le rez-de-chaussée. Elle voulait courir jusqu'à la plus proche station de métro et se dissimuler au cœur du labyrinthe des couloirs, là où les gargouilles ne pourraient pas l'atteindre.

Elle s'arrêta dans le hall. Tous les habitants de l'immeuble attendaient sur leur palier respectif, un sac ou une valise à la main, ne sachant quelle attitude adopter. Les enfants pleurnichaient, accrochés aux jupes de leur mère, les hommes, très pâles, essayaient de faire bonne figure.

— Qu'est-ce qui se passe ? chuchota une vieille femme. Vous avez vu ces bêtes ? D'où sortent-elles ?

— De l'immeuble de la B.D.S., lança la concierge, elles vivaient dans les caves. Je crois qu'on les utilisait pour assurer le chauffage central...

Des cris d'indignation fusèrent. Sarah traversa le hall et risqua un oeil dans la rue. Les gargouilles ne bougeaient plus, et la station de

méto bâillait comme un havre de salut à moins de cent mètres...

Pourrait-elle les franchir sans éveiller l'attention des monstres ?

Elle choisit de ne pas trop réfléchir et s'élança, les coudes au corps, sans regarder derrière elle. La concierge hurla devant tant d'imprudences mais Sarah filait déjà comme le vent, zigzaguant pour ne pas se tordre les chevilles sur les pavés jonchant la chaussée.

La rue vibra comme si les animaux se mettaient en branle, attirés par cette proie minuscule qui se promenait sous leur nez.

Sarah dégringola les marches menant à la station, enfonça une porte vitrée d'un coup d'épaule et sauta par-dessus les tourniquets du contrôle des billets. Il lui sembla qu'une ombre gigantesque se cassait en accordéon sur les degrés de l'escalier. Mais elle se répéta qu'elle ne risquait rien. Les gargouilles étaient bien trop grosses pour s'infiltrer dans les couloirs du méto. Elle s'accrocha à la rampe caoutchouteuse d'un escalator et se laissa véhiculer jusqu'aux quais. Les tunnels carrelés de blanc étaient déjà pleins de réfugiés hagards traînant des valises. Sur le quai, une foule fébrile se pressait au risque de basculer sur les rails. On attendait la première rame pour fuir à l'autre bout de la ligne, vers l'une des portes de la ville. Sarah fut aussitôt rejetée en arrière à coups de coude. Elle se retourna aplatie contre un distributeur de friandises, le souffle coupé et l'estomac douloureux.

La rame jaillit du tunnel. Ses wagons débordaient déjà de voyageurs entamant leur exode souterrain. Dès que les portières s'ouvrirent ce fut l'empoignade. Ceux qui se trouvaient à l'intérieur repoussaient ceux qui voulaient monter. Sous la pression de cette foule en délire des vitres éclatèrent, des portières se tordirent. Sarah renonça à prendre part à la mêlée. On arrachait les sièges et les banquettes pour augmenter l'espace disponible. Le conducteur faisait mugir la sirène de départ sans parvenir à interrompre le flot qui montait à l'assaut des wagons.

Subitement une vibration terrible ébranla le sol. La voûte du tunnel creva dans une averse de gravats et une gargouille tomba au milieu des rails, après avoir traversé l'épaisseur de la chaussée. Des hurlements de panique fusèrent de toute part, tissant un invraisemblable charivari. Le monstre occupait toute la largeur du tunnel. On eût dit un éléphant coincé dans un couloir. Sarah comprit qu'il avait réussi à crever l'asphalte à force de sauter sur place. Pris de panique, les fuyards tentaient maintenant de s'extirper des voitures, mais ils étaient trop nombreux et se gênaient mutuellement. La mêlée prit la forme d'un fouillis de bras et jambes désespérément noués. La gargouille baissa la tête, ouvrit la gueule, et mordit les rails. Sarah vit distinctement le flux énergétique jaillir de sa gueule hideuse pour courir au long des rails en éclairs bleutés. La décharge crépita en touchant les roues du train qui s'illuminèrent. L'électricité se

communiqua en vague mortelle aux structures d'acier des wagons. Les parois s'auréolèrent d'un grésillement d'étincelles pendant que la chaleur s'élevait de plusieurs centaines de degrés.

Sarah recula en suffoquant, giflée par cette haleine de brasier. Au présent les voitures viraient au rouge, comme des pièces de métal jetées dans une forge. Pris dans le piège de la fournaise, les voyageurs se débattaient, le visage couvert de cloques. Dès qu'ils tentaient de saisir la poignée d'une portière, leurs paumes grésillaient et fumaient. L'énergie soufflée par l'animal avait transformé la rame en une gigantesque résistance qui rougissait comme les tortillons d'acier d'un grille-pain.

Sarah se mordit le dos de la main pour ne pas hurler. Les vêtements des malheureux s'enflammaient comme si on les avait aspergés d'essence. Des torches vivantes se convulsaient au cœur des wagons transformés en fours crématoires. Ne pouvant en supporter davantage, Sarah prit la fuite. Elle se lança la tête la première dans le premier couloir qui s'ouvrait devant elle et courut à perdre haleine, se cognant aux parois carrelées.

D'autres personnes galopaient dans son sillage, se piétinant, écrasant les enfants perdus qui avaient le malheur de remonter la voie à contre-courant. La rame électrocutée brasillait dans leur dos, inondant les couloirs d'une lumière rouge qui roussissait les affiches et faisait fondre les chewing-gums à l'intérieur des distributeurs automatiques.

Sarah haletait, la poitrine prise dans un étau. Il lui sembla que sa peau cloquait sur sa nuque et que ses cheveux sentaient le crin brûlé. On la talonnait. Elle se laissa porter par le flot élastique de la foule en essayant de ne pas tomber.

*

**

Cornélius Vladewsky se cramponnait à la rambarde de la fenêtre, tétanisé par l'horreur. Devant lui la ville incendiée, déchiquetée, se consumait dans la nuit. Un peu partout on avait allumé en hâte de gros projecteurs de défense aérienne qui trouaient l'obscurité de leur pinceau blanc. Les gargouilles se déplaçaient en zigzag entre ces taches de lumière aveuglantes. On les voyait se matérialiser furtivement dans le trajet des halos, puis disparaître d'une détente des cuisses. Ces irruptions fantomatiques accentuaient l'aspect terrifiant de leur physionomie. Cornélius ne parvenait pas à fuir ce spectacle dantesque. Les animaux sautaient par-dessus les maisons, et leur ventre rasait les cheminées et les antennes de télévision. Scalpant les toits.

Le point culminant de cette course aberrante fut atteint lorsque la plus grosse des gargouilles prit son élan et plongeait dans la façade

d'une tour ultra-moderne, traversant la construction de béton de part en part tel un projectile vivant. Elle ressortit du côté opposé, dans un jaillissement des débris et de meubles, projetant en tous sens les « entrailles » du building qui se répandirent sur les trottoirs en flaqes informes mêlant cadavres broyés et mobiliers en miettes.

Répétant docilement cette initiative, les autres bêtes s'employèrent à faire de même, sautant à travers les tours environnantes comme des chiens de cirque dans un cerceau recouvert de papier.

Cornélius gémissait sans s'en rendre compte. La bave de la stupeur lui coulait sur le menton. Il regardait les bâtiments au ventre béant, troué, et la peur liquéfiait ses intestins. Il craignait, en ébauchant le moindre mouvement, de perdre le contrôle de ses sphincters.

Une gargouille juchée sur l'Arc du Souvenir avait entrepris de dévorer l'arche de pierre entre les piliers de laquelle brûlait la traditionnelle flamme commémorative. Le monument s'écroulait, perdant ses statues. Les noms des soldats défunts se disloquaient sous l'assaut des lézardes. La bête sauta sur le sol, s'approcha du disque de cuivre au centre duquel fasseyait la flamme... et l'aspira. Comme on gobe une huître. Sitôt le brûleur arraché, le gaz se mit à fuser de la canalisation malmenée, et un jet de feu de plusieurs mètres monta vers le ciel. La gargouille, elle, léchait les flammes avec gourmandise, heureuse de cette aubaine énergétique dont elle se gavait. La morsure du brasier ne laissait aucune trace sur sa peau écailleuse. On eût dit qu'elle s'abreuvait au jet d'une fontaine sans souci des éclaboussures.

La chaleur intense dégagée par ce dernier incendie faisait fondre le bitume tout autour du monument saccagé, et de longues coulées noires descendaient l'avenue, enracinant les voitures en stationnement dans un socle basaltique. Le reste de la meute mâchait allègrement les fils des circuits de distribution électrique, y injectant une surcharge énergétique qui courait d'une maison à l'autre, d'appartement en appartement. Les télévisions et les appareils électroménagers explosaient sous cette surcharge, les plinthes s'enflammaient comme si les fils de cuivre serpentant au ras du sol venaient de se changer en cordeau Bickford. Un peu partout les chaudières s'emballaient, propulsant leurs aiguilles de contrôle dans la zone rouge des cadrans de surveillance. L'eau bouillonnait dans les serpentins des chauffe-eau électrique, et les accumulateurs ronronnaient comme des lessiveuses oubliées sur le feu.

Cornélius sursauta. Le robinet de la cuisine venait de sauter au plafond pour laisser fuser un jet de vapeur sous pression qui noya la pièce dans un brouillard moite. Le vieil homme se rua sur la porte pour empêcher la propagation du nuage, mais, au même instant, le radiateur explosa telle une pièce d'artillerie encrassée, vomissant une cinquantaine de litres d'eau bouillante qui frappèrent Vladewsky en

plein visage, l'aveuglant et levant sur sa peau des cloques gigantesques.

L'ancien chercheur des laboratoires Mikofsky s'effondra sur le tapis élimé en hurlant de douleur. À tous les étages de semblables scènes se déroulaient. Les robinets des baignoires crachaient un liquide chauffé à plus de deux cents degrés. Des hommes et des femmes furent cuits en quelques secondes dans leur douche ou leur jacuzzi. Ils tombèrent, asphyxiés par la chaleur, avant même d'avoir pu hurler, et leur chair bouillie, se détacha de leurs os pour se mettre à flotter en paquets blanchâtres et trop cuits.

Les chasses d'eau elles-mêmes explosèrent. Les réfrigérateurs court-circuités se métamorphosèrent en fours et carbonisèrent en quelques secondes les aliments entassés entre leurs parois émaillées.

Toutes les ampoules se volatilèrent dans un crépitement de flash, et les abat-jour des lampes de chevet s'enflammèrent comme autant de torches résineuses. Cornélius Vladewsky gémissait sur la moquette, à demi-inconscient. La peau de son visage pelait déjà, laissant les muscles faciaux à nu. Il glissait doucement dans le coma quand son fourneau à gaz explosa, faisant s'écrouler le plafond. Quelques minutes après, l'immeuble entier n'était plus qu'une torche ondulant dans la nuit.

*

**

Sarah courait, perdue dans le labyrinthe du métro. La gargouille qui avait crevé le tunnel, quelques instants plus tôt, donnait à présent des coups de tête dans les parois entourant les quais. Sa corpulence lui interdisait l'accès des couloirs et l'impossibilité dans laquelle elle se trouvait de poursuivre les fuyards semblait la rendre folle. Elle trépignait sur place, en tressautant comme un vibromasseur géant, et ses secousses ébranlaient les murs, descellant les carreaux de faïence tapissant la voûte. Sarah sentit le tremblement du sol monter dans ses chevilles. Elle trébucha, faillit être piétinée par la meute hagarde qui galopait vers la surface, et se rattrapa de justesse à la rampe d'un escalier. Il fallait qu'elle s'extirpe de ce piège. Contrairement à ce qu'elle avait pensé tout d'abord, le métro ne constituait pas un refuge valable. En s'attardant au sein des galeries, elle risquait de se retrouver ensevelie sous une avalanche de gravats et de carrelage.

Elle entreprit de se hisser marche après marche vers la surface.

À l'extérieur, la sixième compagnie des chais de combat venait de commencer à tirer une salve de barrage contre les gargouilles qui se dirigeaient insensiblement vers la sortie de la ville. Les obus à tête explosive s'écrasaient sur la chair des monstres qui buvait aussitôt la gerbe de feu née de l'impact comme une éponge avale une flaque d'eau.

L'une des gargouilles s'avança vers un blindé et referma sa gueule autour du canon jaillissant de la tourelle, comme si elle allait aspirer un soda au moyen d'une paille ! Gonflant les joues, elle souffla de toutes ses forces dans le conduit d'acier, déversant dans l'habitable un ouragan d'air comprimé qui fit éclater le tank et s'éparpiller ses boulons...

Le reste du troupeau descendait vers le fleuve. Au lieu d'emprunter les ponts jalonnés de réverbères, les monstres sautèrent dans l'eau grise qui coulait entre les quais. Leur plongeon souleva une vague boueuse qui submergea les rives et emporta les caissons de bois des bouquinistes. La horde s'ébattit un instant dans le lit du fleuve, remuant la vase, puis, dans un parfait ensemble, les animaux purgèrent le trop plein d'énergie accumulée grâce au harcèlement des blindés.

Des rayons bleus jaillirent de leurs orbites pour vriller l'eau qui ne tarda pas à fumer, puis à bouillir. En quelques minutes la surface des flots fut couverte de poissons cuits au court-bouillon. Les péniches ancrées à peu de distance se retrouvèrent dans la même situation qu'une casserole placée au bain-marie. Le fleuve bouillonnait sur plusieurs centaines de mètres, et les bulles énormes des turbulences éclataient contre les coques avec des bruits sourds. Les mariniers dansaient en hurlant sur leurs bateaux transformés en marmites. Une vapeur dense s'élevait vers le ciel, enveloppant les ponts dans un brouillard artificiel chargé de gouttelettes brûlantes.

C'est ce moment que choisit Sarah pour émerger de la station Vaudeuil-Kozersky à l'entrée du pont de Crowley. Elle fut entraînée par la foule qui tentait de traverser le fleuve pour rejoindre le centre ville, dont les gargouilles s'éloignaient manifestement. Poussée en avant par un mur élastique de coudes et de poitrines, elle fut littéralement portée jusqu'au milieu du pont sans que ses pieds touchent terre une seule fois. Le brouillard de vapeur la frappa de plein fouet, lui emplissant les poumons d'une humidité frisant les cent degrés. Elle suffoqua, la gorge et les bronches brusquement mis à vif. Autour d'elle ses compagnons de fuite titubaient eux aussi. Certains avaient déjà le visage et les mains cloqués. Sarah recula, cherchant l'appui de la rambarde de pierre.

Quelqu'un s'agrippa à son épaule, la poussant brutalement en arrière. Ses reins heurtèrent le garde-fou... Elle bascula par-dessus le parapet sans réussir à se rattraper aux volutes des piliers. Elle voulut hurler mais la vapeur lui emplît la bouche, cuisant instantanément sa langue et son cri.

Elle s'enfonça tel un poids de fonte dans les tourbillons d'eau bouillante. Au bout d'une minute à peine, la chair commençait à se détacher de ses os.

Alors seulement, les gargouilles quittèrent le fleuve.

Loin du tumulte, dans son appartement aux volets clos, Patricia dormait du lourd sommeil des narcotiques. Elle était nue, comme à l'ordinaire, échouée telle une naufragée sur son matelas posé à même le sol. Un mince filet de bave coulait de ses lèvres entrouvertes, et ses bras se refermaient sur un gros catalogue de protection urbaine. Elle rêvait, ignorant tout du déluge qui ravageait la ville.

Elle rêvait de scaphandres achetés à crédit, d'armures cousues sur mesure, de casque audio-vidéo, de...

Les gargouilles venaient d'atteindre les faubourgs, laissant derrière elles un paysage dévasté peuplé de cadavres, de décombres, et de blindés détruits. Dans quelques heures la nuit tirerait à sa fin.

CHAPITRE XI

Mathias gémit de douleur et se recroquevilla au fond de la poche stomacale. Les sucs digestifs avaient rongé le revêtement externe du scaphandre dans toute son épaisseur, réduisant la coquille protectrice à une mince pellicule dans laquelle s'ouvraient à présent des trous de la grosseur d'une tête d'épingle. Ces ouvertures, quoique minuscules, laissaient filtrer des gouttelettes corrosives qui attaquaient maintenant l'épiderme de Fanning. Chaque nouvelle infiltration se traduisait par une brûlure aiguë, analogue à celle qu'aurait provoqué l'extrémité incandescente d'une cigarette écrasée à même la peau. Les cadrans de contrôle tapissant l'intérieur du casque clignotaient de tous leurs leds, annonçant la prochaine débâcle des circuits.

La fillette s'approcha de Fanning et effleura le scaphandre du bout des doigts. Elle comprit qu'il fallait entamer au plus vite la procédure de sortie. Si elle tardait trop, le voleur succomberait bientôt à l'assaut des sucs digestifs et elle perdrait toute chance de rompre le cordon ombilical qui l'attachait au monstre. En tuant la bête, en emportant le trésor et en se plaçant sous la tutelle de cet homme, elle avait une chance de s'infiltrer dans le monde extérieur. Mais pour cela elle avait besoin d'un mentor, d'un intermédiaire qu'elle pourrait aisément faire passer pour son père. Le voleur ne devait pas mourir...

— Écoutez, dit-elle, il faut passer à la dernière phase du plan. Vous comprenez ce que je veux dire ?

Elle s'appliquait à demeurer elliptique, de manière à ne pas formuler clairement l'hypothèse de l'assassinat de la gargouille. Elle devait ruser, contourner le contrôle mental en usant de chemins tortueux.

Mathias se redressa. Son visage était crispé, sa bouche tremblait chaque fois qu'une goutte acide lui dévorait la peau. Dans l'état actuel de la cuirasse, le film végétal gastro-résistant n'était plus d'aucune utilité.

— Nous allons procéder comme tout à l'heure, expliqua patiemment la petite fille, je vais réciter une nomenclature et vous en tirerez les conclusions qui s'imposent. Pensez-vous être capable de le faire ? Nous ne disposons plus que de quelques minutes avant que votre scaphandre s'émiette.

— Je... je vais essayer, balbutia Mathias. Vas-y.

La fillette commença aussitôt son énumération anatomique. Fanning écouta puis entreprit de s'orienter. Mais il souffrait et éprouvait beaucoup de difficulté à se concentrer. La gamine, elle-même, avait perdu toute son assurance. Son débit devenait hésitant, elle s'interrompit, fermait les yeux... Mathias comprit qu'elle avait du

mal à s'abstraire suffisamment pour chasser de son esprit la réalité de ce qu'elle était en train de faire. Si elle se mettait brusquement à penser « Je tue la bête », son cerveau se bloquerait et elle resterait prisonnière d'une transe cataleptique qui agirait à la manière d'un véritable court-circuit mental. Fanning rampait sur les coudes en écoutant craquer son scaphandre trop mince. Il nouait des nerfs, improvisait des épissures sur le système nerveux du monstre. Les gouttes acides ruisselaient entre ses omoplates, lui ravinant l'épiderme. Il avait l'impression qu'un bourreau consciencieux lui promenait la lame d'un couteau rougi au feu le long de l'échiné. Il serra les mâchoires pour ne pas hurler.

Il avait tout à la fois hâte et peur de quitter le ventre de la bête car il devinait que la fuite des gargouilles à travers la ville avait occasionné un certain désordre. La voix de l'enfant montait, aigrette, saccadée. Mathias termina son travail de sabotage en espérant avoir correctement interprété les données du « manuel ».

La fillette se tut. Elle semblait épuisée, et des crispations singulières agitaient son visage.

— J'ai... j'ai... f...fait ce que j'ai pu, bégaya-t-elle. II... il était là... tout près de se déclencher.

Il comprit qu'elle faisait allusion au contrôle mental dont la vigilance avait dû s'éveiller malgré les ruses déployées.

Fanning saisit la poignée du coffre et s'approcha du canal de l'œsophage. Maintenant tout devait aller très vite car l'armure était en train de se ratatiner. « Pourvu que nous ne sortions pas de la gueule du monstre sous le feu des projecteurs », songea-t-il. Mais il n'eut pas le temps de creuser cette hypothèse car la bête se cabra brutalement et un tremblement irréprensible s'empara de ses viscères.

« Ça y est ! exulta Fanning, cette saloperie est en train de crever ! »

Il cramponna les poignées du coffre au trésor. Un spasme terrible contracta l'œsophage, les projetant en avant, comme si la bête essayait de les vomir. « Crève ! vociférait mentalement Mathias, crève donc ! »

La gargouille piqua du nez comme un avion qui percute le sol. Mathias et l'enfant dévalèrent cul par dessus tête le toboggan du tube digestif pour rouler dans la caverne buccale. Le monstre râlait, la gueule entrebâillée.

— Il faut passer entre ses dents ! cria la fillette.

Mathias grimaça. Si l'animal venait à contracter les mâchoires il serait broyé. Un flot de bave et de sécrétions biliaires les fit glisser sur le matelas spongieux de la langue. La petite fille hésita, puis se coula entre deux canines. Fanning la suivit, les intestins liquéfiés. Si la bête claquait des dents, il serait coupé en deux car le scaphandre était maintenant trop fragile pour s'opposer à un tel mouvement de tenaille. Il rampa, raclant l'émail jauni des crocs. Il connut trois

secondes d'épouvante pure, puis roula dans les gravats. La bête était couchée sur le flanc dans les décombres d'une maison qu'elle venait probablement d'écraser dans sa chute. Ses pattes remuaient spasmodiquement, et ses griffes ouvraient de profondes tranchées dans le sol.

L'enfant aida Fanning à se redresser et le soutint jusqu'à ce qu'ils aient atteint la voûte d'un petit porche.

— Il faut que j'enlève ça ! hurla Mathias en luttant pour déverrouiller la coquille du scaphandre.

Le système de fermeture à demi rongé refusait d'obéir, il dut ramasser une pierre pour faire éclater les divers points d'ancrage. Enfin l'armure s'ouvrit comme un cercueil rongé par les vers, il put jaillir à l'air libre et se rouler dans la poussière de craie afin d'assécher l'humidité gastrique qui imprégnait sa peau.

Derrière lui, la gargouille agonisait en rejetant des sécrétions innommables.

— Venez, insista la fillette, il faut partir. Les autres bêtes viennent de perdre le fil mental qui les relie au chef du troupeau. Elles vont mettre un moment à comprendre qu'elles doivent se choisir un autre leader. Il faut profiter de ce traumatisme momentané pour filer sous leur nez.

Fanning chargea le coffre sur son épaule et louvoya entre les pans de murs branlants.

La petite fille trotta péniblement dans son sillage, visiblement peu habitée à la marche, il avait envie de lui dire : « Okay, nos routes se séparent ici, salut » mais il savait qu'il ne le ferait pas. Ils étaient liés désormais. Le hold-up était leur œuvre commune. Sans lui, elle serait à jamais restée prisonnière du ventre de la bête, sans elle, il serait mort rongé en moins de trente minutes, perdu au sein d'un labyrinthe d'organes inidentifiables...

Oui. Ils avaient signé le même pacte. Ils étaient associés dans le crime.

Mathias haletait, le corps rompu par le poids de la cassette. Autour de lui la ville fumait et rougeoyait comme un volcan éventré.

— A... attendez-moi, gémit l'enfant.

Et sa main froide, inhumaine, saisit la main libre de Mathias. Il réussit à ne pas frissonner de dégoût.

CHAPITRE XII

Armless, dit Casque d'os, courait entre les décombres. La ville fracassée, mutilée, l'emplissait d'une jubilation noire. Il sautait d'un tas de gravats à un autre battant l'air de ses moignons pour conserver son équilibre.

Il courait à la suite des gargouilles, il s'engouffrait dans la tranchée rougeoyante ouverte par les animaux, comme on se rue sur les pas d'un saint. Le sang battait à ses tempes, irriguant d'un flot bouillonnant son cerveau prisonnier de la coupelle de corne recouvrant son crâne.

A plusieurs reprises, et sans réelle nécessité, il avait attaqué des soldats ou des policiers, leur fracassant le visage d'un « coup de boule » bien appliqué. Depuis le début de la catastrophe il se sentait complice des monstres en maraude. Il ne désirait plus qu'une chose : les suivre dans leur trajet de destruction, évoluer dans le paysage de carnage qu'ils laissaient derrière eux au fur et à mesure de leurs déplacements.

Il se sentait aspiré, capté, satellisé, pas ces astres noirs et liquidateurs. Les bêtes jaillies des entrailles de la terre punissaient la cité et dévoraient les faibles. Elles inauguraient l'ère des prédateurs. Il se sentait de leur race, de leur clan. Il allait les suivre pas à pas, comme un disciple. Il achèverait les blessés, barrerait la route aux fuyards. Il passerait sur le champ de bataille pour terminer le travail, pour figoler les exécutions.

Il bondissait, noirci par la fumée des explosions, les vêtements brûlés, à demi nu et ricanant. Ceux qui l'apercevaient s'enfuyaient aussitôt. Il les poursuivait pour leur briser les os de la face d'un seul coup de tête. Il était heureux, il n'était plus seul. Désormais il chasserait avec la meute, poisson-pilote d'une horde surgie des enfers. Peu à peu les gargouilles apprendraient à le connaître, à l'apprécier. Il deviendrait leur complice. Leur compagnon de carnage. Il galopait dans la nuit qui pâlisait, riant dans la fumée des incendies.

CHAPITRE XIII

Un brouillard épais montait des champs en vagues cotonneuses pour se répandre sur la route. Les petites bâtisses du motel disparaissaient complètement derrière cet écran de vapeur fantomatique, et seuls leurs toits gris permettaient encore de les situer dans le paysage aboli, gommé.

Mathias traversa le parking en diagonale. Il grelottait. La rosée piquetait les carrosseries des véhicules prisonniers de l'enclos des bandes jaunes peintes sur l'asphalte. Il regarda sa montre. Elle marquait « jeudi », il y avait trois jours qu'il fuyait...

Il ouvrit la portière de sa grosse Studebaker, s'assit sur une fesse et alluma la radio. Le présentateur parlait bien sûr des gargouilles qui dérivaien à présent vers le sud. Il recommandait à la population des villes de ne faire montre d'aucune agressivité envers les animaux.

«... Évacuez les bâtiments, disait-il, mais ne tentez pas de vous opposer à l'avance des bêtes. Elles réagiraient de manière extrêmement violente comme le prouvent les événements qui ont ensanglanté la capitale...»

Fanning hocha la tête. Personne ne pouvait rien contre les gargouilles. On en était réduit à les laisser se promener au hasard, en espérant qu'elles feraient le moins de dégât possible.

«... Il faut prendre notre mal en patience, continuait le journaliste, les spécialistes pensent que les animaux atteindront la mer en moins d'une semaine. Selon eux cet obstacle ne les arrêtera pas, comme certains le prétendaient. Il n'y a donc pas à craindre que les gargouilles fassent demi-tour pour revenir à leur point de départ. Au contraire, il existe de fortes probabilités pour qu'elles plongent dans l'océan et se mettent à nager vers d'autres côtes...»

Mathias ricana. Beau cadeau en perspective pour les pays bordant le golfe ! La Terre entière allait se retrouver réduite à supporter la déambulation des monstres comme un fléau périodique. Faute de pouvoir détruire les affreuses productions des Laboratoires Mikofsky, on allait cohabiter. On s'enfuirait à leur approche, abandonnant villes et maisons. Les informations télévisées diffuseraient chaque jour un bulletin prévoyant les déplacements des coffres vivants au cours des prochaines vingt-quatre heures. Cela durerait jusqu'à ce que les animaux aient trouvé une autre cachette, une autre crypte proche d'une source d'alimentation énergétique. Un volcan en activité, peut-être ?

Mathias coupa la radio. La brume s'estompait. Au bout des champs se dressait la muraille feuillue d'une forêt.

Trois jours de fuite...

Il ne savait pas où il allait. En Afrique sans doute, ou aux Indes...

En rentrant chez lui il avait découvert Patricia endormie, totalement inconsciente du cauchemar qui déferlait sur la ville. Il l'avait arrachée du lit pour la porter sous le jet de la douche.

« — Il faut évacuer ! lui avait-il hurlé aux oreilles, vite. Habille-toi mais n'emporte rien, on achètera tout sur place... »

Abrutie par les somnifères, elle n'avait pas cherché à protester.

Pendant qu'elle s'habillait, Fanning avait fracturé la serrure du coffre et transvasé le trésor dans deux sacoches de cuir.

Les pierres précieuses et les écus roulèrent entre ses doigts. Il y avait là de quoi acheter la moitié du monde. C'était trop, beaucoup trop.

Lorsque Patricia émergea de la salle de bains, elle avait retrouvé en partie sa lucidité. Les flammes et les volutes de fumée qui montaient dans la nuit la firent courir à la fenêtre.

« — Qu'est-ce qui se passe ? balbutia-t-elle, c'est la guerre ? »

« — Non, un accident dans les locaux de la B.D.S. Il faut foutre le camp. Il y a des risques de contamination radio-active. »

Il savait que c'était le seul argument qui déciderait la jeune femme à partir sur-le-champ. Les radiations la terrifiaient.

Comme prévu, elle sursauta et se mit à chercher ses chaussures avec une ardeur nouvelle. C'est alors seulement qu'elle aperçut la fillette au regard vide assise sur l'unique fauteuil du salon.

« — Hé ! siffla-t-elle, d'où sort cette gamine ? Et... elle est toute nue ! »

« — Je l'ai tirée des décombres, sa famille a été tuée. Je crois qu'elle est choquée. On ne peut pas la laisser. Emmenons-la, on trouvera bien un hôpital sur la route... »

Il craignait la réaction de Patricia, mais elle se contenta de murmurer « Pauvre petite » en caressant les étranges cheveux de la créature.

Dix minutes plus tard, ils claquaient la portière de la voiture. Mathias choisit de se lancer dans le sillage des gargouilles, pensant qu'il éviterait ainsi la cohue que n'allait pas manquer d'engendrer l'exode. Aucun fuyard en effet n'aurait l'idée de courir derrière les monstres pour se mettre à l'abri !

De plus, grâce à ce subterfuge, on pouvait compter sur le désordre provoqué par le passage des monstres pour passer inaperçu. Ce n'était pas négligeable.

Depuis, ils roulaient d'un motel à un autre, traversant des villes désertes et des bourgades fantômes.

La nuit, Mathias dormait la nuque posée sur les sacs bruissants de pièces d'or. Il entrevoyait mal ce qui allait suivre. Lorsqu'il serait en lieu sûr, il ferait deux paquets qu'il placerait dans une consigne

automatique, deux paquets contenant la part de ses complices. Il expédierait ensuite les clefs et les coordonnés des casiers à Sarah Muraille et Cornélius Vladewsky. Peut-être un jour les rencontrerait-il en Afrique, déguisés en potentats ou en propriétaires de plantation ? Qui sait ?

Il se redressa et ferma la portière. L'humidité de l'aube traversait sa chemise et hérissait sa peau. Il prit le chemin du bungalow.

Dans la baraque Patricia dormait, le visage enfoui dans un oreiller.

La fillette regardait la télévision dont elle avait coupé le son.

Elle était affublée d'un tricot rouge et d'un jean trop long achetés au drugstore d'une station service. Patricia avait insisté pour lui couper les cheveux en brosse.

« — Tu ne vois pas qu'elle a une maladie du cuir chevelu ? avait-elle argumenté. Ses mèches sont toutes gluantes. Il faudra la montrer à un docteur... »

La « fillette », elle, se laissait faire avec une totale indifférence. A chaque halte, elle se jetait sur le poste de télévision et fixait jusqu'à l'hypnose les images défilant sur l'écran. Mathias mit un certain temps à comprendre qu'elle étudiait les expressions des acteurs et s'entraînait à les reproduire. Peut-être espérait-elle, en singeant leurs mimiques, dissimuler sa nature inhumaine ?

Elle parlait peu, mais lorsqu'elle ouvrait la bouche elle bégayait effroyablement. Mathias commençait à se demander si le blocage mental, dont elle avait essayé de déjouer la vigilance, n'agissait pas à retardement ? Allait-elle perdre progressivement toutes ses facultés de communication pour sombrer dans une transe cataleptique dont rien ni personne ne pourrait plus la tirer ?

Ce n'était pas impossible. Fanning ne parvenait pas à déterminer s'il en était inquiet ou soulagé. « Ne te laisse pas duper, se répétait-il, il ne s'agit pas d'une petite fille mais d'un... organisme. Réagirais-tu de la même manière si on t'annonçait la mort prochaine d'une colonie de bactéries ? »

Il se promit d'observer l'enfant pour voir si le mal progressait. Si les difficultés d'élocution se doublaient d'une baisse d'acuité visuelle ou auditive, le diagnostic ne ferait plus aucun doute.

Il s'assit sur le lit. Il était ennuyé. Patricia semblait s'être attachée à l'étrange créature. L'exode brutal et l'arrivée de « l'enfant », l'avaient distraite de ses habituelles névroses. Désormais elle délaissait ses catalogues et ne parlait plus de scaphandre. A l'heure des repas elle entourait la fillette d'une foule d'attentions, lui parlant, la cajolant. Lui nettoyant la bouche avec un coin de serviette. La créature se laissait faire, avalant sans rechigner une nourriture dont elle n'avait nullement besoin. Mathias savait qu'à l'instar des gargouilles elle pouvait jeûner un an. En outre, si elle se sentait faible, elle avait

toujours la possibilité de planter ses doigts mouillés de salive dans les trous d'une prise électrique pour se gaver de courant, telle une pile qu'on recharge.

Fanning se passa la main dans les cheveux. La « fillette » regardait un dessin animé en s'entraînant à reproduire les contractions faciales d'un quelconque canard habillé d'un costume de marin. Son « visage » s'agitait de manière grotesque, et, par moments, elle avait l'air d'un gnome ou d'un lutin possédé par le démon. Mathias soupira. Il ne savait pas ce qu'il allait faire d'elle. Elle ne pouvait pas grandir, son *organisme* modelé une fois pour toutes la condamnait à vivre éternellement dans la peau d'une petite fille. Mais quels étaient ses... « sentiments » vis-à-vis de la race humaine ? Fanning redoutait d'aborder ce sujet. Il devinait que la créature ne nourrissait aucune affection pour ceux qui l'avaient condamnée à vivre recluse au fond d'un estomac géant !

Avec le temps, le désir de survivre aidant, elle risquait de se muer en un redoutable prédateur. Fanning ne pouvait rien contre cela. L'enfant faisait partie du troupeau conçu par les savants du Groupe Mikofsky. Comme les gargouilles, elle était invulnérable à toute agression extérieure. La brûler vive, lui enfoncer un couteau entre les omoplates ou une hache au milieu du crâne n'aurait servi à rien, qu'à provoquer en elle un regain de haine.

« Seul le blocage mental peut la détruire, pensait Mathias ; le cerveau court-circuité, elle deviendra aussi inoffensive qu'une statue... »

Il se surprenait à souhaiter ce moment. Il avait libéré un monstre et il redoutait les conséquences d'un tel acte. Au fond de lui, il espérait que les symptômes catatoniques prendraient chaque jour un peu plus d'ampleur. Il savait qu'il ne retrouverait sa tranquillité d'esprit qu'une fois « l'enfant » réduite à l'état de mannequin... de poupée. Une poupée qu'il abandonnerait à la sollicitude de Patricia.

« Mon Dieu, gémit-il intérieurement, je suis horrible ! »

Il payait pour le crime commis, pour le hold-up, pour la ville détruite.

Les sacs pleins d'or lui servaient d'oreiller, mais les oreillers, eux, ne lui étaient plus d'aucune utilité puisqu'il ne dormait plus...

Il s'allongea, calant sa nuque sur le tas de pierres précieuses. Le trésor, colossal, prenait une dimension irréaliste. Il était là, mais Mathias n'arrivait pas à se persuader de son existence. Il se demandait de plus en plus s'il ne ferait pas mieux de prélever une demi-douzaine de diamants et de... jeter le reste au fond d'un fossé. Il n'avait pas besoin d'acheter la moitié de la Terre, il ne désirait qu'un peu d'argent pour recommencer une nouvelle vie dans un pays encore épargné par la peste cybernétique.

Mathias bâilla. Devant la télévision la petite fille grimaçait affreusement.

CHAPITRE XIV

A l'aube du cinquième jour « l'enfant » devint aveugle et muette. Fanning dut la porter jusqu'à la voiture car elle était désormais raide comme une statue.

« — Je suis sûre que c'est psychosomatique, répétait Patricia toutes les trois minutes, elle n'a aucune lésion organique. On la montrera à un médecin, il la guérira, n'est-ce pas ? »

Mathias grommela une réponse inidentifiable. La créature ressemblait de plus en plus à un mannequin de caoutchouc. Il eût même l'impression que ses yeux sans expression se vidaient de leur couleur...

Un peu plus tard dans la journée, il s'arrêta au bord d'un chemin de terre, et, profitant de ce que Patricia sommeillait, versa le contenu des sacoches de cuir dans le fossé. Il ne conserva que six diamants et trois émeraudes qu'il enveloppa dans un mouchoir sale.

Lorsqu'il redémarra, il remarqua que la créature avait commencé à se recroqueviller en position fœtale. Il déglutit et écrasa la pédale d'accélération. Il avait encore beaucoup de chemin à parcourir.

Alors que la nuit tombait, Armless dit Casque d'os qui se déplaçait sans le savoir dans le sillage de l'ancien policier, vit le scintillement des bijoux sur lesquels ricochait la lumière rouge du soleil couchant.

Il n'en fut pas même étonné. La fatigue de la course et l'exaltation avaient perturbé son esprit au point de lui faire perdre tout sens critique.

Depuis près d'une semaine, il courait derrière les gargouilles sans rien manger et se contentait de laper l'eau des flaques au creux des chemins.

Il s'agenouilla devant le trésor, tremblant de fièvre, persuadé qu'il s'agissait là d'un présent des monstres destiné à récompenser sa dévotion.

Il était nu, couvert de boue. Démuni de tout sac ou récipient qui lui eût permis d'entasser les bijoux répandus dans la fange. Son infirmité lui interdisait de tresser à la hâte un panier à l'aide de brindilles et de feuilles. En désespoir de cause et sans plus réfléchir, il se pencha pour cueillir les diamants un à un au moyen de ses lèvres et de sa langue.

C'était un spectacle irréel que celui offert par cet homme nu, constellé d'estafilades, qui – agenouillé au milieu de la route – broutait un trésor à même l'asphalte !

Il avala ainsi une quantité incroyable de pierres précieuses et de pièces d'or, bien décidé à ne pas laisser passer une pareille aubaine. Il pensait que son estomac et ses intestins retiendraient le trésor jusqu'à

l'heure de sa prochaine défécation, ce qui lui laissait le temps de trouver un récipient adéquat. Lorsqu'il se redressa, il se sentait lourd et gavé.

Il reprit sa marche en titubant.

Deux heures après il commença à vomir du sang. Il s'écroula, scié en deux par une effroyable douleur et perdit connaissance en vomissant des diamants que l'hémorragie transformait en rubis.

Lorsque le soleil disparut à l'horizon, Armless dit Casque d'os était mort. Le ventre empli de bijoux, cadavre-butin que les paysans jetteraient tôt ou tard à la fosse commune sans rien soupçonner du trésor contenu dans ses flancs. L'obscurité envahit le paysage, abaissant sur le criminel un suaire de goudron.

*

**

La nuit même, Mathias, Patricia et leur... fille, s'embarquaient sur un cargo en partance pour l'Afrique. Pendant toute la traversée, les marins se révélèrent pleins de compassion pour cette enfant immobile et muette que sa mère installait chaque matin sur la dunette, au creux d'une chaise longue.

— Le soleil lui fera du bien, répétaient-ils à Patricia, vous verrez, le soleil vous guérit de tout.

La jeune femme hochait la tête et souriait tristement.

De temps en temps elle tirait la couverture sous le menton de la « petite », pour la préserver des embruns.

Le second jour du voyage, elle prit conscience qu'elle était partie en oubliant tous ses catalogues.

Curieusement, cela ne lui fit ni chaud ni froid.

FIN

Achevé d'imprimer en 1987
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

Dépôt légal : avril 1987.
Imprimé en France

PUBLICATION MENSUELLE



TUNISIE. CAP MAHDIA

2630 F.* *8 jours, pension complète.
Départ Paris le 4 avril 1987.
Renseignements et réservations : 19 av. de Tourville,
75007 Paris. Tél. 47.05.01.95, et toutes agences de
voyages agréées.

**Jet
tours** jet tours
**REVE PROMIS.
REVE TENU!**

16 583

Comment réussir un hold-up quand on s'attaque à
un coffre-fort vivant, cannibale, et de surcroît bâti
comme la plus effroyable des machines de guerre ?



Doc. V100 - YOUNG ARTISTS
(Les Edwards)

ISSN 0768-3014
ISBN 2-265-03558-0